

Les objets d'ailleurs dans le logement : les présents de l'habiter

Pascal Dreyer

chercheur-associé,
tempus fugit

Elsa Ramos

Sociologue,
Université Paris Cité

Photographies :

Pascal Dreyer,
Elsa Ramos

Schémas :

Céline Fortin

Avec le soutien de LEROY MERLIN Source,
réseau de recherche sur l'habitat de LEROY MERLIN France

Introduction.....	4
1 - Les dimensions du là-bas portées par les objets d'ailleurs.....	8
La dimension géographique	9
Identification d'une provenance géographique : construire une matérialité de l'espace.....	9
Différentes échelles de lieux.....	9
Situer en entonnoir : distinguer et identifier	11
De l'identification de lieux à des géographies personnelles et familiales.....	12
Des lieux adjectivés : un style de quelque part.....	14
Une parenté géographique.....	14
Des ailleurs sans géographie vécue : l'objet construit du lieu	15
Des ailleurs sans objets.....	16
Le refus d'une géographie mondialisée.....	16
Le refus de piller	17
Situer et mesurer l'éloignement dans l'espace	18
La dimension temporelle	19
Un passé : trois échelles de temps.....	19
L'échelle temporelle historique	19
L'échelle temporelle générationnelle.....	22
L'échelle temporelle personnelle.....	23
L'articulation des trois échelles temporelles du passé : enchâssements en continuité ou en feuilleté	25
Un temps à venir impossible.....	26
La perte irréversible.....	26
Le poids aliénant du passé.....	28
Les changements de perspective sur soi	29
Dater et mesurer l'éloignement dans le temps	31
La dimension relationnelle.....	32
Des vécus d'ailleurs médiés par une personne	32
Le vécu d'un lieu médié par une personne.....	32
Le vécu du passé médié par une personne.....	32
Des savoirs extérieurs à soi mais en partie à soi.....	33
La mobilisation de facettes de soi peu activées.....	35
Des ailleurs d'autres ou partagés	36
Des ailleurs partagés.....	38
Nommer et mesurer la proximité/distance à l'autre	39
Conclusion : Le positionnement des expériences vécues par rapport à « ici et maintenant »	40
2 - Ici : le corps médiateur de l'ailleurs.....	42
Le ici des objets d'ailleurs dans l'environnement quotidien : « ce n'est pas un décor »	43
La mise en scène des objets d'ailleurs dans l'espace du logement.....	43
Le refus du factice.....	43
Les objets d'ailleurs, une « dimension sensible »	44
Honorer ses « trésors ».....	50
Les arrangements des objets d'ailleurs	50
Logiques de mise en œuvre des arrangements	53
Les trois types d'arrangements.....	55
Des usages diversifiés	62
Des usages au quotidien.....	63
Un entretien soigné	63
Tensions et risques dans l'utilisation	67
Conclusion	76

Le là-bas éprouvé par ses objets dans le ici : la présence de l'absence	77
La place du corps	77
« Ça me touche »	77
Être transporté.e : le mouvement	80
La place de la conversation	85
L'objet-interlocuteur	85
L'objet influent	86
Des « trésors » qui sont aussi des objets influenceurs	88
3 - Le maintenant : cinq présents à soi de l'habiter	90
Le là-bas est le ici : le maintenant « c'est moi au présent »	92
Le présent par résonance actuelle à soi : « ça fait partie de moi »	92
Fait partie de la vie quotidienne	93
Fait partie des goûts	94
Le présent par réactualisation	94
Le là-bas pour référence	94
Le là-bas transformé en projet individuel	96
Un entre-deux : la fabrique de la continuité	97
Des discontinuités entre là-bas et ici qui font présents à soi	100
Le présent patrimonialisé	100
La manifestation discrète de l'ailleurs comme partie de soi	100
La « communion » avec des autrui significatifs : « ce qui reste »	102
Une responsabilité de gardien.ne d'une mémoire	102
Le présent doux-amer de l'émotion nostalgique	104
Se re-connecter avec l'expérience vécue	105
La mise en tension nostalgique du ici et du là-bas	107
L'incomplétude du présent endeillé par/de la perte	109
L'incomplétude géographique : « l'impossible »	110
L'incomplétude temporelle : la privation d'une partie de sa vie	111
L'incomplétude relationnelle	112
Conclusion	115
Conclusion générale	116
Une continuité forte entre le là-bas et le ici	118
La discontinuité entre le là-bas et le ici	119
ANNEXES	120
BIBLIOGRAPHIE	120
MÉTHODOLOGIE	121
THÈMES / QUESTIONS DU GUIDE D'ENTRETIEN	121
PORTRAITS	122

Introduction

Cette enquête appréhende le logement et l'identité des habitants au prisme du *ici* et du *là-bas* à partir des objets d'ailleurs dans la maison. Les objets sont des indicateurs d'une définition de soi et également de la place de l'individu dans le groupe. Ils sont le support et la matière, dans une société marquée par la mondialisation des échanges, des personnes et des biens, du façonnage et du bricolage de l'identité personnelle. Dans notre enquête, les objets étudiés peuvent provenir d'ailleurs géographiques (c'est-à-dire avoir été ramenés d'un voyage, emmenés avec soi lors d'une migration, être issus de lieux familiaux différents du lieu de vie habituel, etc.) ; ou d'ailleurs temporels en référence à des expériences personnelles et familiales (enfance, jeunesse, événements de vie, etc.).

Nous partons de l'idée que l'histoire des individus peut être marquée par des expériences de mobilité, de migration, qu'il s'agisse de travail, d'études, de loisirs, de tourisme et que les objets d'ailleurs permettent d'appréhender une forme d'ubiquité des lieux et de soi. Si bien entendu, il ne s'agit pas de dire qu'il y a présence physique simultanée de l'individu dans des lieux géographiquement éloignés, ces derniers s'incarnent néanmoins dans la matérialité des objets et cette dernière est une interface qui peut transporter et mettre en lien l'individu avec des éléments de lieux et de temporalités différents. Notre fil conducteur postule ainsi l'idée que d'une part, l'environnement immédiat se compose d'éléments extérieurs au domicile et que le logement ne peut être pensé sans l'ailleurs : dans la vie quotidienne, des vécus et des expériences qui se sont déroulés ailleurs continuent de faire sens ; et que d'autre part, – en référence aux travaux de Peter Berger et Thomas Luckmann sur la construction sociale de la réalité – que la « réalité par excellence » n'est pas toujours celle du « *ici et maintenant* de mon corps », elle peut également comprendre des « ailleurs significatifs » (Ramos, 2006) pour l'individu.

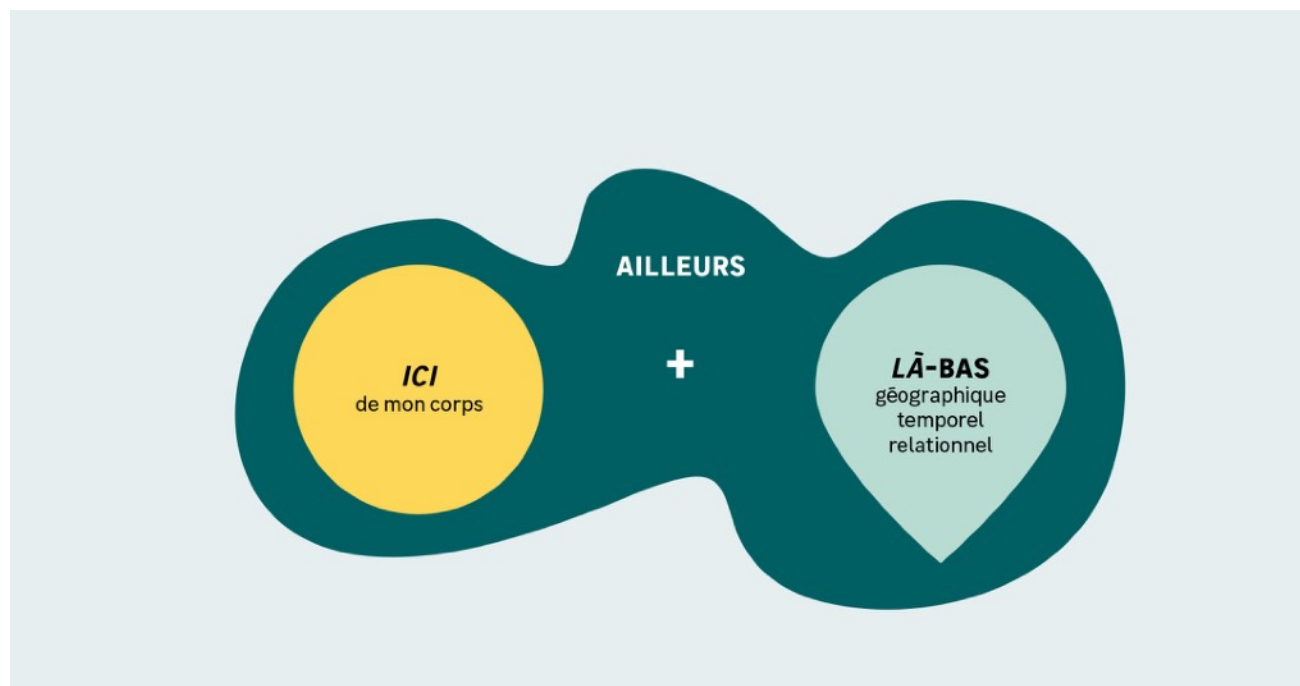


« La réalité par excellence » de Peter Berger et Thomas Luckmann

Pour Peter Berger et Thomas Luckmann, « la réalité de la vie quotidienne s'organise autour du *ici* de mon corps et du *maintenant* de mon présent. Pour ces auteurs, cette réalité est essentielle. C'est moins l'aspect de concrétude qu'ils retiennent que le fait qu'elle soit interactionnelle dans un *ici* et *maintenant*. Ils disent comment, dans le monde à sa portée, l'individu agit de manière à modifier la réalité. Pour ce dernier, dans ce monde, la conscience est dominée par les motifs mobiles pragmatiques (Berger, Luckmann, 1988, p. 36). C'est-à-dire que l'attention de l'individu au monde est principalement déterminée par l'action du moment : « en ce sens, il est mon monde par excellence ». Les auteurs mettent au fondement de la réalité quotidienne, cette réalité « s'organisant autour du *ici* de mon corps, et du *maintenant* de mon présent. Cet *ici* et *maintenant* constituant l'objet principal de mon attention à la réalité de la vie quotidienne » (Berger, Luckmann, 1988, p. 35). Les auteurs soulignent aussi comment « la réalité de la vie quotidienne n'est pas cependant épuisée par ces présences immédiates mais embrasse aussi des phénomènes qui ne sont pas présents dans un *ici* et *maintenant*. Cela signifie que j'expérimente la vie quotidienne en termes de différents degrés de proximité et d'éloignement, à la fois dans l'espace et le temps. ». Quant aux zones éloignées de l'individu, qu'elles soient géographiques ou temporelles, elles ne sont pas accessibles de la même manière : « de façon spécifique, mon intérêt pour les zones éloignées est moins intense et certainement moins urgent » (Berger, Luckmann, 1988, pp. 35-36). Les auteurs établissent ainsi une hiérarchie entre le monde à la portée de l'individu et un monde qui s'inscrit dans des zones éloignées, le premier ayant un degré d'importance plus élevé.

Distinguons donc « la réalité à portée de main » par le fait qu'elle embrasse aussi des phénomènes éloignés, et c'est dans cette brèche que s'inscrit pour nous la réalité présente. Même en étant éloigné, un *là-bas* peut faire sens dans la réalité à portée de main, celle du *ici*.

Les objets d'ailleurs nous permettent ainsi d'appréhender l'articulation entre une réalité éloignée – *là-bas* – et une réalité à portée de main – *ici* – opérant alors le rapprochement de réalités éloignées dans le temps et dans l'espace et composant la réalité présente – *maintenant*. Nous définissons alors l'ailleurs comme le résultat de l'équation suivante : le *ici* de mon corps + le *là-bas* (géographique, temporel et relationnel).



La construction de l'expérience de l'ailleurs dans les objets d'ailleurs

Cette recherche nous amène alors à réfléchir sur la densité de l'habiter – en tant qu'espace de la vie quotidienne – à partir de la présence d'objets décrits par la personne interrogée comme venant d'autres horizons (géographique, temporel, relationnel) mais trouvant leur cohérence dans le geste d'assemblage et dans le récit de soi et de la famille de l'individu. Il s'agit de comprendre la cohérence interne et visuelle de ces cohabitations. Il s'agit aussi de rendre compte des formes données à des expériences singulières – individuelles ou partagées – et de considérer comment elles croisent et définissent les modes d'habiter en interrogeant la part incompressible de leur matérialité.

Cette recherche a été menée entre 2019 et 2023 dans une perspective de sociologie compréhensive dans laquelle il s'agit de saisir et de comprendre les catégories utilisées par les acteurs et le sens qu'ils donnent à leurs pratiques. Soulignons d'emblée que lors de la recherche de personnes pour la réalisation des entretiens, sa présentation, « Nous faisons une enquête sur les objets d'ailleurs du domicile », n'a pas suscité de demandes de précisions. Dès la prise de contact, le terme « ailleurs » semblait faire sens. De même, lors de l'entretien, la question « Pourriez-vous me parler de vos objets d'ailleurs ? » n'a pas occasionné d'hésitations ou de questionnements sur ce qui était attendu. Et enfin, si l'enquêtrice ou l'enquêteur, à la vue d'un objet qui pouvait évoquer certaines

régions du monde, posait la question : « Et cet objet-là, n'est pas un objet d'ailleurs ? », la personne interrogée précisait si cela était ou pas un objet d'ailleurs, signifiant ainsi une catégorisation et une codification particulière de ce qu'elle présentait comme objet d'ailleurs.

Pour cette recherche, une quinzaine d'entretiens d'une durée comprise entre une heure et demie et deux heures et demie ont été menés auprès de huit personnes, celles-ci étant rencontrées pour la plupart deux fois. Les entretiens ont tous été réalisés au domicile des personnes, l'observation de l'espace et des objets étant supports de questionnements et de relances. Les entretiens ont été enregistrés et retranscrits.

Notre corpus se compose ainsi de cinq femmes et de trois hommes âgés de 30 à 79 ans. Si les femmes sont davantage les gardiennes de la mémoire familiale et de l'organisation du foyer, il s'agit aussi de voir le statut des objets et du domicile pour les hommes. Nous avons fait varier le corpus avec les notions de migration et de mobilité. Nous avons interrogé des personnes ayant vécu une migration internationale avec une installation en France depuis au moins cinq ans (la durée d'installation étant partie prenante de l'investissement du domicile). Dans cette configuration les personnes ont un passé familial à l'étranger et peuvent être ou non dans une culture du retour au pays. Nous avons interrogé également des personnes qui ont une culture de la mobilité (goût des voyages, tourisme, etc.). L'intérêt de faire fonctionner ces deux catégories, qui en apparence renvoient à des modes différents de l'expérience de l'ailleurs, est d'identifier et de cerner plus précisément la part de l'individu dans le migrant, souvent assigné à ce seul statut. Notons également que les provenances nationales sont diverses. Le choix d'ouvrir notre enquête à une hétérogénéité d'âges, d'origines, d'expériences de mobilité pour des personnes des deux sexes relevait de la volonté de ne pas réduire l'ailleurs par des choix déjà très déterminés à une définition réductrice. Au total, nos interlocuteurs ont évoqué une centaine d'objets d'ailleurs, et c'est le rapport à ces différents objets qui est au cœur de nos analyses.

Enfin, cette recherche a été traversée par la pandémie de Covid-19. Si elle a connu un arrêt temporaire en raison du confinement de mars à mai 2020, elle n'a pas été transformée par ce dernier. Tout au long des deux années de terrain, les deux chercheurs ont pu rencontrer les personnes à leur domicile, sans rencontrer de difficultés particulières. Et l'expérience des confinements n'a pas impacté le discours des personnes vis-à-vis des objets d'ailleurs et de ce à quoi ils font référence.

Nous présentons nos analyses en trois parties. Dans la première, « Les dimensions du *là-bas* portées par les objets d'ailleurs », nous définissons les trois dimensions de ce qui fait réalité éloignée dans les objets d'ailleurs. Dans la deuxième partie, nous traitons du *lci* et de la double présence du corps dans le rapport à la réalité présente. Dans la troisième partie, analysant le *maintenant* dans la perspective du rapport de l'individu à son logement au prisme des différentes dimensions de l'ailleurs des objets, nous mettons en lumière cinq expériences du présent à soi dans le vécu de l'habiter. La réalité présente, loin de se réduire à un temps présent opératoire, se déploie plus largement dans de multiples directions.

1 - Les dimensions du *là-bas* portées par les objets d'ailleurs

Dans cette partie, nous nous intéressons à la définition du *là-bas* que portent les objets d'ailleurs. Lors des entretiens, les personnes évoquent ou prennent en main tel ou tel objet en expliquant : « *ça vient de là* ». Ce *là* renvoie possiblement, à trois dimensions que l'on retrouve dans les objets d'ailleurs : la dimension géographique, la dimension temporelle et la dimension relationnelle. La matérialité des objets donne consistance à des expériences individuelles ou partagées, et les conserve. Pour les besoins de l'analyse et la clarté de l'exposé, ces trois dimensions sont distinguées ci-dessous. Dans la plupart des discours, deux, voire trois dimensions, sont toujours présentes et articulées.



Les trois dimensions du *là-bas* dans les objets d'ailleurs

La dimension géographique

Un premier aspect qu'évoquent les personnes rencontrées quand elles parlent de leurs objets d'ailleurs est l'aspect géographique : elles mentionnent un pays, une région, une ville, etc.

Ce sont des lieux dans lesquels elles ont vécu, ont eu une adresse, où s'est inscrit un quotidien, où elles se sont posées et ont posé leurs affaires pour un temps plus ou moins long avec parfois la perspective d'y bâtir leur existence. Ce sont aussi des lieux qu'elles ont pu visiter, où elles ont voyagé ou encore dans lesquels elles ne sont jamais allées. La question qui se pose est celle de savoir ce que signifie la dimension géographique¹ contenue dans les objets définis par les personnes rencontrées comme des objets d'ailleurs et qui s'exprime par « *ça vient de là* » ?

Il est important de noter que cet aspect géographique ne se superpose pas systématiquement avec le lieu de fabrication ou de production de l'objet lui-même.

Identification d'une provenance géographique : construire une matérialité de l'espace

Différentes échelles de lieux

La dimension géographique du *là* revêt une dimension descriptive. Les personnes rencontrées évoquent les lieux de provenance des objets qui correspondent à des lieux d'où elles sont issues, dans lesquels elles ont vécu une partie de leur vie ou des expériences particulières : l'Égypte, le Liban, la Russie, l'Éthiopie, etc., mais aussi d'autres catégories de lieux comme la Sarthe, la Bretagne, Bordeaux, la Pointe du Raz, le marché, le jardin, « *devant la maison* ». Elles peuvent donc faire référence à des pays, à une région ou à un lieu précis renvoyant à des échelles différentes. Voyons les différentes échelles des provenances géographiques mentionnées, de la plus vaste à la plus personnelle et intime.

Tout d'abord s'impose l'échelle du pays que l'on peut découper en trois catégories :

- le pays d'origine : la première catégorie de l'ailleurs géographique renvoie au lieu des origines selon les personnes rencontrées. S'exprime là un sentiment d'appartenance à un lieu, le pays natal défini comme une part de soi que seul le contact avec l'espace géographique peut donner. Cette part de soi est en partie attachée à un vécu spécifique dans ces lieux, l'enfance et la jeunesse. La dimension individuelle peut également s'articuler à des appartenances familiales ;
- les pays dans lesquels on a vécu adulte : la seconde expérience est celle des pays où les enquêtés ont pu se rendre pour y vivre assez longtemps, au moins quelques mois, parfois

¹ Les angles temporel et relationnel seront abordés ensuite.

plusieurs années. C'est dans ce cadre que se déploient les expériences d'expatriation professionnelle notamment ;

- les pays visités en touriste : la troisième expérience de l'ailleurs est celle, plus banale au sens d'ordinaire mais importante pour les enquêtés, du voyage touristique. Le goût de l'ailleurs, construit par plusieurs siècles de récits de voyageurs et la société de consommation des dernières décennies, y trouve un plein développement. Ce goût est construit socialement mais chaque individu cherche et trouve dans les ailleurs visités des éléments qui font sens au regard de ses propres expériences de vie.



Tête d'évêque provenant d'une statue décapitée à la Révolution française, Bretagne, André

Passons maintenant à l'échelle d'une région ou d'une ville. Ces lieux ont les mêmes caractéristiques qu'à l'échelle de pays. Ce sont des lieux d'où les personnes sont originaires, dans lesquels elles ont vécu adultes pour des raisons professionnelles ou qu'elles ont visités en vacances.

Les degrés de la dimension géographique se déclinent ensuite jusqu'à des lieux précis attachés à des expériences particulières ou répétitives : des lieux particuliers de la vie quotidienne dans lesquels vivait

l'individu (« *devant la maison* ») ou dans lesquels il aimait se promener (la Pointe du Raz), mais aussi des lieux attachés à un moment important pour lui, les vacances, un événement, etc.

On relève ainsi une grande variété de lieux mentionnés relevant d'échelles différentes. Cependant, cette différence d'échelle ne permet pas d'établir une hiérarchie entre les lieux cités dans un même discours ou par comparaison : le pays n'est pas plus important qu'un lieu désigné de manière précise. Les deux échelles géographiques peuvent intervenir dans la définition de l'ailleurs car d'une part, il s'agit de situer les lieux évoqués et d'autre part, d'y enraciner des expériences particulières. Par exemple, Valérie évoque des tables de cérémonie du café d'Éthiopie en disant : « *c'est toute l'Éthiopie, enfin c'est le café, c'est...* » André explique aussi au sujet d'une poterie qui vient d'Algérie : « *il y a la beauté de... la beauté de ce... de cette poterie, il y a l'évocation du pays d'où elle vient, un pays dont auquel j'étais... j'ai été attaché* ». À un autre moment, en parlant d'un autre objet, une tête d'évêque, il dit : « *cette tête-là, c'est évidemment la Bretagne, mais c'est aussi voilà, viscéralement ça, c'est la seule chose que je voulais conserver de la maison familiale quand maman est morte, c'était ça* ». L'Algérie ou la Bretagne sont évoquées mais aussi la maison familiale. De la même façon, l'Éthiopie est le lieu où se déroule la cérémonie du café : la maison. Un certain nombre d'objets présentés comme étant d'ailleurs sont mis en lien avec le lieu dans lequel ils ont été reçus, acquis, achetés, utilisés et vécus. Et ce lieu de provenance est mis en avant comme permettant d'accéder à un certain vécu de l'individu.

Situer en entonnoir : distinguer et identifier

Les personnes rencontrées situent en entonnoir les provenances des objets, et dans les récits nous pouvons ainsi relever un enchâssement des lieux. Un mouvement se dessine d'une évocation du lieu du plus général et évocateur pour un interlocuteur lambda au plus spécifique et significatif pour la personne rencontrée. Tout se passe comme si, dans une préoccupation de compréhension pour l'interlocuteur, le pays semblait pouvoir être le dénominateur commun de sens entre enquêté/enquêteur et conditionnait à la fois un récit plus personnel et intime et la compréhension de l'interlocuteur.

Prenons l'exemple d'une robe désignée par Nadejda comme étant un objet d'ailleurs. Nadejda s'était présentée comme Russe et venant de Russie. Elle prend en main la robe et explique : « *c'est une robe traditionnelle... parce qu'en fait, moi-même, je suis... Je ne suis pas Russe, je suis Oudmourte²* ». Les lieux sont amenés dans une échelle et un ordre de présentation peut-être par égard pour l'interlocuteur : « je viens de Russie » est plus facilement situable que « je viens d'Oudmourtie ».

Ce degré de précision supplémentaire permet également une identification par la distinction des territoires : « *donc, parce qu'en Russie, il y a beaucoup d'ethnies. Et moi, je viens... Voilà ! Je suis Oudmourte* ». Situer est une manière de s'identifier et de se présenter, le « je suis... » étant intimement lié à « je viens de... ». Nadejda zoome ainsi progressivement, le positionnement géographique permettant ce jeu d'identification par la distinction des territoires, chacun de ces derniers étant toujours l'ailleurs d'un autre : « *et même dans l'Oudmourtie, il y a des différences. Il y a les Oudmourtes du sud, les Oudmourtes du nord, les Oudmourtes du centre. Et moi, ma grand-mère, ma famille elle est passée sur les Oudmourtes du sud. Et ça, c'est très différent. Les Oudmourtes du nord ce n'est pas du tout les mêmes couleurs* ». Elle précise comment la couleur d'une robe, la forme, le nombre de plis sont une façon de reconnaître et de situer

² Les Oudmourtes vivent dans le centre de la Russie, dans la République Oudmourte qui est un sujet de la Fédération de Russie.

géographiquement les robes mais pas seulement. Si pour l'instant, nous ne nous arrêtons pas sur l'articulation des espaces et des relations, soulignons tout de même ce passage progressif mais rapide de l'Oudmourtie à « *ma grand-mère* ». Nadejda distingue ainsi deux aspects de l'Oudmourtie : le territoire et le lien familial. Elle explique : « *pour moi, toutes ces robes sont d'ailleurs oui, mais la différence c'est la proximité avec ma famille. Il y a une différence. Les robes de ma grand-mère, c'est les robes de famille. Alors que les autres c'est plutôt l'Oudmourtie. C'est ça la différence* ». Une identité familiale est distinguée d'une identité de région. C'est cependant la seconde qui permet de situer la première et ainsi de lui donner une certaine matérialité tout en la distinguant. Et par cette distinction, Nadejda précise davantage son identité familiale.



La robe traditionnelle, Oudmourtie, Russie, Nadejda

De l'identification de lieux à des géographies personnelles et familiales

Certaines des personnes rencontrées gardent précieusement des pierres, symboles, s'il est nécessaire de le préciser, d'un sol. André en décrivant une pierre façonnée par la mer qu'il conserve précieusement, évoque la Bretagne : « *ça me fait penser à mon pays breton* ». Le « *pays* » peut être « *la Bretagne* » ou « *la Pointe du Raz* » qu'il mentionne à un autre moment. En ce sens, l'endroit où la pierre a été ramassée permet de

déplier d'autres échelles de lieux. Le mouvement n'est pas comme précédemment celui de l'entonnoir mais, inversement, une évocation métaphorique qui va d'une partie vers un tout : un lieu est précisé et donne des indications de situation géographique (la Bretagne, la Pointe du Raz) et d'une caractéristique de l'environnement (le bord de mer). Mais ce mouvement englobe surtout un ensemble d'éléments biographiques qui participent à construire des géographies personnelles et familiales.



Pierre en forme de Vierge à l'enfant, Pointe du raz, Bretagne, André

En ce sens, les provenances des objets, qu'ils soient façonnés par la nature ou par la main de l'homme, constituent un balisage géographique biographique. Moins que l'identification de la provenance de l'objet, se joue la construction de géographies personnelles et familiales. Revenons à la pierre d'André et à la manière dont il en parle : « ... cette pierre que je dis... une Vierge à l'enfant. Donc, ben ce n'est qu'une pierre, mais sculptée par... un petit peu par la nature. Et puis c'est moi qui ai vu une Vierge à l'enfant là-dedans parce que d'autres personnes ne voient qu'une pierre. Eh bien, ça me fait penser à mon pays breton ». Il dit encore : « c'est une pierre de mon pays natal. La Pointe du Raz c'était le pays de mon grand-père maternel et mon grand-père C., le cheminot ». André précise aussi que la pierre a été trouvée lors d'une promenade avec son épouse : « ...[c'est] sur la plage, tous les deux, ensemble, que nous l'avons trouvée, je l'ai trouvée ». Évoquer l'ailleurs d'un objet amène à tirer le fil d'une multitude de liens qui se font

par le lieu à des moments et des relations – nous y reviendrons – et laissent entrevoir le pan d'un arrière-plan dense de vie qui peut prendre une forme géographique. Situer la provenance des objets permet de dessiner une géographie personnelle, familiale et conjugale.

Des lieux adjectivés : un style de quelque part

Voyons maintenant comment la matérialité construit de la géographie.

Une parenté géographique

La dimension géographique de l'ailleurs de l'objet évoqué peut également être définie par une parenté géographique entre le pays dont est originaire l'objet et un pays proche. En quelque sorte, cela donne à l'objet d'ailleurs plusieurs origines géographiques : celle du lieu dans lequel l'objet a été reçu ou acquis et celle d'une culture géographique qui peut être traduite par un adjectif qui situe. Soo, jeune femme coréenne installée en France pour ses études, souligne au sujet d'une petite étagère de paille qu'elle a été achetée en France : *« j'ai trouvé dans un... c'était quand ? Sur les pentes de la Croix-Rousse quand il y avait des petits marchés. Mais je pense que c'est assez asiatique. Je ne sais pas »*. La caractéristique « asiatique » de l'objet le situe géographiquement ailleurs que dans son lieu d'achat, voire de production. Mais l'objet, par son style de quelque part, fait dialoguer les espaces fréquentés par la personne au présent, le lieu d'où elle est originaire et la provenance culturelle de l'objet acheté. Elle évoque également des petits chaussons de paille tressée achetés en Corée et précise : *« je ne sais pas si c'est vraiment coréen maintenant. Parce qu'à chaque fois quand je vois l'origine un peu différente... peut-être ça vient d'Indonésie. Je ne sais pas »*.



Petits chaussons coréens (à droite sur l'image) fabriqués en Indonésie ou en Asie, Soo

Dans le cas de Soo, l'effacement de la provenance géographique du produit se fait au profit de l'adjectivation de la dimension géographique qui fait sens pour elle, la Corée. Effacement et adjectivation d'une dimension géographique autre ne sont possibles que si la matérialité de l'objet dit bien quelque chose du pays et de l'expérience de la personne. Ce qui se traduit par le *là* de *là-bas* ou de « *je viens de là-bas* ». De ce fait, peu importe que la provenance géographique initiale de l'objet ne soit pas celle à laquelle se réfère l'enquêtrice. Les marchés locaux ou « *traditionnels* » sont à cet égard mentionnés et apparaissent comme des lieux privilégiés d'achat de produits de *là*. Soo précise : « *surtout des objets un peu... que j'ai achetés, ça, c'était dans des... comment ça s'appelle ? Marchés traditionnels coréens, mais du coup, ce sont des boutiques spécialisées. Par exemple, celui-ci, le monsieur vendait ça, des balais en paille et tout. Même les cuillères en bois, tout ça. Donc en fait, comme je n'aime pas aller directement au grand magasin pour acheter des choses comme ça, je préfère plutôt aller à des boutiques traditionnelles, un peu cachées* ». Marchés traditionnels et boutiques spécialisées sont plébiscités comme des lieux d'achat d'objets apparentés géographiquement, cet apparentement se définissant par une spécificité adjectivée, « *coréens* », « *asiatiques* », qui image donc un style de quelque part.

Des ailleurs sans géographie vécue : l'objet construit du lieu

Jusqu'à présent, nous avons rendu compte de situations dans lesquelles les personnes interrogées avaient vécu l'expérience géographique dont l'objet d'ailleurs est porteur. Une autre expérience de l'ailleurs est celle des pays non visités et non vécus mais présents dans le logement. L'ailleurs peut y sembler réduit à la seule matérialité des objets acquis ou offerts, ce qui n'empêche pas le ressenti de l'ailleurs pour les personnes rencontrées. Ce sont des ailleurs portés par un imaginaire et un goût pour les objets de certains pays ou adjectivés géographiquement pour certaines régions du monde (les « *objets africains* » par exemple). Marie-France a acheté ses objets « *japonais* » durant de longues années dans une boutique d'expert et a nourri et construit ainsi son goût pour un pays où elle n'est jamais allée, le Japon. La personne qui tient cette boutique, femme d'architecte, y a longtemps vécu. Elle détient un savoir et un goût qu'elle transmet à Marie-France à travers ses achats. Parmi ces derniers, symboles du Japon et de la modernité, les suspensions de papier de Nogushi : « *ah, les suspensions japonaises ! On n'a jamais trouvé autre chose pour remplacer ces suspensions japonaises. Alors celles-là, elles avaient la même couleur hein. Celle-ci a été récupérée, la grande... En fait, on les a achetées il y a très longtemps chez une dame qu'on aimait beaucoup, qui avait une jolie boutique à Lille, qui avait vécu avec son mari architecte au Japon pendant quelques années et qui en était revenue, qui avait vraiment appris beaucoup et qui avait ouvert une boutique après son divorce, qui du coup a mis au service de sa survie sa connaissance du Japon et qui avait de très beaux objets* ».



Une suspension de Nogushi, Japon, Marie-France

Des ailleurs sans objets

Le refus d'une géographie mondialisée

Certains des enquêtés ont vécu ou voyagé dans des lieux d'où ils n'ont pas voulu ramener d'objets évocateurs de leur expérience. Ils mettent en avant plusieurs raisons. Une des raisons invoquées est celle de la surexposition de certains lieux pour lesquels il suffit de dire que l'on y est allé : l'expérience n'a pas besoin de se fonder sur des objets. La mondialisation des images de ces lieux en offre une représentation suffisamment partagée pour se suffire à elle-même. Marie-France évoque ses voyages touristiques en Italie ou aux États-Unis en soulignant qu'elle n'a pas trouvé de cadeaux à ramener : *« on est allés à Rome, mais que ramener comme objet de ton voyage à Rome ? Que ramener d'un voyage en Californie ou à New York ? Tu sais, t'as même du mal à ramener un cadeau à quelqu'un quand tu vas à New York. Il n'y a rien de... enfin voilà »*. Trop touristiques, trop connues et donc trop familières, certaines villes ou régions du monde semblent ne plus pouvoir s'incarner dans une matérialité qui permettrait d'en conserver *« un petit souvenir »* et d'y ancrer sa propre expérience géographique.

Une autre raison est celle de la circulation à l'échelle mondiale d'objets artisanaux produits de manière inauthentique dans le pays ou en Chine. Marie-France qui n'est jamais allée en Afrique indique ainsi qu'elle se serait méfiée des objets artisanaux offerts à la vente, les considérant comme inauthentiques car détachés de leur substrat d'origine. Pour preuve, dans la ville où elle réside, les Africains vendent au marché des objets africains présentés comme authentiques mais dont elle « *sait* » qu'ils sont « *faux* ». Sa définition de l'authenticité sous-entend ainsi un rapport étroit entre l'objet produit et le producteur, entre l'objet, les matières et les savoir-faire, un rapport établi par le travail, les usages, etc. : « *alors c'est vrai, on n'a jamais été en Afrique par exemple. Et on aurait été en Afrique, moi, je me serais horriblement méfiée de tous les objets qu'on était en train de me proposer en me disant "Ce n'est que du toc". J'ai trouvé les mêmes au marché de W. chez les Africains qui vendent des ceintures, ou chez mon voisin qui est anthropologue* ».

Le refus de piller

Le refus de piller le patrimoine des pays visités ou vécus est une autre raison invoquée. Une connaissance fine des trafics d'objets patrimoniaux incite certains enquêtés à être vigilants et à ne pas acheter certains objets. C'est le cas de Valérie concernant les petits objets parfois issus du pillage : « *c'est ce qui nous a beaucoup freinés dans nos achats aussi au Togo [avec le manque de place pour de « gros objets »], puisqu'il y avait des beaucoup plus petits objets, mais avec zéro traçabilité, très probablement des pillages de trésors locaux* ». En Éthiopie également, où le patrimoine est très surveillé, elle a fait preuve de vigilance malgré l'attraction forte qu'exercent sur certains voyageurs étrangers les objets anciens, notamment liturgiques : « *les rouleaux éthiopiens on n'a pas voulu ne pas en ramener, parce que ça fait partie vraiment du patrimoine. La énième chaise dont les marchés sont pleins à craquer, c'était moins, ça nous dérangeait un petit peu moins. Mais il y a certains objets, oui des pages de bibles et des choses comme ça, comme des petites statuettes anciennes d'Afrique de l'Ouest, ça c'est clair qu'on n'a pas voulu rentrer là-dedans. Je préférais ramener une cuillère en bois et une panière que des objets comme ça, oui* ».

Situer et mesurer l'éloignement dans l'espace

Définir la dimension géographique du *là* (« *ça vient de là* ») dans l'équation de l'ailleurs, amène à distinguer deux aspects. Il s'agit d'une part de circonscrire, d'identifier et d'autre part, de mesurer une distance de soi.

Circonscrire, identifier c'est tout d'abord situer géographiquement selon plusieurs échelles : le pays, la région, la ville, « *devant la maison* », etc. Situer peut se faire à partir d'un point précis ; cela peut aussi se faire en entonnoir. Les lieux sont progressivement précisés, et tout en les précisant, la personne les distingue et les identifie davantage parfois en les hiérarchisant. Une autre manière de situer se fait en poupées russes : l'évocation d'un point géographique amène avec elle l'ensemble des échelles les articulant entre elles. Par ailleurs, situer géographiquement peut se faire en référence à des lieux vécus mais également passer par l'adjectivation qui permet de circonscrire et d'identifier une zone à laquelle est attaché un style : « *c'est asiatique* ».

Le *là* introduit une distance géographique avec le *ici* et *maintenant* de la personne rencontrée dans son domicile lors de l'entretien. Les lieux cités sont plus ou moins éloignés de ce domicile : Sarthe, Bretagne, Liban, Pérou, Japon, Éthiopie, Russie, etc. Cette distance mesurable en kilomètres doit être nuancée par d'autres éléments qui peuvent la rendre impossible à parcourir : l'éloignement – plus ou moins proche – peut se transformer en inaccessibilité. Celle-ci peut être liée au moins à trois raisons : le lieu n'existe plus ; il ne fait plus suffisamment sens pour que cette distance soit parcourue (quel que soit le nombre de kilomètres) ; l'âge, l'état de santé, les ressources notamment financières, etc., ne permettent pas de revenir ou de se rendre *là*. L'objectivité de la distance kilométrique est retravaillée par ces différents aspects.

La dimension temporelle

Avec cette deuxième dimension, il s'agit de comprendre le *là* temporel de l'ailleurs toujours contenu dans l'énoncé « *ça vient de là* » : comment il fabrique du temps et comment cette temporalité se définit. Le caractère inaccessible de temps exprimé par le *là* semble particulièrement marquer cette dimension. Il s'agit de temporalités révolues (le passé constitué), d'un futur à venir (projets) ou d'un futur désormais impossible. Ces différentes temporalités sont réunies sous le vocable « échelles de temps ».

Un passé : trois échelles de temps

Le temps se déploie sur trois échelles distinctes : historique, générationnelle et individuelle. Ces trois échelles temporelles ne sont pas indépendantes les unes des autres. Elles se répondent dans les descriptions que les personnes en font. Nous les distinguons néanmoins pour mieux les appréhender et les définir.

L'échelle historique constitue le plan temporel le plus large et le plus englobant du passé. Elle est fréquemment associée à l'objet lui-même qu'elle permet de dater, lui assignant une origine temporelle qui dépasse l'échelle temporelle des générations et celle de la personne : elle l'inscrit dans l'histoire. Elle se formule en périodes historiques, en événements ou en dates. Cette datation reste parfois approximative.

L'échelle générationnelle constitue un plan temporel médian qui vient s'inscrire dans le plan de l'échelle historique. Elle établit un lien entre la temporalité de l'objet et les deux ou trois générations qui précèdent la personne. Les marqueurs temporels principaux prennent la forme de la mention des personnes décédées et de lieux inaccessibles car perdus, vendus ou détruits. Générations familiales mais aussi générations d'âge sont appréhendées.

Enfin, l'échelle individuelle définit le plan temporel de la personne, abordé principalement par la mention des moments vécus dotés d'une signification et d'une intensité particulières. Ces moments ressortent comme « des îlots » au sein du temps écoulé (Jouhaud, 2022) et revêtent une importance individuelle forte. Ils peuvent couvrir toute une période de la vie (enfance, la trentaine, le vieillissement, etc.) ou être définis temporellement de manière précise (année, jour, heure).

Pour chacune des échelles, la personne construit ou fait le récit de liens entre l'ailleurs temporel qu'évoque l'objet et son expérience de ces échelles temporelles, qu'elle ait vécu ou pas les périodes concernées. En ce sens, l'expérience individuelle est inscrite dans une temporalité sociale et historique dont il s'agit d'explicitier les liens et les résonances (Rosa, 2018) à la fois pour la personne et pour les chercheurs.

L'échelle temporelle historique

Des liens avec l'histoire

Dans cette enquête, les temporalités passées évoquées à propos des objets d'ailleurs s'étendent de la préhistoire à l'antiquité et jusqu'à l'année 2020. Les marqueurs temporels utilisés ont pour objectif de situer l'objet dans un temps souvent doublement contextuel : celui de l'objet lui-même et celui de l'expérience

individuelle et familiale. Un kilim du 19^e siècle (Marie-France), un ciboire réalisé par un prisonnier « *pendant la Seconde Guerre mondiale* » (André), une tête d'un évêque de l'église de Landerneau dont la décapitation date de la Révolution française (André), sont quelques exemples de périodes évoquées qui viennent convoquer une profondeur historique. Les marqueurs temporels relevant de la chronologie historique sont des périodes, des événements, des siècles, des dates. Les personnes voyagent dans la ligne du temps, remontant parfois jusqu'à une origine « mythologique » (Baudrillard, 2008, p. 105). Marie-France au sujet d'objets de Mésopotamie rapportés par la sœur de son beau-père explique : « *c'est de la préhistoire de je ne sais où* ». André à propos de la tête d'un évêque de l'église de Landerneau précise : « *c'est son caractère ancien et puis aussi, le fait de la décapitation en quelque sorte, ça fait partie de l'histoire de France ça. Les révolutionnaires de Landerneau qui ont cassé, qui ont décapité la statue et les statues parce qu'il y en a eu d'autres. (...) Et elle remonte aussi dans le passé, dans l'histoire de la famille et du pays finalement. La Révolution française n'a pas concerné que [nos familles]* ». Des périodes sont mises en lien avec l'histoire de la famille la contextualisant dans une temporalité qui dépasse celle du groupe familial et l'indexe à l'histoire. Nadejda à propos d'un bijou familial oudmourte a un raisonnement analogue : « *aujourd'hui, c'est rare de trouver quelque chose qui vient du 19^e siècle. Avant, parce que c'était une tradition, ma grand-mère avait un truc comme ça, un bijou qui était très, très... Qui venait du 19^e, du 18^e siècle. Donc (...) cette transmission, avec l'Union soviétique, cette transmission s'arrête* ». L'objet devient un témoin de traditions oudmourtes qui, selon elle, disparaissent avec l'avènement de l'Union soviétique.

Des épisodes de l'histoire individuelle peuvent également amener à faire des liens avec des événements historiques qui donnent un certain sens à l'expérience individuelle. Suite à des tensions conjugales, Éric part seul quelque temps à New York pour « *se retrouver* ».



Une photo achetée à New York, États-Unis, Éric

Ce voyage lui amène des réflexions et des sensations nouvelles qui ouvrent un champ des possibles plus vaste que les perspectives de sa vie quotidienne. Il établit un parallèle avec la vague migratoire du 19^e siècle de l'Europe vers les États-Unis : « ... des migrants qui fuyaient l'Europe pour essayer d'avoir une autre vie et je rattache peut-être plus... à ça, à cet ailleurs aussi, d'une possibilité d'avoir un endroit où, là encore, il y a tous les possibles qui nous permettraient de vivre une nouvelle vie ou une autre vie ». Le parallèle entre son expérience personnelle et cette partie de l'histoire vient mettre en perspective l'importance donnée à cet épisode de vie dans son existence. La migration du 19^e siècle et son voyage au 21^e siècle ont en commun d'amener à des lieux nouveaux susceptibles d'être investis différemment des lieux quotidiens et familiers, l'inconnu ouvrant alors un champ des possibles.

Des noms de lieux marqueurs de périodes ou d'évènements

Les marqueurs temporels prennent aussi la forme de noms de lieux et de pays qui indiquent non un lieu géographique mais une période de la chronologie historique. Pour André, le Parthénon ne renvoie pas de manière principale à l'Athènes contemporaine mais au siècle de Périclès tel qu'il était enseigné du temps de ses études : « ça, c'est un morceau du Parthénon. J'avais trouvé ça en, quand on était en Grèce avec mon fils et mon épouse et puis, hop, subrepticement... Je n'aurais peut-être sans doute pas dû, mais enfin bon. Et le Parthénon, la Grèce en général, le Parthénon en particulier, c'est quelque chose d'assez extraordinaire ».



Morceau de marbre antique, Athènes, André

Pour Soo, l'évocation de son pays, la Corée, et de deux autres pays, ne renvoie pas à leur réalité géographique mais à des périodes précises de leur histoire croisée : « il y a des choses... que je croyais que

c'était très coréen, des objets coréens et très traditionnels, mais non, en fait. C'est beaucoup lié avec même l'histoire de la Corée. Enfin, même un petit rappel de la colonisation par les Japonais. Et aussi avec beaucoup de... comment dire ? Euh, enfin, c'est plus que de l'intervention, je pense... mais de la part des États-Unis ». Elle associe des objets à une période de l'histoire spécifique qui permet de les dater et aussi d'en faire des témoins d'un état du monde à un moment donné. Si la dimension géographique est liée à la dimension temporelle, dans ce cas, l'objet date de « ça » moins que de là-bas.

L'échelle temporelle générationnelle

« Un autre temps »

Ce plan temporel de l'objet d'ailleurs fait le lien entre le passé historique et le passé de la personne. Il est constitué principalement de la succession des deux à trois générations qui la précèdent. Les périodisations historiques ou les événements laissent place à l'évocation de membres de la famille, connus ou non, des lieux perdus ou inconnus dans lesquels ils ont vécu. Le passé rappelé est celui des « *grands-parents* », des « *anciens* », plus rarement des « *parents* » : ces termes décrivent le marqueur temporel qu'est un « *autre temps* », différent du temps vécu de la personne.

Les objets ont perdu toute fonctionnalité, les personnes qui les utilisaient sont décédées depuis plusieurs décennies et les lieux où ils se trouvaient ont souvent été vendus ou détruits. Ces objets – fer à repasser, horloge, clé, bobines de fil, etc. – deviennent le signe tangible de l'existence d'un ailleurs inaccessible dans le temps. Ils convoquent certes le souvenir de membres de la famille mais si l'on retient la dimension temporelle, ces objets sont dépositaires de pratiques qui renvoient à des manières de faire, de vivre ou d'habiter d'une autre époque : « *il y a l'ailleurs dans le temps et l'ailleurs dans l'espace. Je préfère commencer par l'ailleurs dans le temps. Ainsi, un exemple, ce fer à repasser ancien, c'est un ailleurs qui me rappelle ma grand-mère paternelle* » dit André. Il désigne aussi une « *grosse clé* », clé de la maison familiale qui ne peut plus servir mais qui évoque des formes de serrures qui ne sont pas contemporaines de celles d'aujourd'hui, ni même de celles des dernières décennies. Soit, au sujet d'une couette qui lui a été donnée par sa grand-mère, attire l'attention sur les fils de soie utilisés pour coudre. Si les objets mentionnés sont associés à un proche de la famille, ils tirent également le fil des manières de vivre des générations contemporaines de celle de la grand-mère ou du grand-père.



Fer à repasser, début XX^e siècle, Bretagne, André

Parfois ces objets peuvent perdre leur sens dans le présent. Une coupure avec un certain passé d'ancêtres proches est résumée par Valérie. Elle finit par se débarrasser d'objets qu'elle identifie à sa grand-mère mais sous l'angle d'un temps avec lequel elle est désormais sans relation personnelle. Elle constate un écart de goût entre deux générations qui ne peut même plus être surmonté par de l'amusement : *« récemment je me suis séparée aussi de certains objets de ma grand-mère qui n'avaient pas, ni un intérêt esthétique, ni... J'avais d'autres objets d'elle, je n'avais pas besoin de garder ses tasses Total (rires) que j'avais récupérées. Ça m'avait amusée quand on me les avait données, mais enfin bon, au bout d'un moment tu te dis "Autre génération, ça ne va pas non plus" »*. Un autre temps revêt ainsi une double signification. C'est un temps différent de celui qui est vécu au présent mais qui peut être significatif pour soi. C'est aussi un temps qui ne fait pas sens et ne peut plus être approprié d'aucune manière (ici par le goût) : il devient alors le temps d'un autre, *« d'une autre génération »*.

L'échelle temporelle personnelle

L'échelle temporelle personnelle conjugue des périodes du cycle de vie (enfance, jeunesse, âge adulte, etc.) et des « moments vécus » qui donnent sens à ces étapes admises. Ces « moments » sont comme des « îlots » (Jouhaud, 2022) sur la ligne plus abstraite du temps de la vie. Ils ont des durées et des fréquences variables. Certains ne se sont produits qu'une fois, d'autres se sont répétés sur une période

assez longue, notamment les périodes de vacances chez un membre de la famille durant l'enfance ou à l'adolescence. Ils sont porteurs de fortes intensités perceptives, sensorielles, émotionnelles et dotés de significations qui semblent définitoires de la personne et de l'orientation prise par sa vie.

Le temps du cycle de vie

La première expérience du temps est celle de l'inscription de l'existence individuelle dans les étapes de vie collectivement et socialement définies. Les marqueurs temporels sont les étapes de la vie humaine : enfance, jeunesse, âge adulte, vieillissement. L'enfance et la jeunesse sont des ailleurs temporels portés par certains objets. La sœur de Soo avait fabriqué pour elle un « jouet » qui contient la durée de l'enfance, comme d'un seul bloc, « *ça me rappelle mon enfance* ». Pour Maryse, certains objets lui font évoquer des périodes de vacances passées chez ses grands-parents dans la Sarthe : « *ça [la Sarthe] représente mon enfance* ».



Les lettres d'enfance, Oudmourtie, Russie, Nadejda

Maryse évoque longuement les vacances chez ses grands-parents maternels en mettant en avant les périodes d'absence de ses parents. L'absence du contrôle parental lui permet alors de vivre quelques expériences fondatrices des premiers émois de l'autonomie. Pour André, un morceau de marbre du Parthénon contient très directement la temporalité de la partie préférée de ses études : « *...moi qui ai fait des études des humanités, c'est-à-dire latin et grec... Là, c'était une relation à mes études* ». Pour Nadejda, des bijoux évoquent aussi une jeunesse révolue : « *j'ai des bijoux que j'ai achetés il y a dix ans, ben oui, c'est quelque chose qui est... je ne sais pas, qui me fait penser à ma jeunesse* ». La jeunesse est aussi la période où certaines relations se terminent. Un bijou après avoir été le signe d'une relation importante désigne son déplacement dans le passé : « *j'associe cette fleur vraiment à ma copine. Comme si ça faisait partie d'elle. Et donc, de l'autre côté, c'est quelque chose qui provient aussi de... Eh bien, du passé. Parce*

que maintenant, elle est restée dans le passé ». Elle présente également des lettres reçues de sa mère ou de ses copines à cette époque. Elles signifient maintenant un passé non accessible.

Les récits personnels de l'ailleurs temporel peuvent aussi être frappés du sceau de l'incompréhension et de la douleur. C'est le cas d'Éric qui relate la « *coupure* » brutale que représente pour lui la fin d'une période de sa vie. Jusqu'à 13 ou 14 ans, les vacances en famille se déroulaient dans la baie du Mont-Saint-Michel en Normandie. Puis, un événement familial y a mis un coup d'arrêt, événement qu'il nomme « *coupure* » sans plus de précisions. La « *coupure* » peut aussi venir du décès des proches qui ferme une période de la vie. Nadejda évoque ainsi un professeur qu'elle voyait dans la bibliothèque de son lycée, poète dont elle conserve précieusement un livre. Le passé contenu dans l'objet est tout à la fois celui de cet homme et le sien, deux passés clôturés par le décès du professeur et par le fait qu'elle ressent être sortie de la période de sa jeunesse.

Des moments ou des périodes de l'âge adulte peuvent également être mentionnés. Pour Philippe, « *les 30 ans, 35 ans* » sont particulièrement importants. Il en conserve précieusement « *des petits cailloux* » qu'il garde à vue, et qui lui rappellent à la fois des disparus et des moments vécus de cette période : « *ces petits cailloux, eh bien, c'est un ailleurs de temps, parce que pour le coup, c'est des souvenirs. Eh bien, voilà, on revient dans le truc qu'on ne connaîtra plus, parce que les enfants ont grandi, parce que [mon ami] Philippe n'est plus là, parce que c'était une période... joyeuse quoi. Vraiment insouciant* ». Les personnes rencontrées mettent aussi en avant les événements historiques contemporains qui ont infléchi, parfois définitivement, le cours de leur existence et ont fait basculer dans le passé ce qu'elles pensaient être un présent pour toujours et un futur possible. Leurs objets d'ailleurs conservent ce passé ainsi que la « *coupure* » qui lui donne parfois son nom. André au sujet d'une poterie raconte qu'il a été appelé en Algérie lors de la guerre d'Algérie. Il y a rencontré son épouse et projetait d'y faire sa vie ce qui n'a pas été possible : « *et donc, la poterie, c'est l'Algérie et c'est tout cela. Bon, c'est tout un passé qui ne reviendra pas* ». Plus proche dans le temps, Marie-France a vu son pays, le Liban, bouleversé par l'explosion du port de Beyrouth, le 4 août 2020. Elle exprime qu'elle a perdu à la fois les lieux et les périodes de sa vie qui s'y rattachaient. En y retournant, elle ne retrouverait rien : « *et là ce n'est pas juste ma maison et les objets qu'il y avait dedans, c'est y compris mon pays, je pense que, c'est l'enfance, oui l'enfance, l'adolescence* ». Les lieux et les personnes évoquées sont porteurs de datation.

L'articulation des trois échelles temporelles du passé : enchâssements en continuité ou en feuilleté

L'enchâssement des échelles temporelles – historique, générationnelle et personnelle – peut se faire sous deux formes : la première en continuité, la seconde en feuilleté. Pour la première – l'enchâssement des échelles en continuité –, la dimension historique du passé peut se fondre dans le passé générationnel par le biais de l'héritage de l'objet qui permet à la personne d'insister sur la continuité et se poursuivre jusque dans la vie de la personne : « *alors ça, c'est un souvenir, "Notre Dame des Barbelés priez pour nous." C'est mon père qui a rapporté cette plaquette de captivité. (...) Je crois que c'était dans le nord de l'Allemagne, alors je... parce que voilà un sujet dont on ne parlait pas, finalement. Au niveau de l'Allemagne, je sais simplement... enfin, je sais, ce que j'ai ressenti, c'est que je suis né en juillet 39, 1^{er} septembre, déclaration de guerre, mon père est parti, je ne l'ai plus vu jusqu'à pratiquement l'âge de trois ans* ». explique André. L'histoire personnelle est articulée avec les temporalités générationnelle (ici celle du père) et historique (la

Seconde Guerre mondiale), décrivant indirectement un point biographique : la place du père dans la petite enfance d'André. Pour la deuxième – l'enchâssement des échelles de manière feuilletée –, les trois échelles se distinguent et peuvent être présentées sans lien. Nadejda décrit cette dynamique feuilletée des différents passés générationnels dont ces objets sont porteurs pour les personnes. Elle commente une photographie représentant sa grand-mère en tenue traditionnelle à l'âge de 18 ans qui se trouve dans l'album que son père a réalisé pour elle : *« donc là, il y a le temps, le passé. Mon passé à moi, le passé de ma famille, le passé, je ne sais pas, de ma grand-mère, de ma mère. Donc les différents passés. Et pareil, c'est un objet qui vient de mon enfance d'un côté et qui vient d'Oudmourtie et de ma famille. Là tout est mélangé »*. Les trois échelles – individuelle, générationnelle, historique sous laquelle nous rangeons *« d'Oudmourtie »* – ne s'articulent pas nécessairement entre elles. Elles sont juxtaposées, mélangées.

Un temps à venir impossible

Bien que porteurs d'une forte dimension temporelle de passé, les objets d'ailleurs sont également porteurs d'une dimension temporelle de futur et le temps inaccessible peut aussi être à venir. Le futur apparaît parfois brutalement ou progressivement comme impossible pour trois raisons principales. La première est la destruction concrète de l'ailleurs et des objets d'ailleurs. La seconde est celle de l'impossibilité de se détacher du lien au passé contenu dans l'objet. La troisième est une évolution des personnes dans le fil du temps.

La perte irréversible

La destruction d'un lieu

La destruction de lieux peut avoir une incidence sur la dimension temporelle de l'ailleurs. Après l'explosion du port de Beyrouth en août 2020, Marie-France commence à envisager comme impossible un retour au Liban, cet ailleurs qui est aussi pour elle un *« chez-moi »*. Au sujet d'un encrier et d'un moulin à café, elle note : *« bon ça vient de chez-moi, je sais comment ça s'utilise... Alors ça va peut-être devenir impossible hein, le Liban maintenant »*. La destruction matérielle d'un espace géographique vécu constitue le futur en *« impossible »*. Elle évoque également une étagère aujourd'hui disparue qui abritait sa collection de verres orientaux, certains très anciens. En perdant l'équilibre, son frère l'a fait tomber et les verres ont été brisés.



Étagère de verres moyen-orientaux (avant le bris des verres), Syrie, Liban, Marie-France

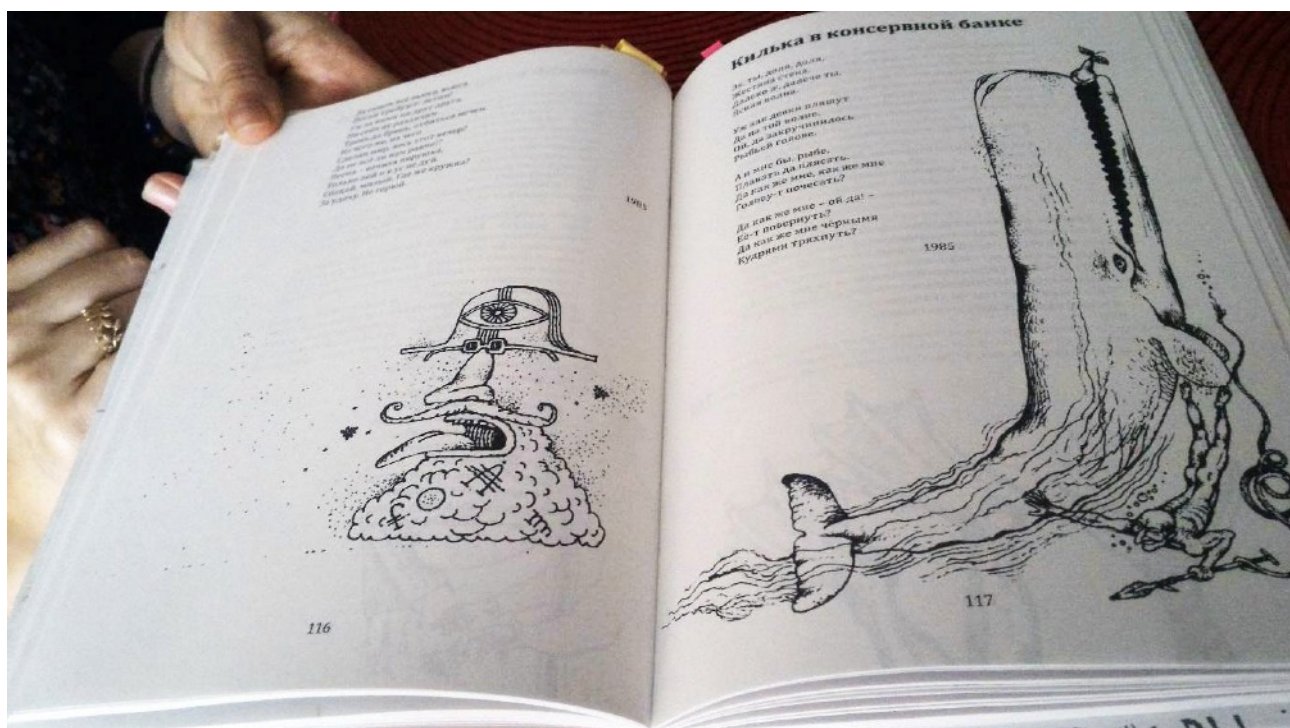
Marie-France explique que « *c'est fini* » pour plusieurs raisons : « *bah c'est fini, je ne pourrai plus jamais les renouveler. D'abord, parce qu'il y en a qui étaient anciens, très, très anciens, il y en a encore quelques vieux qui viennent d'Égypte, du temps de mon beau-père, donc des années 50. Bon, on ne fait plus du tout le travail comme ça et même les quelques-uns qu'on a pu glaner au fur et à mesure de nos voyages depuis les années 70, et puis maintenant encore plus. On ne peut plus aller au Liban et il n'y a plus d'artisans. (...) Eh non, c'est fini donc là, ça va devenir impossible* ». La destruction des verres orientaux tout comme celle de la ville de Beyrouth rendent tout projet de retour et de nouveaux achats impossibles. Pour Marie-France, le futur lié à ses objets d'ailleurs-chez moi est définitivement barré, la reconstruction de la ville ayant créé un lieu nouveau qui n'a pas de résonance avec sa ligne temporelle personnelle et ne peut représenter un futur possible.

La coupure de la mort

Ce passé peut aussi être inaccessible parce que le cycle de vie, avec la mort, clôt la possibilité de se revoir. Pour Nadejda, un professeur qu'elle a connu en Russie – Sergueï – et dont elle se sentait proche, fait ailleurs. Elle est au lycée quand elle fait sa connaissance. Il travaillait régulièrement en bibliothèque et était « *...très âgé. Il était assez petit avec la grande barbe blanche et tout... Très, très sage...* » Là aussi un

vécu inaccessible est mis en avant et il est, dans ce cas, traduit par « *le regret* ». Elle en parle en prenant en main un livre.

Elle explique qu'elle ne l'ouvre pas très souvent « *parce que ça me fait tellement triste. J'ai aussi un regret...* » Poèmes et illustrations ont été réalisés par le professeur. Le livre est édité en tirage limité et elle ne peut l'acheter au moment de sa parution. Elle raconte qu'à chaque retour en Russie, elle appelait toujours ce professeur et qu'ils se voyaient. Cinq ou six ans auparavant, lors de son voyage annuel, elle ne trouve pas le temps de lui rendre visite : « *Il m'a appelée en disant "Est-ce que tu vas venir me voir comme d'habitude ?" Je lui dis "Non, cette année je ne suis pas sûre. Je vais essayer." Et je n'ai pas pu* ». Quand elle y retourne l'année suivante, Sergueï est décédé. C'est alors un autre professeur qui lui remet l'ouvrage : « *"je pense que pour lui c'est important que tu... Tu vas avoir ce livre"... Je regrette tellement que je n'aie pas pu venir alors qu'il m'a appelée exprès pour... Je ne sais pas s'il savait déjà qu'il était malade. Est-ce qu'il voulait me dire au revoir ? Je ne sais pas du tout... C'est pour ça que je ne l'ouvre pas très souvent* ».



Livre de Sergueï, Russie, Nadejda

Le poids aliénant du passé

L'objet d'ailleurs peut lier la personne au passé et l'empêcher de se projeter dans le futur et de penser à de nouveaux projets. Il présente alors un risque d'aliénation au présent. C'est ce qu'affirme Philippe : « *c'est le risque que ça t'empêche* ». Ce rôle d'empêchement concerne autant les dimensions géographique que temporelle qui structurent l'ailleurs dans les objets d'ailleurs. Toutefois, Philippe accorde à la dimension temporelle un rôle plus important dans cet empêchement : « *peut-être plus temporel, tu vois. Peut-être plus par rapport à des choses qui ont été vécues à un autre moment, et dont on n'arrive pas à se détacher* ». Philippe donne l'exemple d'un voyage qu'il a effectué jeune adulte en Afrique et qui l'a fortement impressionné : « *tu vois, la seule fois où j'y suis allé [en Afrique], je suis allé au Centrafrique, y a*

super longtemps. Eh bien, j'ai ramené quelques objets qu'on m'avait donnés ». La matérialité même des objets maintient active l'expérience de ce voyage dans son présent sous la forme d'un lien à ce qu'il a vécu au cours de ce voyage : *« [les objets] font que ce lien, il est toujours matériellement présent ».* Il existe bien une solution pour se désaliéner du passé mais elle lui semble trop difficile à mettre en œuvre : *« il faudrait pouvoir s'en affranchir, et jeter l'objet d'ailleurs ».* Mais Philippe ne s'en sent pas capable. Il souligne que malgré l'éloignement dans le temps, les moments vécus là-bas ne perdent pas leur puissance. Outre le fait de se débarrasser de l'objet, retourner sur les lieux pourrait aussi être une solution pour transformer ce lien – qui paraît oppressant – avec le passé. Un nouveau voyage serait *« à la limite, techniquement possible »* reconnaît Philippe. Il souligne toutefois d'emblée la possibilité *« limite »* même de l'idée d'un tel projet. Si ses précautions oratoires semblent malgré tout ménager l'avenir, ce projet de voyage est en fait *« impossible »* maintenant : *« donc, c'est un truc qu'évidemment je ne retournerai probablement pas au Centrafrique. »* Le temps est passé : *« et puis ça appartient à une autre époque quoi. Enfin, c'était en 88, tu vois. Enfin, c'est révolu tout ça ».* L'éloignement dans le temps paraît tellement grand qu'il n'y a plus de continuité possible entre cet éventuel projet de retour là-bas et celui qu'il est devenu. Pour Philippe, un tel voyage n'aurait pas de sens.

Les changements de perspective sur soi

Plusieurs facteurs peuvent concourir à rendre impossible un projet futur pourtant très désiré. Marie-France a acquis durant de nombreuses années des objets japonais (céramiques, statuettes, laques, suspensions), en a reçu en cadeaux et en a offert tout autant. Elle avait prévu de s'y rendre un mois à sa retraite, avec son mari, pour découvrir ce pays qui la fascine depuis si longtemps et qu'elle ne connaît que par les livres, les films et les objets. Des circonstances familiales et financières ont d'abord retardé le projet : *« on avait ce voyage dans notre tête et puis (...) ça a été une période un peu compliquée pour nos enfants, donc on a dû beaucoup les aider. Et on s'est dit, un voyage à 10000 - 15000 euros maintenant, est-ce que c'est sérieux ? Et on ne l'a jamais fait (rires) ».* Lorsque la pandémie de Covid impose l'isolement individuel et géographique, ce projet s'affadit encore et cet ailleurs lointain s'éloigne dans l'espace et dans le temps : *« ... les restrictions de voyage... C'est vrai que c'est une prise de tête de faire un si grand voyage maintenant. (...) On a même acheté des guides, on a les bouquins, donc on planifiait vraiment d'aller là-bas et on n'y est jamais allés ».* Enfin, au fil du temps, le fait de vieillir a introduit un changement de perspective porteur d'un sens nouveau : *« ce qui est impossible... par exemple le Japon, ça va bientôt finir par devenir du passé parce que je vais avoir 70 ans, [mon mari] les a déjà eus, moi je les aurai dans un an ».* Ce qui, auparavant, aurait été une perspective possible et désirée car maîtrisée et maîtrisable devient, selon elle, inquiétante. Le là-bas paraît étranger dans toutes les implications du terme : *« imaginer aujourd'hui d'aller partir un mois à l'étranger, à se mettre en danger loin de nos bases, ça va être un effort plus important. Je me rends compte qu'on s'alourdit avec l'âge, on est moins mobiles ».*

Marie-France prend acte de l'impact de son vieillissement et de celui de son mari, de leurs *« emmerdes de vieux »* et d'une plus grande difficulté à planifier ce voyage lointain pour réaliser ce grand désir qu'elle a eu. Les objets japonais représentent désormais un futur impossible.



Objets japonais, Derrière les bols laqués, photographie de la place Tian'anmen, Beijing, Chine, Marie-France

Dater et mesurer l'éloignement dans le temps

Définir la dimension temporelle du *là* (« *ça vient de là* ») amène à distinguer les mêmes aspects vus dans la dimension géographique. Il s'agit d'une part de circonscrire, d'identifier et d'autre part, de mesurer une distance de soi.

Circonscrire, identifier, revient à dater. Plusieurs échelles de temps sont utilisées : historique, générationnelle, individuelle. Des périodes, des événements, des dates de l'histoire sont évoqués ; des générations, familiales ou sociales et également des périodes du cycle de vie, des événements ou des dates liés au vécu et à l'histoire personnelle permettent de dater. Ces trois échelles temporelles sont enchâssées et deux modalités d'enchâssement peuvent être distinguées : un enchâssement en continuité ou feuilleté. Dans le premier cas, les personnes font du lien entre deux ou trois échelles en inscrivant l'échelle personnelle dans les autres. L'enchâssement est partie prenante du récit biographique et de l'identité personnelle. Dans le deuxième cas, les temporalités semblent juxtaposées sans lien les unes avec les autres : « *c'est le passé de ma grand-mère* ». Dans ce cas, dates, événements, périodes, qu'ils concernent l'échelle historique ou générationnelle, sont mis à distance comme des éléments extérieurs à soi et n'entrent pas nécessairement en résonance avec l'identité personnelle.

La dimension temporelle de l'objet d'ailleurs amène également la mesure d'une distance de soi. Cette distance s'exprime par l'inaccessibilité à une temporalité parce qu'elle est révolue : « *c'est un autre temps* ». Cette expression est à double définition. Il s'agit d'une temporalité révolue parce que c'est « *une autre époque* », une époque où les manières de vivre et de se penser étaient différentes, c'est donc un temps qui n'est pas et ne peut pas être à soi. Mais il peut aussi s'agir d'un passé à soi révolu, devenu inaccessible, mais qui continue de faire date ou époque.

La dimension relationnelle

Dans la dimension relationnelle des objets d'ailleurs, le *là* est défini par des aspects culturels, familiaux, sociaux médiés par des personnes et des relations : des individus sont porteurs de vécus, de savoir-faire, de goûts qui ont une résonnance pour la personne interrogée. Si la dimension relationnelle est presque toujours articulée aux dimensions spatiale et temporelle, nous essaierons là aussi de tirer spécifiquement le lien entre la relation et l'ailleurs. Comment une mère, un frère, un professeur, une personne rencontrée, font ailleurs, font que « *ça vient de là* » ? La relation peut être le vecteur d'accès à l'ailleurs géographique ou temporel. Cependant, au-delà de cette fonction, elle convoque des vécus, des savoir-faire ou des goûts distants de soi (qu'ils soient à soi et à l'autre). Voyons les différents aspects de ces distances de soi.

Des vécus d'ailleurs médiés par une personne

Un lieu ou une temporalité peuvent être distants de soi. La relation est alors porteuse d'une expérience d'espace ou de temps non vécue par la personne interrogée.

Le vécu d'un lieu médié par une personne

C'est le cas pour Marie-France, pour laquelle une personne a constitué un accès et un lien avec le « *Japon* ». Marie-France a à son domicile plusieurs objets japonais achetés dans la boutique « *Madame Kita* ». Sa propriétaire, Marie-Ange est passionnée du Japon et transmet progressivement sa passion à Marie-France qui, elle, n'y a jamais été. Puis, touchée par un cancer, Marie-Ange décède. En vue de la liquidation de la boutique, ses fils écrivent aux clients habituels pour leur proposer un rabais de 50 %. Cependant, Marie-France ne parvient pas à se rendre à la liquidation de la boutique : « *je n'y suis pas allée, ce n'était pas possible. Elle avait des merveilles, elle vendait toujours très cher, et je pense que tous nos amis, toute notre famille a eu un bol de Kita. À la fin, on disait "Mais eux, ils n'ont pas encore eu leur bol Kita !" (rires)* ». Tout d'abord passeuse de connaissances sur le Japon, au fur et à mesure de la fréquentation de Marie-Ange, de la boutique « *Madame Kita* » et des achats d'objets, Kita est devenue l'incarnation de ce territoire inconnu mais familier par une matérialité partiellement prenante de l'environnement de la vie quotidienne de Marie-France.

Le vécu du passé médié par une personne

Une personne peut aussi faire ailleurs parce qu'elle renvoie à un vécu non accessible. Ce passé peut être inaccessible parce qu'il s'inscrit dans un passé non contemporain de la personne. Il peut être celui de la génération qui précède celle côtoyée, celle qui précède celle des grands-parents. Valérie au sujet de la lampe de sa grand-tante Magda explique : « *donc là, il y a ce côté... Oui de racines qui est très fort, du goût du beau, enfin de ces objets anciens, du savoir-faire, enfin...* »

L'évocation de la relation convoque un ailleurs familial qui renvoie aux « *racines* » d'une partie de sa famille et également à la transmission de valeurs que Valérie présente également comme les siennes. Sa grand-tante Magda fait le lien avec un vécu qu'elle n'a pas connu, celui des générations contemporaines de sa grand-tante, maillon entre la génération qu'elle a côtoyée et celle qui la précédait. En ce sens, il s'agit d'un vécu non accessible médié par cette relation particulière qui la vêt des atours de l'ailleurs, la dimension relationnelle se tissant fortement à la dimension temporelle.



Lampe potiche chinoise de tante Magda, Valérie

Des savoirs extérieurs à soi mais en partie à soi

Pour certains objets évoqués, les personnes rencontrées mettent en lumière des pratiques ou des compétences particulières attachées à des univers significatifs pour elles. Elles les mettent alors en lien avec des relations. La ou les personnes évoquées apparaissent porteuses de ces pratiques ou valeurs. Si la grand-mère peut être mentionnée en raison d'un attachement à la personne, elle peut être également mise en avant en raison de pratiques et de compétences qui semblent résonner pour l'enquêté.e, qu'elles soient éloignées ou pas de ses propres savoir-faire. Nadejda parle d'une nappe en crochet réalisée pour elle par sa grand-mère.

Elle lui a été offerte en cadeau de mariage. Elle la trouve très jolie et elle l'a « *bien gardée... parce que quand je vois ça, c'est assez impressionnant quand même parce que le fil est très fin* ». Elle-même fait du crochet

et son expérience lui fait dire : « *je sais que ça prend beaucoup de temps* ». Cette compétence de la grand-mère esquisse une extériorité qui amène sur cette dernière une appréciation détachée du lien de parenté. Indépendamment de l'attachement qu'elle a pour elle, Nadedja esquisse un univers d'expérience qui n'est pas complètement à sa portée. Si elle crochète aussi, elle reste admirative d'une finesse qui semble rester extérieure à ses propres possibilités. Elle définit cette nappe comme un objet d'ailleurs parce que « *ça vient de là-bas* », mais aussi parce qu'elle renvoie à un univers d'expérience qui situe des degrés de savoir-faire. Ces degrés de savoir-faire sont incarnés ou portés par une personne.

Des valeurs transmises par l'éducation peuvent également renvoyer à un univers significatif en partie extérieur à soi. Soo, au sujet d'un chausson traditionnel, explique : « *les matières un peu pauvres comme ça... [c'est] surtout l'éducation de mes parents, c'était toujours "Il faut que tu sois..." Tu gardes l'idée de parcimonie dans ta tête. Il ne faut pas vraiment consommer comme ça les choses* (rires) ». Là aussi, au-delà de l'attachement à la personne, est établi un lien entre des manières d'être et de faire qui relèvent d'un extérieur à soi tout en étant significatif dans les pratiques et les manières de faire de l'enquêté.e. Si l'on reprend le « *ça vient de là* » de Nadejda, le *là* est signifié par des relations incarnant des règles, des préceptes extérieurs à soi. Dans les valeurs est aussi mentionnée la formation du goût. Valérie dit comment sa grand-tante Magda lui a donné « *le goût du beau* ». Ces valeurs font partie d'une certaine manière de vivre et de se penser. En identifiant ceux qui sont à leur origine, les personnes rencontrées créent une distanciation : la généalogie de l'acquisition de ces valeurs, de ces goûts, est reconstruite par des attributions à certaines personnes définissant ainsi une extériorité à soi.

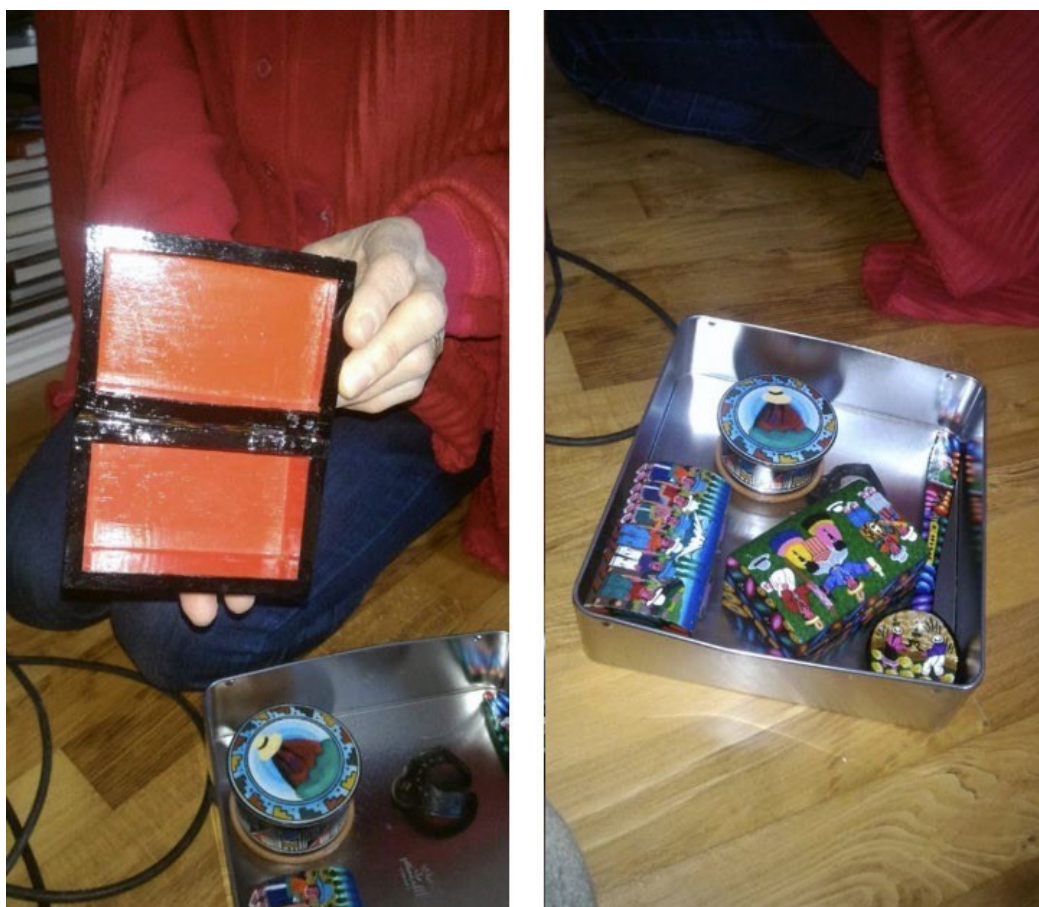


Nappe en crochet réalisée par sa grand-mère, Oudmourtie, Russie, Nadejda

La mobilisation de facettes de soi peu activées

Les personnes qui font ailleurs peuvent ne pas être des membres de la famille. Maryse revient sur un voyage qu'elle a fait avec son époux en désignant quelques objets par « *ça, c'est le Pérou* », et rend compte d'un vécu personnel médié par des rencontres.

Elle garde en mémoire des échanges en langue espagnole avec des Péruviens : « *alors j'aimais bien, un, parce que je parle espagnol et ça me fait réviser l'espagnol qui n'est pas toujours bon. Mais où j'étais contente, c'est que les gens, ils me comprenaient* ». Elle évoque « *de super conversations* » qu'elle traduisait à son mari « *sur le banc* ». Elle souligne que certaines des personnes rencontrées lui ont dit : « *“venez à la maison, venez voir !” Tu vois, ça, c'est super fort* ». Sa connaissance de la langue espagnole apprise à l'école n'est mobilisée qu'à l'occasion de voyages touristiques dans des pays hispanophones. Non seulement elle « *révisé* » en la pratiquant, mais la compréhension de ses propos par les Péruviens avec lesquels elle discute lui permet de mesurer son niveau de langue. Elle se fait également l'interprète auprès de son mari, ce qui lui donne une place particulière pendant ces interactions. Si le lieu, le Pérou, définit l'ailleurs, ces interactions permettent à Maryse de mobiliser une autre langue que le français lui offrant, le temps des conversations, de se sentir partie prenante de la relation et d'exister autrement que comme touriste : en tant qu'interlocutrice. Cette participation a ancré l'expérience de ce pays dans ces rencontres qu'elle a éprouvées intensément. Elles ont été le levier d'un ressenti exceptionnel et particulier. Dans cette situation, ces rencontres font ailleurs parce qu'elles lui permettent de mobiliser des compétences et des aspects d'elle-même qu'elle n'active pas régulièrement.



Boîtes péruviennes et boîte métallique contenant des objets du Pérou, Maryse

Des ailleurs d'autres ou partagés

L'individualisation et l'identité personnelle de certaines personnes de l'entourage familial peuvent également amener de l'ailleurs dans les objets évoqués. Maryse explique que certains objets « *datent de ma mère* ». Si la dimension temporelle stricte est difficile à écarter – la durée de vie de sa mère ou une époque particulière de la vie de cette dernière –, retenons néanmoins que dans ce cas, la date renvoie également aux particularités maternelles : à ce qu'elle connaît de sa mère, de ce qu'elle était. Au sujet de meubles Boulle³ qu'elle a toujours connus chez ses parents et qu'elle a gardés chez elle après leur décès, elle raconte comment elle ne les aimait pas quand elle les voyait dans la maison familiale. Suite aux deux décès, elle reformule son appréciation de ces meubles mettant en avant le goût qu'avait sa mère pour certains objets et la création d'intérieurs. Elle précise : « *elle aurait été à l'époque actuelle, je pense qu'elle se serait mise là-dedans, dans l'idée d'aider les gens à faire des maisons. Enfin peut-être. C'est un métier qui lui aurait parfaitement convenu* ». Dater de sa mère rend compte de caractéristiques d'une identité individuelle indépendante du statut de mère et définit des goûts personnels individualisant ainsi les personnes de références. Ce qui fait repère est moins la datation, que ses goûts à elle qui font de la mère un individu.



Lampe potiche chinoise (détail) de tante Magda, Valérie

Devant l'un de ces meubles, Maryse explique : « *c'est aussi l'enfance de ma mère* ». D'une certaine façon, l'histoire d'un membre de la famille se détache de celle de la famille et si Maryse fait partie de l'histoire de la famille, elle ne fait pas – ou moins – partie de l'histoire d'un membre de la famille : ce parent, cet autre. Valérie met en avant de la même manière la potiche chinoise placée dans un angle de son salon et qui lui vient de sa grand-tante. Cet objet n'est pas particulièrement à son goût, elle se l'est néanmoins réapproprié : « *quelque part, c'est un objet... un lien entre elle et moi. Oui parce qu'on avait un plus, un lien assez particulier. Donc, voilà, la potiche chinoise ce n'est pas ce que je préfère (rires), ce n'est pas ce que*

³ Ébéniste de Louis XIV et créateur du style du Grand Siècle français qui se caractérise par une riche marqueterie de bois et des applications de bronze doré.

j'aurais choisi dans un magasin, loin de là ». Mais elle ajoute : « l'abat-jour, je l'aime déjà un petit peu plus parce que je trouve qu'elle est allée piocher dedans des détails et du coup, je trouve que ça atténue le côté chargé de la potiche ».

Si cet objet – comme les meubles Boule – rend compte d'un lien particulier, la déconstruction et la compréhension du choix de l'objet par les motivations et les goûts personnels donnent un statut d'individu à la personne. L'objet d'ailleurs est ainsi également associé à un *là* qui convoque un univers particulier individualisé – celui d'une mère ou d'une grand-tante – qui n'est pas le sien.

Le familial autre peut être appréhendé par une identité individuelle mais aussi comme la totalité d'une « vie ». Le beau-père de Marie-France fait ailleurs par son existence. Elle garde de lui une pierre tombale islamique d'Égypte qui « *a traversé toute cette vie* ». Bien que Marie-France soit attachée à cette pierre tombale pour cette raison, elle aimerait aussi maintenant s'en débarrasser. Elle a été ramenée d'Égypte et se trouve chez elle depuis longtemps. La pierre est brisée et n'a pas la valeur de celles qui se trouvent au Louvre dans la section des arts islamiques. Pourquoi alors la conserver ? Elle répond : « *that's the question. Que faire, que je m'en fous ?... Mais je ne vais pas le mettre aux encombrants quand même. C'est bien le problème* ». Sa difficulté à s'en débarrasser exprime le respect qu'elle éprouve pour son beau-père, le choix et l'attachement envers cet objet qui furent les siens : « *et puis, elle a traversé toute cette vie quoi, Farid l'a achetée en Égypte. (...) Donc, il a dû faire un déménagement en quittant l'Égypte et a dû mettre ça dans le déménagement. Donc, tu vois un peu, c'est qu'il l'a achetée, il l'a aimée, il l'a cassée parce qu'elle a été cassée après. Bon, je ne veux pas la mettre aux ordures. Et ça du coup, alors là, c'est vraiment un objet d'ailleurs, hein* ». Le membre de la famille a aussi une existence particulière, un parcours, des spécificités qui font de lui un individu pouvant être perçu comme un autre, un méconnu malgré la familiarité du lien de parenté. Moins qu'un objet de famille, cette pierre est un objet attaché à une identité et à une vie individuelle.



Pierre tombale islamique rangée dans le foyer de la cheminée, Marie-France

Des ailleurs partagés

Terminons en relevant que les ailleurs peuvent être partagés par le couple ou par la famille. Ils sont mentionnés de différentes façons : « *Philippe [le conjoint] comme moi a du mal à se détacher...* », « *avec Patrick [le conjoint], on aime beaucoup* » ou encore « *c'est un ailleurs familial* ». Valérie évoque la difficulté qu'elle et son mari ont à se détacher des objets en raison des liens qu'ils tissent entre eux et des membres de leurs familles respectives, des lieux, des expériences liées à leurs voyages et leur vie expatriée : « *parce que c'est vrai que ce n'est pas... On ne les a pas achetés chez Ikea* ». S'ils peuvent être chargés d'un lien familial, pour les deux, ils représentent également des expériences particulières situées géographiquement, temporellement, relationnellement qui les font être ailleurs.

Pour Valérie, la potiche chinoise déjà évoquée précédemment rend aussi compte de ce qu'elle nomme « *l'ailleurs familial* ». L'objet déclenche un récit dans lequel elle met en avant l'événement significatif pour elle de sa rencontre avec grand-tante Magda, vectrice du temps long des générations : « *là pour le coup de racines, c'en est vraiment une. Mes grands-parents, de ce côté-là, vivaient en Grèce et j'ai eu des liens plus forts avec cette grand-tante qu'avec mes grands-parents. Je la voyais beaucoup plus, donc c'est elle qui m'a transmis l'histoire de la famille* ». Philippe évoque quant à lui un univers partagé avec son frère. La mention d'une raquette l'amène à évoquer une période de sa vie où il jouait du tennis et accompagnait son petit frère à l'entraînement. Il retrace le moment vécu sous la forme d'un scénario succinct : « *je m'étais acheté une raquette de tennis qui coûtait un peu cher. (...) Manu [son frère], il l'avait accrochée dans sa chambre, et puis quand j'ai fêté mes 50 ans, y a quatre ans du coup, il m'a redonné la raquette. (...) Je l'ai pas mal accompagné parce que mes parents, ils en pouvaient plus. Voilà. Donc, c'est plus un ailleurs temporel. Voilà, c'est plus celui avec mon frère* ». En ce sens, un vécu est présenté comme commun et ayant le même sens pour l'un.e et l'autre, l'ailleurs étant éprouvé dans l'expérience d'une distance à soi et d'un vécu devenu inaccessible.

Nommer et mesurer la proximité/distance à l'autre

Définir la dimension relationnelle du *là* (« *ça vient de là* ») amène à distinguer les mêmes aspects vus précédemment dans les dimensions géographique et temporelle. Il s'agit d'une part de circonscrire, d'identifier et d'autre part, de mesurer une distance de soi.

Circonscrire, identifier dans cette dimension, revient à nommer des personnes qui médient des lieux et des temps éloignés de soi (« *Madame Kita, le Japon* » ; « *Ma grand-tante, mes racines* »). Cela amène également à identifier des facettes identitaires de soi et des autres qui se traduisent par des goûts, des valeurs, des manières de faire et d'être, communes ou distinctes.

La personne nommée peut ainsi constituer un référentiel d'une facette de soi (« *je fais du crochet comme ma grand-mère mais le fil est moins fin* », « *je parle espagnol avec des Péruviens, ils me comprennent* »). Ces personnes permettent de dessiner une cartographie relationnelle d'individu significatif au sens de l'autrui-significatif qui constitue des instances de validation de l'identité personnelle (Berger, Kellner, 1986 ; Singly, 1996). Il s'agit cependant moins de la fonction de validation de certaines facettes de l'identité que d'une identification de soi par certains goûts, valeurs, manières de faire en les situant par rapport à ces référentiels. Par ailleurs, circonscrire, identifier amène aussi à mentionner des facettes identitaires de proches familiers qui deviennent parfois autres, une distinction se faisant alors entre le proche familial comme membre de la famille et le proche familial comme individu. Ainsi, la personne rencontrée se situe par rapport à d'autres (les personnes significatives nommées) circonscrivant et identifiant ses propres goûts, valeurs, savoir-faire.

Dans cette identification se glisse une objectivation d'une distance de soi. Le père, la grand-tante font *là* (« *ça vient de là* ») amenant donc à mesurer une distance de soi, c'est-à-dire à objectiver des aspects personnels créant de ce fait une différenciation, une distinction, en même temps qu'une identification de soi : goûts, savoir-faire, valeurs sont à soi mais, dans le même temps, extérieurs à soi : soit par l'identification de l'origine de ces goûts, savoir-faire, valeurs ; soit par les compétences. En ce sens, cela correspond à un vécu distant du sien qui pourrait s'illustrer par la question : « qu'est qui reste à distance de soi ? ». On pourrait répondre par : des vécus inatteignables ou objectivés. La mesure de cette distanciation-distinction revêt plusieurs formes. Elle peut se faire par l'absence d'expérience d'un lieu ou d'une époque qui dessine des vécus inaccessibles ; et également par des compétences – parfois inatteignables –, des valeurs ou des goûts objectivés par leur origine (« *ça vient de là* »). Cette distance de soi peut aussi prendre forme dans l'individualisation d'un membre de la famille : des identités individuelles qui transforment un proche familial en un individu dont l'identité de membre de la famille – le connu – n'est qu'une des facettes.

Conclusion :

Le positionnement des expériences vécues par rapport à « *ici et maintenant* »

Pour cette première partie de l'équation de l'ailleurs définie par le *là* (« *ça vient de là* »), nous pouvons souligner que, quelle que soit la dimension – géographique, temporelle ou relationnelle – le *là* revêt deux aspects : circonscrire, identifier ; et mesurer une distance de soi.

Dans la dimension géographique, circonscrire, identifier, revient à situer. Quant à la mesure de la distance de soi, elle renvoie à l'éloignement entre le *ici* et *maintenant* du corps au domicile (lors de l'entretien) et le *là-bas*. Ce *là-bas* peut parfois devenir inaccessible si un lieu n'existe plus, s'il ne fait plus suffisamment sens, ou par le renoncement à s'y rendre en raison de l'âge, d'un état de santé, d'une impossibilité financière, etc. La distance objective (en kilomètres) doit être ainsi nuancée.

Pour la dimension temporelle, circonscrire, identifier, revient à dater sur trois échelles – historique, générationnelle, individuelle – qui s'enchaînent en continuité ou en feuilleté. La distance de soi s'énonce par l'éloignement du temps convoqué qu'il soit passé ou à venir, parfois inaccessible : il peut être « d'une autre époque » ou bien un passé à soi révolu. L'inaccessibilité peut également relever d'un futur impossible en raison de la destruction d'un lieu, d'un décès, ou d'incapacités ou vulnérabilités physiques ou financières.

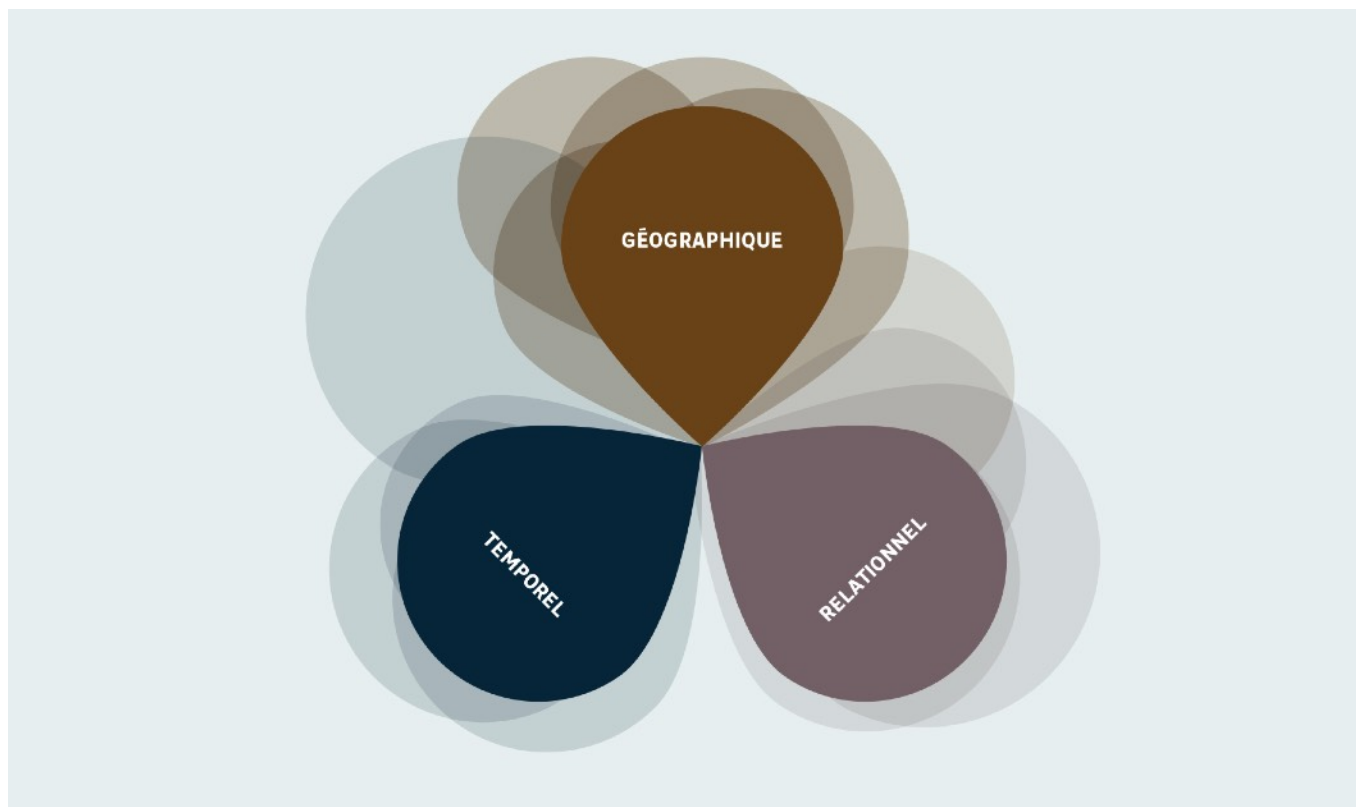
Pour la dimension relationnelle, circonscrire, identifier, revient à nommer des personnes significatives qui médient et permettent d'objectiver des facettes identitaires de soi. La distance de soi s'énonce alors à partir de savoir-faire, de valeurs, de goûts, etc., qui sont à soi mais également extérieurs à soi. La mesure de cette distance à soi amène à des précisions par comparaison et donc à une identification également de facettes de soi. La distance de soi dans la dimension relationnelle peut enfin être liée au regret d'une relation brutalement interrompue ou inachevée.

Retenons donc les deux aspects de la définition du *là* (« *ça vient de là* »), première partie de l'équation de l'ailleurs :

- situer, dater, nommer ;
- l'écart à soi : l'éloignement ou l'inaccessibilité dans l'espace et le temps, et la comparaison/ différenciation entre soi et autrui.

La manière que nous avons choisie (empruntée aux discours des personnes rencontrées) de nommer la première partie de l'équation de l'ailleurs – « *ça vient de là* » – peut laisser entendre qu'il s'agit d'identifier une provenance des objets d'ailleurs cités. Cependant, il serait erroné de l'y réduire. Le *là* positionne le « je » par rapport à des expériences vécues qui comptent pour soi et surtout qui continuent à faire sens au domicile, dans le présent, même si ces expériences relèvent de l'ailleurs. Par définition, ces vécus ne s'inscrivent pas dans le *ici* et *maintenant* de mon corps, cependant ils peuvent faire partie de la réalité par excellence, ce qui permet de discuter l'idée que le *ici* et *maintenant* de mon corps soit seul constructeur de la réalité par excellence (Berger, Luckmann, 1986).

Par définition, ces vécus ne s'inscrivent pas dans le *ici* et *maintenant* de mon corps, cependant ils peuvent faire partie de la réalité par excellence, ce qui permet de discuter l'idée que le *ici* et *maintenant* de mon corps soit seul constructeur de la réalité par excellence (Berger, Luckmann, 1986).



Le jeu des trois dimensions dans les objets d'ailleurs

2 - *Ici* : le corps médiateur de l'ailleurs

Dans cette partie, nous nous intéressons au *ici* que construit l'objet d'ailleurs. Il relève de l'environnement immédiat du corps – celui à portée de main – et aussi d'une réalité plus éloignée médiée par les sens qui donnent à l'absence une présence sensorielle, une forme de présence.

Le *ici* des objets d'ailleurs dans l'environnement quotidien : « *ce n'est pas un décor* »

La mise en scène des objets d'ailleurs dans l'espace du logement

Les objets d'ailleurs prennent place dans le logement de multiples manières : en étant utilisés, montrés, rangés ou cachés. Lorsqu'ils sont présentés dans les différentes pièces de la maison (séjour et salon, cuisine, chambre, bureau), leur mise en scène, plus ou moins concertée, contribue à ce qu'il est habituel de définir comme le décor du logement. Le terme décor doit son sens moderne au verbe décorer, issu du latin *decorare* qui signifie au sens propre « orner, parer », et au sens figuré « honorer, rehausser » une personne. Rare avant la fin du XVIII^e siècle dans le champ de l'aménagement des habitations, il s'impose tout au long du XIX^e siècle et de la civilisation industrielle qui multiplie et démocratise les éléments de confort et de décoration (Caraion, 2020). À la fin du XIX^e siècle, sous sa forme adjectivée, au moment des premières expositions qui leur sont consacrées (1880, 1884), il « s'applique aux objets et aux abstractions (le style) » et on le retrouve alors dans les expressions « arts décoratifs », « musée des arts décoratifs », etc. (Rey, 2022, Eleb, 2014). L'adjectif « décoratif » signifie alors « qui sert à décorer, qui décore bien ». C'est dire si les termes décor, décoration, décoratif, font partie depuis longtemps du vocabulaire partagé pour décrire notre environnement de vie. Pourtant, loin de faire l'unanimité, les personnes que nous avons rencontrées tendent à refuser le terme de décor pour décrire la mise en scène spatiale des pièces de leur logement et des objets d'ailleurs. Et plus encore, pour une grande part d'entre eux, en lien avec les significations qui leur sont attribuées, elles déniaient aux objets d'ailleurs toute fonction décorative.

Le refus du factice

Le refus le plus net des termes décor, décoration et décoratif est formulé par André et Marie-France qui relie directement le terme de décor à son emploi au théâtre (comme nous le faisons nous-mêmes en évoquant ici la mise en scène des espaces et des objets). André dit ainsi : « *le décor, c'est théâtre et c'est pourquoi je ne veux pas utiliser ce mot pour qualifier le lieu dans lequel nous vivons, dans lequel je vis* ». Il complète ce refus en le colorant d'une valeur morale négative qui mêle la superficialité à une forme d'instrumentalisation : « *qui dit décor dit un peu du superficiel peut-être, ce n'est pas superficiel justement. (...) Alors non, ce n'est pas un décor. Ce n'est pas fait pour ceci ou pour cela (...)* ». Le terme « décor » semble donc être, pour les personnes rencontrées, celui des intervenants extérieurs, des professionnels du spectacle et de l'habitat et des chercheurs.

Décor de théâtre

Opposant le caractère superficiel et inerte du décor de théâtre à celui vivant de son lieu de vie, André rejoint Marie-France qui explicite son refus de manière plus précise encore : « *un décor, c'est quelque chose*

d'artificiel. Un décor, c'est un truc qui est fait pour une façade, pour une pièce de théâtre, c'est ça un décor. Et que parfois, on va chez des gens et on dit : "Ah là là, on n'ose pas bouger chez eux, c'est un décor" ». Dans sa réflexion, Marie-France articule deux aspects du terme décor : le caractère artificiel, faux et donc illusoire des accessoires et des toiles peintes du théâtre ; l'absence de profondeur spatiale (d'où l'emploi du terme « façade » dans un sens presque synonymique de décor) qui ne ménage aucune possibilité d'être habité véritablement.

Marie-France oppose à ces aspects du décor de théâtre le mouvement de la vie qu'accueille l'environnement de vie qu'elle a créé : *« je n'ai pas l'impression de ça ici. Tu vois, quand les enfants viennent, Antoine, on n'est pas tout le temps en train de lui dire : "Attention, tu vas salir, attention, tu vas casser". (...) C'est pour ça que je dis que ce n'est pas un décor, c'est une maison... vivante »*. Son environnement intérieur est vivant car elle ne s'y embarrasse pas de précautions qui le figeraient en décor justement. Il possède aussi la profondeur suffisante pour que son petit-fils puisse y jouer librement. Par contraste, Marie-France affirme que son environnement intérieur ne produit pas une illusion de surface mais est une « *profondeur* » vivante et vraie.

Façade intérieure

Toutefois, il est difficile aux personnes rencontrées de refuser complètement le mot décor, faute d'un autre terme partagé leur permettant de dire à la fois les choix qu'elles font des objets (mais aussi de l'espace, des meubles, des couleurs, des matériaux) et l'effet que leur arrangement produit. La notion d'arrangement est moins une alternative au terme de décor que l'expression d'une modalité de l'action des habitants dans la création/constitution de leur environnement de vie et la concrétisation matérielle et spatiale de cette création. L'arrangement est à la fois un processus et un résultat (Vernay, Dreyer, 2022).

Après quelques échanges, Marie-France concède que chez elle « *oui, donc, il y en a un* [un décor] ». Mais ce dernier n'est pas une façade extérieure impersonnelle. Il n'est ni comme une façade d'immeuble destinée à signifier la puissance d'une institution ou d'une famille, ni un décor social reflétant le désir de donner une image de soi précise destinée à en imposer aux autres. Le « *décor* » créé par Marie-France, si décor il y a, relève d'une « *volonté* » particulière et personnelle : « *il y a... un décor, non. Mais il y a une volonté que ça soit harmonieux* ». La quête d'une harmonie qualifie l'intentionnalité de la création de son environnement de vie. Elle met également en lumière ce que le terme de décor ne peut pas dire explicitement, à savoir la dimension sensible de cette création.

Les objets d'ailleurs, une « dimension sensible »

Soo non plus n'aime pas l'application des termes décor et décoration à sa maison et aux objets qu'elle a réunis. Car, avant d'avoir une fonction esthétique, ils sont parties prenantes de projets artistiques en cours ou à venir, en lien avec son activité professionnelle et son existence : « *en fait, je n'aime pas que ça soit une décoration. C'est sûr. Mais... par exemple, celui-là, le caillou, je ne veux pas oublier que je dois faire un projet avec. C'est de mamie.* (rires) ». Un objet de décoration est pour elle une bougie, objet non investi, apprécié seulement pour sa fonction et l'effet esthétique qu'il produit : « *il y a des bougies que de temps en temps j'allume pour me faire plaisir. Donc, en fait, je la considère comme une décoration. La bougie, elle est posée dans un pot pas forcément coréen. Je ne sais pas, ça vient d'où ?* (rires) *Mais bon. Donc ça, c'est décoration* ». Ces objets que Soo présente comme des objets d'ailleurs ont aussi un rôle esthétique dans

l'appréciation qu'elle peut avoir de l'ambiance de son logement. Cette découverte lui procure un sentiment de tristesse, comme si les objets réunis se trouvaient rabaissés au rang de la bougie décorative : « *mais quand je vois parfois que ça fonctionne comme une décoration, ça me fait triste bizarrement. Parce que je ne voulais pas garder pour décorer, moi. Ça coexiste, mais ce n'est pas pour une décoration, en fait. Ce n'est pas facile à dire* ». Si Marie-France parle de quête d'harmonie, Soo la rejoint en évoquant le paradoxe à ses yeux de son souhait d'une « *décoration sensible* », seule possibilité de mettre en tension le caractère abstrait et froid du mot décoration avec la réalité de ce qu'elle vit : « *pour moi, la décoration... oui, la décoration peut-être... elle peut avoir une dimension très sensible. Mais je ne veux pas nommer mes objets comme décoration (rires). C'est quelque chose [de] pas très logique, mais...* » La perception paradoxale de Soo n'est peut-être « *pas très logique* » mais elle décrit bien l'attente et le désir des habitants à l'égard de leurs objets d'ailleurs. Ces derniers doivent être « *sensibles* » afin qu'ils soient eux-mêmes réceptifs, aux messages ou signes qu'ils émettent.



Courge évidée et séchée pour boire, et cailloux de Jeju, Corée du Sud, Soo



Ikône du peintre éthiopien Girma, Éthiopie, Valérie

De son côté, Valérie distingue plus précisément la « *présence* » de certains objets d'ailleurs de la dimension « *sensible* » d'autres objets d'ailleurs. Accrochée dans son salon trône une icône de Bulgarie offerte par un ami : « *je ne la ressens pas du tout comme un objet décoratif, là c'est vraiment une présence dans la maison* ». Cette présence spirituelle s'oppose à la dimension sensible d'une autre icône, celle du peintre Girma, et à laquelle Valérie est aussi très attachée. Bien qu'il s'agisse d'un objet d'ailleurs, « *sacré et spirituel* », cette icône est avant tout « *un souvenir d'Éthiopie* ». Valérie ne l'a donc jamais considérée autrement que comme un « *objet décoratif et... il n'a pas passé le..., oui, il n'a pas passé ce cap-là celui-là* ». Le cap est celui de le considérer comme une « *présence* » et de l'intégrer dans l'espace prière de la famille ou dans une interaction spirituelle personnelle. Mais l'icône de Girma n'est pas réduite non plus au statut de pur objet décoratif auquel aucune expérience vécue, aucune origine ne peut être rattachée par la personne. Dimension sensible et aspect décoratif s'équilibrent : « *oui quand même. [l'icône de] Girma ou le tapis [du Sandjak], enfin on a quand même, il y a aussi quand même cette dimension-là [décorative] oui* ». Nous retrouvons ici l'idée paradoxale mais féconde du vécu de Soo d'une « *décoration sensible* ».

Une dimension décorative et symbolique

Valérie, comme les autres personnes que nous avons rencontrées, ne vit pas l'ambiance créée chez elle comme un décor. Mais, à la différence des autres personnes, elle utilise librement les termes « *décoratif* » et « *décoration* ». Elle prête à ses objets d'ailleurs un rôle décoratif dans son logement : « *moi j'aime beaucoup ces petits objets qui sont des petites touches décoratives et puis voilà qui font voyager* ». Mais

pour rester des objets d'ailleurs, ces objets doivent être plus que de simples objets décoratifs, c'est-à-dire achetés pour leurs couleurs, leur forme ou leur accord possible avec tel meuble ou avec l'ambiance du logement.

Pour Valérie, c'est leur dimension symbolique qui donne leur sens à ces touches décoratives : *« tous les petits objets décoratifs sont aussi des symboles »*. Pour expliciter cette dimension des objets d'ailleurs décoratifs, elle donne l'exemple du décor de la crèche qu'elle élabore chaque année au moment de Noël avec des objets ramenés de ses voyages et de sa vie en expatriation : *« donc au-dessus il y a le sapin d'Inde alors ça, ça remonte encore, c'est antérieur à mon mariage. Donc j'aime bien à cette occasion-là le remettre, c'est celui qui était dans ma chambre quand j'étais en voyage en Inde il y a trente ans. Maintenant donc il est toujours là, mon sapin de l'Orissa »*.

Pour mieux préciser le sens d'un objet qui serait à la fois symbolique et décoratif, elle précise : *« avant j'achetais une déco. Enfin, chaque année j'essayais d'en rajouter plus, mais c'est vrai que ça n'a plus tellement de sens d'acheter des objets justes décoratifs. J'ai arrêté parce que c'était vraiment... Sauf s'il y a une vente caritative ou quelque chose qui donne du sens »*.

Toutefois, l'attention au caractère possiblement décoratif de l'objet d'ailleurs n'est pas séparée de son acquisition sur place. Lors de ses achats à l'étranger, Valérie inscrit d'emblée l'objet dans un possible là-bas, c'est-à-dire chez elle, à son retour de voyage : *« donc tu penses ramener ceux qui trouveront leur place et ont une importance. Quelquefois comme je te disais avec l'histoire de la panier à pain, tu te trompes, voilà. Mais (rires), mais sur le moment (...) oui il y a cette notion décoration, oui »*.



La crèche du Togo, et le sapin de l'Orissa, Inde, Valérie

L'adaptation des objets d'ailleurs à « l'univers d'ici »

Emménager dans une nouvelle maison est l'occasion de trier les objets d'une étape de vie qui se termine et de choisir ceux qui seront conservés pour créer l'ambiance du nouveau chez-soi. C'est le cas de Maryse qui a emménagé dans une maison moderne. Elle constate d'abord l'inadéquation des objets qu'elle possédait avec son nouveau cadre de vie : *« maintenant que j'ai une maison moderne, plus rien ne s'adapte de ce que j'ai dans une maison moderne. Enfin tu as vu le salon et tout, tu ne peux pas mettre ces objets-là. Donc, il faut les oublier »*.

Loin d'être un mécanisme insensible, l'oubli de Maryse est volontaire et imposé par le décor qu'elle a choisi. Il se traduit par le rangement des objets autrefois valorisés dans des placards, au grenier ou à la cave. Ainsi, s'ils ne trouvent plus leur place dans le nouveau décor qui reflète la personne, ils ne sont toutefois pas réduits au rang de choses voire de déchets.

Mais comment Maryse choisit-elle les objets qui vont figurer dans son nouveau décor ? Elle est la seule à mettre en avant la question de leur cohérence avec ses nouveaux meubles et l'univers qu'elle souhaite créer : *« pourquoi eux et pas d'autres ? Parce que je trouve qu'ils cadrent avec l'univers ici, qu'on peut les mettre. Et qu'ils s'adaptent »*.

Elle souligne alors que loin d'être présents en raison d'une émotion ou d'un attachement, les objets qui figurent dans le décor de son séjour actuel sont le fruit d'un « choix délibéré » guidé par une esthétique d'ensemble : *« donc effectivement, c'est un choix délibéré de ce que je pense être joli et pouvoir être mis là sans faire trop imposant et sans trop partir du style qu'on veut quand même privilégier (...) »*. Comme pour Marie-France, mais sur un registre moins affectif en apparence, l'enjeu de Maryse est de construire un ensemble harmonieux avec des objets et des meubles qui auront entre eux le moins de différences possible : *« parce que je trouve que la pièce est moderne et on ne veut pas faire trop la différence dans les objets »*. Ainsi, les objets appelés à orner son séjour et à honorer son habitante doivent se fondre dans un décor porteur d'une intention claire, ici de modernité. Son choix les distingue (au sens honorifique de décorer) comme elle le dit elle-même avec humour : *« ils ont l'honneur d'être descendus (rires) »*.



Objets de l'ancien cadre de vie, Maryse



Objets du nouveau cadre de vie, Maryse

Honorer ses « trésors »

Le refus plutôt général des termes décor et décoration encourage à interroger les personnes sur les mots qu'elles emploieraient pour désigner l'espace dans lequel elles vivent et qu'elles ont créé. André s'est prêté au jeu. Il hésite entre deux termes, l'un « *trop générique* » et l'autre « *manquant de précision* » : « *l'environnement, bon, c'est un mot un peu générique, c'est, oui, mon environnement. Je préfère environnement à décor. Mais enfin, pour être plus précis, dire un cadre de vie, mais un cadre de vie, ce n'est peut-être pas non plus... ce n'est pas... ça manque de précision.* »

Après avoir bien réfléchi, André se rend compte qu'il décrit de manière double l'espace et les objets qu'il contient. De manière objective il évoque les pièces où il se trouve : « *de toute façon, je dirais que quand je suis dans [le salon], ici par exemple, ou dans le bureau* ». De manière plus personnelle, sa mention de la pièce bureau prend une forme plus protectrice et plus intime, même si une hésitation demeure. La pièce devient le « *coin des réflexions* » : « *parce que finalement, c'est presque pareil, dans le bureau (...) c'est plus... peut-être le coin où il y a plus de réflexions. Je ne sais pas hein* ». La pièce ou le coin sont les espaces d'une mise en récit de soi. Il désigne ainsi sa bibliothèque : « *ça raconte nécessairement un peu de moi dans la mesure où les livres qu'il y a là, par exemple, ce sont des livres, c'est surtout de l'histoire, c'est... bon enfin, ça exprime mes goûts quoi* ». L'évocation d'un « *coin* » renvoie à la création d'un « *arrangement* », mélange d'objets, de meubles et d'investissement sensible et sensoriel, lieu d'un double habiter (celui de son corps et celui de l'espace de son logement) dont les modalités sont propres à chaque personne (Vernay, Dreyer, 2022).

Dans ce cadre, André qualifie ses objets d'ailleurs par un terme qui en concentre toutes les dimensions évoquées dans la première partie : des « *trésors* ». Insistant ainsi sur le caractère précieux des objets pour lui, l'enjeu de leur conservation, de leur inscription dans un récit, de leur localisation quelque part dans la maison, André décrit l'ensemble des déterminants des objets d'ailleurs et la raison pour laquelle ils ne peuvent être assimilés à des objets purement décoratifs. « *En réalité, il y a un mot qui me vient tout à coup, mais c'est peut-être un mot un peu bête. Enfin, le mot en lui-même n'est pas bête, mais c'est son utilisation, c'est-à-dire que c'est comme si c'était un petit trésor qui était là. C'est à nous, ce n'est pas aux autres. Ça a été fait pour nous, enfin, ou du moins, on a acheté ces peintures, ces aquarelles, etc. Parce que vraiment, ça nous plaisait. Et donc, c'est un trésor* »

Les arrangements des objets d'ailleurs

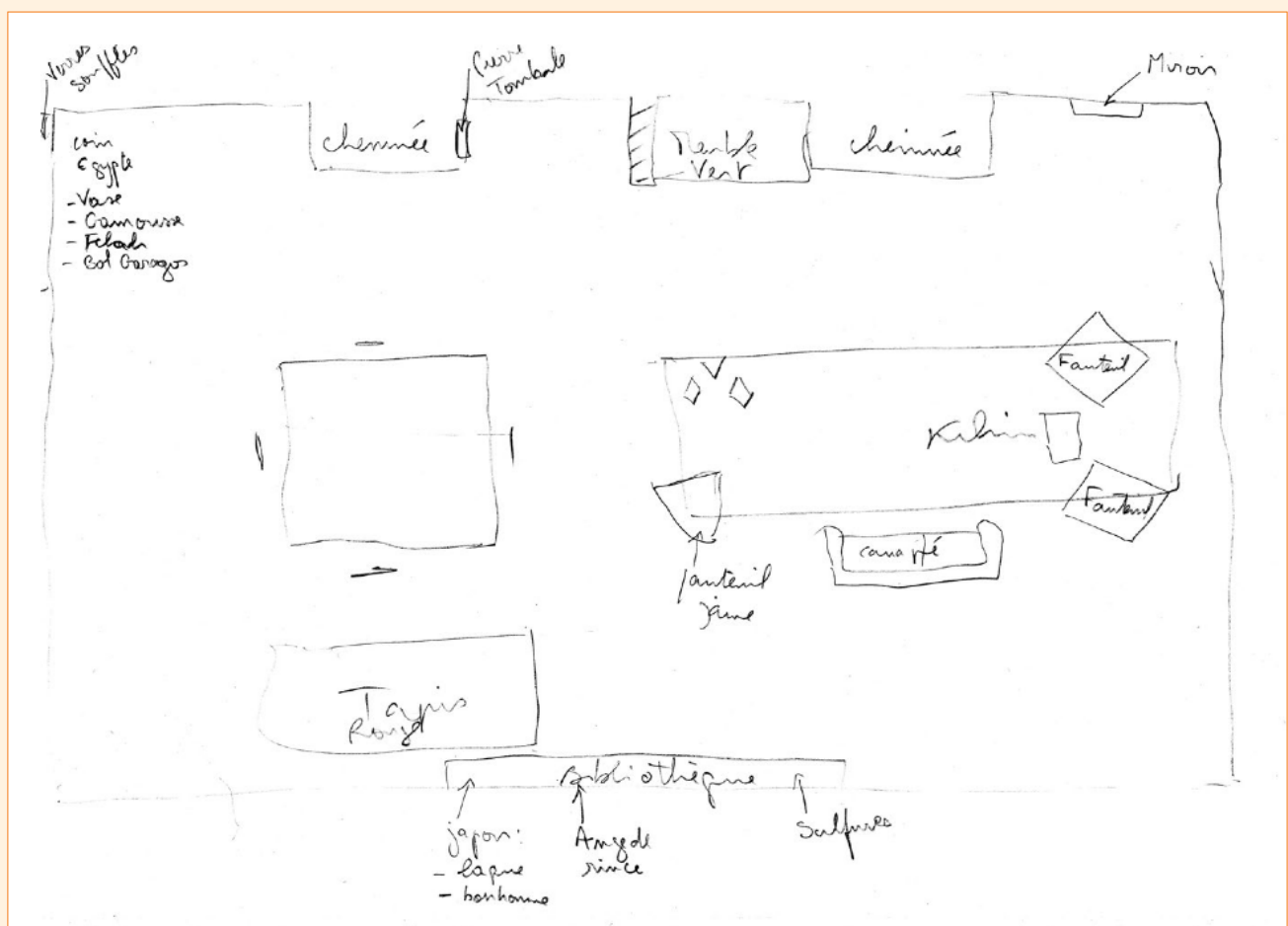
Dans les pratiques de l'habiter, l'arrangement désigne le processus et le résultat d'une création matérielle et spatiale dont la source est une expérience significative de la personne, souvent vécue dans l'enfance. Les aspects sensibles et sensoriels de cette création sont déterminants dans la mesure où ils traduisent, transcrivent et transposent une expérience sensorielle inaugurale dans laquelle l'individu se perçoit et perçoit son environnement comme sien. L'expression « *expérience sensorielle inaugurale* » désigne un « *ensemble d'expériences sensorielles, spatiales et relationnelles qui, répétées, se sont fondues dans un unique sentiment, heureux ou malheureux.* » (Vernay, Dreyer, 2022, p.8) Cette expérience constitue une empreinte qui mobilise l'ensemble des sens, le corps, les objets et un ou des espaces du logement de

manière préférentielle et la reproduction de ses effets semble être recherchée tout au long de la vie, notamment dans le logement (Vernay, Dreyer, 2022).

Dans cette partie, nous allons décrire les logiques qui président à l'arrangement sensoriel des « trésors » personnels dans les espaces du logement (pièces ou meubles). Ces logiques décrivent le processus par lequel l'arrangement est créé. Puis, dans un second temps nous décrivons les trois grands types d'arrangements identifiés avec les personnes rencontrées. Ces derniers expriment les significations attachées à l'arrangement des objets d'ailleurs. Cette distinction permet de percevoir le recouvrement et les écarts entre les logiques processuelles de rapprochement et de mise en scène des objets d'ailleurs et le récit intime que les personnes attachent aux ensembles qu'ils constituent.



Vue du salon (détail) et relevé de plan habité de la pièce complète avec mention des coins géographiques par Marie-France



Logiques de mise en œuvre des arrangements

Chez toutes les personnes rencontrées, il existe, à des degrés variables et selon des modalités propres à chacun, une « *intention* » ou une « *volonté d'harmonie* » (Marie-France) dans l'arrangement des objets d'ailleurs avec le décor ou l'ambiance de la pièce ou du « *coin* » préféré de la personne. Nous avons vu cette « *quête d'harmonie* » prendre sa forme la plus nette avec Maryse qui, à l'occasion d'un changement de lieu et de décor dans son séjour, sélectionne les objets d'ailleurs qui pourront y figurer. Elle insiste sur la logique esthétique et l'évolution de ses goûts pour la guider dans l'élaboration de cette harmonie nouvelle, qui dit tenir compte de son désir de modernité et du maintien de certains objets près d'elle. Pour elle, comme pour les autres personnes rencontrées, cette quête d'harmonie est soutenue par trois logiques qui, en tant que processus, ne sont pas exclusives les unes des autres dans la création des arrangements.

Logique de l'objet qui « décide »

Marie-France le dit dans une formule ramassée : « *les objets décident. Ils trouvent ou pas leur place* ». Son affirmation laisse entendre que certains objets achetés, reçus en cadeau ou en héritage, s'imposent par une sorte de volonté qui leur serait propre. Tandis que d'autres, aussi beaux et signifiants soient-ils, ne trouvent pas leur place dans l'espace de telle ou telle pièce ou de tel meuble. Cette logique, tenue aujourd'hui pour marginale en raison de « la réification radicale du monde non humain » en Occident, accorde aux objets une existence et une voix définies : « que les choses puissent nous parler, qu'elles aient parfois quelque chose à nous dire, que tantôt elles "nous disent" (au sens où elles nous plaisent) et que tantôt elles ne nous disent rien, ce sont là des pensées et des tournures de langage quotidiennes et éloquentes : ce qui s'exprime, c'est le fait que les hommes modernes aussi, dans leurs relations au monde, peuvent entrer en résonance avec leur entourage matériel » (Rosa p. 260). L'objet non réifié est considéré comme une « chose animée » à laquelle la personne est reliée par un lien sensible.



Chaise-homme du Togo, et tapis du Sandjak, Serbie, Valérie

Logique de l'appariement des objets que « tout sépare »

La logique d'appariement d'objets que tout sépare – leur origine géographique, leur style, leur « symbolique » pour reprendre les mots de Valérie – est le fruit de la réflexion et de la décision de la personne. Au retour d'une longue expatriation, Valérie n'a voulu renoncer ni à un tapis de Serbie ni à une chaise anthropomorphique du Togo : « (...) *je me disais bien qu'il y avait quand même quelque chose en lien avec la Serbie, c'est notre tapis du Sandjak. Et alors c'est le seul qu'on soit arrivé à sauvegarder et qui a trouvé sa place, avec notre bonhomme du Togo là. (...)* ». En notant la réussite de cet appariement, Valérie manifeste un plaisir qui tient à la cohabitation réussie qu'elle a forcée entre les deux objets : « *je trouve que ça se marie plutôt pas mal* ». Réussite d'autant plus grande que cette logique de l'appariement des objets ne se fait pas sans tâtonnements. Valérie a mis du temps à trouver le « coin » où les réunir car elle ne voulait pas remiser la chaise-homme du Togo malgré son encombrement spatial : « *tu vois c'est typiquement ce genre d'objet très discret (rires), très facile à caser, quelle que soit la configuration de ton appartement ! On a mis du temps pour lui trouver un coin* ».

Logique du « proche en proche »

La logique du « proche en proche » fait de l'arrangement des objets un processus dynamique même si les changements sont souvent infimes. À l'opposé du décor, prémédité et installé d'un bloc, cet arrangement se construit au fil du temps et par proximité. Ce que Marie-France décrit pour le choix de son meuble bibliothèque, à l'échelle du meuble entier, « *est-ce qu'on a voulu ce décor comme ça ? Non, on ne l'a pas voulu, jamais. Ça se fait de proche en proche, je pense...* », est aussi ce qui se produit à la micro-échelle de l'étagère : « *j'ai mis là-haut un livre dont j'aime bien la couverture sur la Provence avec une très belle pierre que [mon mari] a trouvée à G., par terre, sur le parcours [de la cure thermale]. C'est un fossile, voilà. Donc c'est la Provence...* » Cet arrangement, qui signifie pour elle la Provence, est aussi composé d'une carte postale ancienne représentant la cathédrale La Major de Marseille et d'un petit vase armorié... normand : « *et puis, il y a des objets affreux, mais qui sont là parce que voilà... Un petit vase du Mont-Saint-Michel, pourquoi il est là ? Parce que la grand-mère de Jacques l'avait dans sa maison et nous l'a donné, mais je pense l'année où on s'est mariés. Je ne sais pas pourquoi elle nous l'a donné, ça n'a aucun sens, ce n'est même pas beau* (rires) ». Sa place dans l'arrangement est liée à sa dimension symbolique, laissée comme en suspens, et peut-être aussi à sa couleur claire et aux fleurs qui l'ornent. Le processus d'élaboration de « proche en proche » se caractérise par des rapprochements ténus, le temps long qui donne progressivement leur place aux objets réunis, l'indécision liée à la place et au devenir de certains objets et une part de hasard.



Étagère « Provence », Marie-France

Les trois types d'arrangements

Trois types d'arrangements ont émergé des descriptions des personnes rencontrées. Les arrangements trouvent leur signification dans l'histoire que la personne leur associe, récit laissant souvent place à l'évocation de personnes connues (des proches) ou inconnues (les artisans qui ont réalisé les objets d'ailleurs par exemple). Le premier type d'arrangement donne à voir des territoires géographiques vécus sur différents registres : une période de sa vie passée (le pays natal), une expatriation ou un voyage touristique. Le second type d'arrangement évoque des étapes de la vie de la personne ou de sa famille. Le dernier type d'arrangement est à visée esthétique. Ce dernier est évocateur d'une quête de la « *beauté* » (André) et de « *l'harmonie* » (Marie-France), termes renvoyant ici pour chaque personne à de nombreuses résonances. Cet arrangement souvent très visuel prend la forme d'un seul objet ou de la réunion d'objets, et rend souvent témoignage à la fois de la beauté du territoire géographique d'où ils proviennent et de la qualité des relations avec les personnes évoquées.

Un arrangement correspond rarement à un seul de ces trois types. Les personnes présentent leurs arrangements avec un prisme principal qui correspond à leur expérience vécue (organisation des objets géographiques, par étapes de vie ou à visée esthétique) et le complètent très souvent par un ou deux autres prismes. Au moins deux sont généralement associés, notamment la dimension esthétique. Si le terme décor est refusé, les objets d'ailleurs y contribuent sous la forme d'une « *décoration sensible* » soulignée par Soo.

L'arrangement géographique ou territorial

Marie-France évoque, lors de la visite de son séjour, des « coins » qui renvoient tous à la nomination d'un pays ou d'une zone géographique : « *alors... Tu vois là, j'ai fait des petits coins de Japon, j'ai fait un petit coin d'Égypte. J'ai mis les verres soufflés ensemble [le Moyen-Orient]* ». Cette dimension géographique du coin renvoie à des territoires et à leur identité culturelle propre : « *donc, il y a quand même des thématiques, il y a des territoires* ». Le critère thématique (matière, couleur, type d'objet ou autre) s'y ajoute et peut faire office de classement sans que celui-ci n'entraîne un principe de collection qui ferait système et abolirait le critère géographique. Comme Marie-France le souligne, dans son séjour : « *les objets sont un peu classés quand même* ». C'est le cas des objets du Moyen-Orient, tous faits en cuivre et réunis dans un espace propre : « *voilà, je viens de m'en rendre compte là, j'ai mis l'écritoire et le moulin à café qui sont des trucs moyen-orientaux en cuivre, ensemble. J'aurais pu les séparer, non* ».

Un seul objet peut aussi constituer un arrangement géographique pour la personne. C'est le cas pour André lorsqu'il montre une grande poterie algérienne, présentée dans sa bibliothèque comme un objet d'art dans un musée.

Elle est valorisée en occupant une niche de manière isolée. Une forte émotion teinte sa voix à l'évocation du pays et de son nom. La poterie parle de l'Algérie qu'il a rencontrée et connue au moment de son service militaire. Elle incarne la beauté, indescriptible autrement que par ce terme, du pays auquel il s'était attaché au point de désirer y vivre : « *de toute façon, il y a la beauté de... la beauté de ce... de cette poterie, il y a l'évocation du pays d'où elle vient, un pays dont auquel j'étais... j'ai été attaché. Malgré tout, j'y ai passé deux ans et demi de ma vie, et puis attaché d'autant plus que... bon, je suis – par les événements, – beaucoup plus lié à l'Algérie* ».



Grande poterie algérienne, André

L'arrangement par étapes de vie

Un autre principe organisateur des objets d'ailleurs dans le logement est celui des étapes de vie de la personne (et de sa famille souvent). Dans le cas de Marie-France, territoires et étapes de l'histoire personnelle et familiale se superposent exactement. Les territoires ne renvoient pas aux mêmes expériences vécues et aux mêmes émotions : « (...) les territoires, c'est les étapes de l'histoire de la famille. Ça correspond tellement dans l'histoire de la famille entre d'abord l'Égypte (...) jusqu'à 11 ans. Ensuite, cette blessure douloureuse de quitter l'Égypte. J'ai beaucoup pleuré, alors que j'étais petite. Et puis, l'arrivée au Liban, plus d'argent, plus de belle maison, un peu le mépris des Libanais qui étaient vraiment cons. Au fond, la période libanaise a été très structurante, mais enfin elle n'a duré que dix ans puisque je suis partie à 21 ans. Mais voilà, c'était les années importantes. Mais oui, du coup, les pays, c'est les étapes de ma vie aussi ».

L'épouse d'André a créé son propre arrangement d'objets, évocateur de l'Algérie où elle est née, sur le haut du meuble living de leur salle à manger. Ces objets de différentes formes et couleurs semblent offrir le visage modeste et rural de l'Algérie où elle a vécu et où ses parents étaient agriculteurs. André introduit dans cet arrangement géographique qu'il reconnaît comme celui de son épouse, une lecture des étapes de sa vie personnelle. La première est celle de sa présence en tant que militaire et de sa rencontre avec son épouse : « les poteries qui sont là et qui sont l'ailleurs d'Algérie où j'ai vécu de 1960 à 1962 et où j'ai rencontré mon épouse ». La seconde étape de sa vie à laquelle cet arrangement renvoie est une époque de sa vie en France où il a utilisé l'un de ces objets : « alors, il y a un cendrier, avec des motifs typiquement

algériens. Qui lui, a été utilisé lorsque j'étais fumeur. Ensuite, il y a un pot : un pot à bonbon ou à je ne sais pas. Il y a un vase, un peu détérioré, une lampe à huile et un bougeoir. Ça, c'est des produits de l'artisanat algérien ». Deux époques, mais aussi deux moments de vie qui ne se rejoignent pas, se superposent sans se mélanger. L'usage d'un des objets par André, désormais muséifiés, ne fait pas pour autant de cet arrangement un arrangement qu'il revendiquerait pour lui. André utilise cet arrangement pour décrire des étapes importantes de sa vie et une époque de la vie de son épouse et de sa belle-famille qu'il n'a pas pu connaître.



Arrangement « Égypte », Marie-France



Sur le dessus du meuble, arrangement (de l'épouse d'André) de poteries d'Algérie avec, au premier plan, des appuie-têtes éthiopiens, André

L'arrangement esthétique

Le dernier principe organisateur des arrangements est la visée esthétique. Il s'appuie sur la mise en valeur de la matière et des couleurs des objets, leur mise en série ou au contraire leur isolement en raison de leur caractère unique ou différent. Ensemble ou seuls, ils visent à produire un effet de beauté et de plaisir au sein d'une pièce, plus ou moins indépendamment du récit dont ils sont le support. La dimension esthétique invisibilise et rend visible tout à la fois l'arrangement dans la trame du décor du logement.

Lors de notre premier entretien, Marie-France avait installé sur le seuil intérieur de sa véranda une grande étagère de bois noir, ouverte sur ses deux faces, qui accueillait un important ensemble de verres soufflés d'Orient (Syrie, Liban, Égypte). L'effet esthétique et spectaculaire de cette présentation qui mêlait fragilité, transparence et beauté avait sa source dans une tradition familiale initiée par son beau-père. Architecte, ce dernier avait installé dans sa maison du nord de la France une vitrine équipée d'étagères en verre sur lesquelles « *il avait posé toute sa collection, tous ces verres soufflés, de tous les pays, de tout ça. Ça faisait comme un vitrail entre cette pièce, qui était une chambre, et le salon* ». Marie-France et son mari avaient repris ce principe pour exposer les verres soufflés dont ils avaient hérité et ceux qu'ils avaient achetés depuis les années 70 : « *il y avait une étagère complète sur la planche noire là, c'était que des verres soufflés. Comme tu peux le voir, il n'y en a plus. (...) [Certains] étaient anciens, très, très anciens, il y en a encore quelques vieux qui viennent d'Égypte, du temps de mon beau-père, donc des années 50* ». Cette « *manie familiale* », comme la décrit Marie-France, de placer les verres soufflés dans la lumière et dans un meuble faisant séparation entre des pièces ou des espaces, a une visée esthétique manifeste : création décorative d'un architecte ; effet recherché d'une lumière de vitrail.

La visée esthétique peut aussi s'appliquer à des objets d'ailleurs que la personne n'apprécie pas vraiment. Elle permet de leur trouver une place dans le décor en place alors qu'aucun arrangement n'est susceptible de les accueillir ou qu'aucun espace n'est disponible pour en créer un pour eux. Il s'agit de surmonter l'effet produit par l'objet non familier, inquiétant, non désiré. C'est le cas d'une statuette africaine offerte à Marie-France : « *alors ça [la statuette], c'est le cadeau de [mon frère]. Bon ça a l'avantage d'être joli (rires), mais bon alors là pour le coup, c'est complètement ailleurs, c'est l'Afrique. (...) Et ça, ça vient du Burkina Faso* ». Bien que née en Afrique (en Égypte), Marie-France a déjà fortement exprimé sa réticence vis-à-vis de l'objet en le désignant à plusieurs reprises par le pronom démonstratif « *ça* ». La désignation de l'objet par « *ça* » est la trace d'un ailleurs non assimilable en raison tant d'un manque de goût que d'une inquiétude qu'il peut susciter : « *je ne connais pas l'Afrique du tout. C'est même un continent qui ne m'attire pas du tout, qui m'inquiète même. Je n'ai pas envie d'aller en Afrique* ». L'objet ne peut être intégré qu'au décor existant qu'au nom de la relation fraternelle et de la reconnaissance de sa qualité esthétique formelle. Marie-France lui concède donc une joliesse partielle et lui donne sa place : « *je trouve qu'elle est assez jolie vue de profil en plus, elle est assez belle. Voilà, bon alors là, c'est le premier objet africain qu'on a, on n'en a pas du tout* ». Mais être « *assez belle* » n'est toutefois pas suffisant : Marie-France laisse entendre qu'elle n'accueillera pas d'autres objets africains dans ses espaces et dans ses arrangements.



Arrangement de statuette d'Afrique (Cameroun, Éthiopie) avec statuette française (à gauche). Celle qui se trouve à droite n'a pas été évoquée, André

La « même histoire » : ce qui est commun aux trois arrangements

Pour les personnes rencontrées, chaque arrangement géographique, par étapes de vie ou esthétique, est porteur d'une histoire relationnelle spécifique qui réunit les objets entre eux. Ainsi de l'étagère consacrée

au Japon : « *j'ai mis tes gobelets en laque avec mon petit bol en laque, qui ne sont pas exactement dans le même ton, mais bon. C'est la même histoire* ». Les laques du Japon évoquent le goût qu'elle a pour ce pays, sa culture, la personne à qui elle les a achetés, les cadeaux achetés à la personne qui avait créé une boutique spécialisée sur le Japon dans sa ville, les amis qui lui en ont offert et le projet qu'elle a eu longtemps de s'y rendre. De la même façon, les objets en cuivre du Moyen-Orient parlent de son histoire familiale, des gestes des femmes moulant le café dans le village de montagne où sa famille se rendait l'été au Liban, de modalités et d'objets de voyage désormais disparus.

Le principe organisateur de l'arrangement (origine des objets, matières, récits) peut aussi être perturbé par le hasard ou la nécessité. C'est ce qui s'est passé pour André qui a reçu peu avant notre rencontre une statuette réalisée par un proche : « *dernièrement, j'ai eu la chance de recevoir une statuette et donc pour... j'ai réfléchi, je me suis dit : "Où vas-tu la mettre ?" pour pouvoir la voir et puis pour pouvoir aussi faire plaisir à la personne qui l'a réalisée* ». Il a décidé de la poser à côté d'un ensemble de six statuettes provenant du Cameroun et d'Éthiopie où il s'est rendu pour rendre visite à son fils. Cet ensemble constitue à ses yeux un symbole de l'Afrique en tant que territoire. Il n'a pas hésité toutefois à y glisser la statuette modelée en France : « *et j'ai pensé que là-haut, ce serait bien parce que quand on rentre dans le bureau, ce n'est pas très haut comme meuble, donc on voit tout de suite ces choses. Et donc, j'ai modifié un petit peu en fonction de [cette statuette]* ». Deux territoires s'y rencontrent : l'Afrique à travers de petits bronzes du Cameroun et des objets d'Éthiopie et la France avec la statuette. Mais le sens global du dessus de l'étagère reste l'Afrique ; un même récit de fabrication artisanale, créative et d'admiration pour des savoir-faire, bien qu'il n'ait pas réuni ces objets dans une même histoire.

Des usages diversifiés

Les personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche utilisent de diverses manières les objets d'ailleurs dont elles nous ont parlé. Certains de ces usages relèvent de la fonction même de l'objet (préparation des repas, service à table, habillement, ornementation). D'autres, en lien avec le caractère précieux, fragile, de l'objet, relèvent d'actions à visée conservatrice (bijoux non portés, objets entretenus et soignés, objets rangés à l'abri de la lumière). Enfin, il semble qu'un usage régulier, voire fréquent, d'un objet d'ailleurs entraîne l'effacement de la dimension d'ailleurs. L'objet se fond alors dans les objets quotidiens, ceux utilisés *ici* et maintenant.

Ainsi, l'usage et le non-usage permettent aux personnes de classer les objets en deux groupes. Si l'usage revêt une vaste gamme de fréquences (habituel, régulier, peu régulier, etc.), le non-usage (qui peut admettre un usage exceptionnel ne mobilisant pas la fonction de l'objet en tant que telle ainsi que nous le verrons plus loin) constitue une manière d'user de l'objet en tant qu'elle mobilise des actions spécifiques autour et pour l'objet. Ainsi, c'est autour de l'axe usage/non-usage que Nadejda décrit sa manière de classer ses objets d'ailleurs : « *(...) il y a les objets que j'ai ramenés et [que] je n'utilise pas. Et c'est surtout ces objets-là que je t'ai présentés [lors du premier entretien] ; ou [que] j'utilise vraiment très rarement pour les occasions très... enfin, pas tous les jours, pas tout le temps. Et deuxième type d'objets, c'est les objets que j'utilise tous les jours ou très souvent. C'est pour ça [que] j'ai pas du tout pensé... En fait, ce sont des objets qui sont devenus les objets d'ici et pas des objets que j'ai ramenés. Donc, par exemple, là, toutes sortes d'assiettes (...), des tasses et tout* ».

Si cette classification autour de l'usage, de sa fréquence, de sa rareté ou de son absence, de ses effets sur la dimension d'ailleurs, est présente pour tous les enquêtés, on verra que l'usage fréquent ou régulier ne l'abolit pas systématiquement. Bien au contraire, de la même manière que le non-usage à visée conservatrice et préservatrice, l'usage peut contribuer à entretenir la dimension d'ailleurs dans *l'ici et maintenant* de la vie quotidienne des personnes.

Des usages au quotidien

Pour certaines personnes interrogées, l'usage quotidien de l'objet ne lui enlève pas son statut d'ailleurs. Marie-France utilise « *quotidiennement* » ou « *régulièrement* » des plats rapportés du Liban où réside encore une partie de sa famille : « *oui, il y a les objets d'ailleurs que j'utilise quotidiennement dans la cuisine. J'ai beaucoup de plats en terre qui sont des plats traditionnels libanais que j'utilise très régulièrement* ». C'est aussi le cas pour Soo qui mange « *souvent* » dans des bols coréens-japonais : « *souvent... enfin, ça dépend des nourritures, mais parfois, je... enfin, souvent quand même. La plupart de temps, je mange avec des bols assez japonisés coréens... Ou coréanisés japonais. (rires)* ».

Faisant le bilan de ses achats d'objets au cours de ses voyages et de sa vie en expatriation, Valérie souligne qu'elle aime rapporter des objets qu'elle pourra utiliser au quotidien. Cela évite à ses yeux de patrimonialiser ou de muséifier les objets : « *c'est vrai que si on devait repartir, je pense qu'on n'achèterait plus forcément les mêmes choses. Mais ce que j'aime bien, c'est quand on peut utiliser au quotidien certains objets. Ce n'est pas juste pour les mettre dans une vitrine. C'est comme la tasse voilà, ça, c'est aussi important* ». En soulignant le caractère « *important* » de l'objet d'ailleurs dans le quotidien, Valérie, tout comme Marie-France et Soo, exprime le lieu de provenance de l'objet et les significations qui y restent attachées pour elle malgré le risque de banalisation et d'oubli lié à un usage fréquent.

En effet, pour Valérie, l'objet d'ailleurs qui a trouvé sa place dans les activités et usages quotidiens, remplit une fonction « *importante* », il « *porte [son] quotidien* » : « *(...) j'aime beaucoup moi porter, utiliser des petits objets, et malheureusement c'est souvent quand tu reviens du pays que tu t'es dit, "Je suis bête, j'aurais dû m'acheter la panier". Parce que finalement, plutôt que de ramener des chaises éthiopiennes compliquées à faire passer par la douane, c'est finalement cette petite panier typique de là-bas qui, du coup, porte ton quotidien* ». « *Porter le quotidien* » dote ce dernier d'une saveur supplémentaire, l'enrichit d'un arrière-plan que l'on connaît et que l'on peut activer, même si, *ici*, l'usage de l'objet est déplacé, voire détourné, au regard de celui qui serait le sien *là-bas*. L'objet d'ailleurs peut alors être privilégié au regard d'autres objets pouvant remplir la même fonction : « *bon c'est vrai qu'on a notre petit panier à kolo⁴, donc le kolo c'est l'apéritif traditionnel éthiopien. On va privilégier, présenter notre apéritif là-dedans, plutôt que de sortir un bol voilà* ». En utilisant des termes éthiopiens pour décrire le service d'un apéritif à la française, Valérie manifeste comment, à ses yeux, se maintient un ailleurs spécifique dans un usage habituel.

Un entretien soigné

L'objet d'ailleurs suscite souvent de la part de son possesseur des soins importants. Ces derniers vont de l'entretien quotidien lors des activités ménagères aux gestes de la conservation précieuse, en passant par la réparation et la remise dans l'état initial.

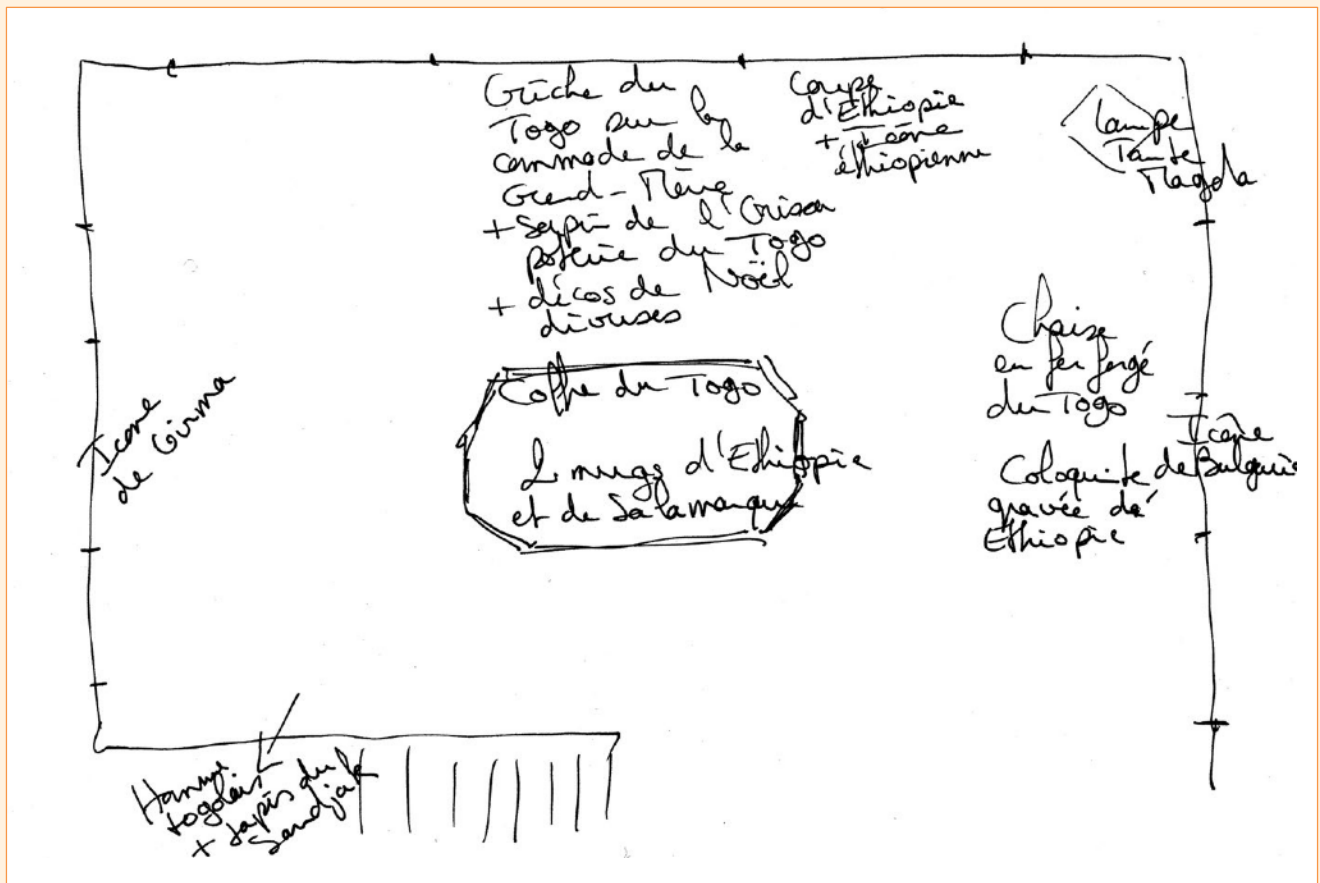
⁴ Graines de diverses céréales qui accompagnent le café en Éthiopie.

Occasionnée par le ménage

La principale manipulation des objets d'ailleurs au quotidien, lorsqu'ils ne sont pas pris dans un usage régulier, semble occasionnée par le ménage que font les enquêtés chez eux. Marie-France dépoussière un ensemble de verres orientaux sans craindre de les casser et cire un coffre en bois de Damas : « *ah si, ce [coffre] peut-être quand même il sent, parce que ça m'arrive de le cirer. Une marqueterie de Damas puisque c'est le travail de Damas, enfin c'est Damas qui a commencé. (...) Et c'est un très beau coffre, franchement, c'est un très beau coffre* ». Pour autant ce n'est pas la manipulation des objets lors de son ménage qui lui procure le plus de plaisir. Ce n'est en revanche pas le cas de André à qui leur toucher procure un certain plaisir car il éprouve « *un lien physique avec tous les objets. Parce que j'ai une habitude depuis ma tendre enfance, d'avoir toujours fait le ménage. Et donc, en faisant le ménage (rires) je touche les objets* ». Mais le moment du ménage de ses objets d'ailleurs ne remplit pas simplement une fonction utilitaire. Il ne s'agit pas seulement de rendre propre ce qui a été sali. Cette manipulation des objets est l'occasion pour André de les regarder et de laisser aller son imagination : « *je suis souvent dans le bureau, sur la grande étagère, il y a en particulier toutes ces statuettes. Alors je monte sur l'escabeau puis je les prends. Presque toujours, je dois dire que je les regarde quand même et je me dis, c'est... Je pense, à l'artiste qui a fait ça, etc. C'est quand même agréable* ». L'action de faire le ménage se densifie et prend une dimension de « rêverie » (Kaufmann, 2012). Le soin des objets d'ailleurs dépasse le simple dépoussiérage pour atteindre à une dimension de soin qui mobilise l'individu et le fait rêver au-delà de son geste.



Vue du salon (détail) et relevé de plan habité de la pièce avec mention des objets d'ailleurs par Valérie



Un objet d'ailleurs ancien ne se laisse pas facilement entretenir

Quant à Valérie, elle place l'entretien des objets d'ailleurs et hérités sur l'horizon d'une responsabilité au présent. La présence des objets d'ailleurs dans son intérieur est le fruit de leur entretien attentif au fil des générations. Mais cet entretien est compliqué parce qu'elle n'en a pas toujours le temps et parce que l'objet d'ailleurs ancien ne se laisse pas facilement entretenir, n'étant pas toujours compatible avec le monde d'aujourd'hui : *« il faut que ça, effectivement, ça soit entretenu. Je n'ai pas le temps moi de cirer de tout ça, enfin, je pense que ça serait important. C'est arrivé jusqu'à nous parce que ça a été, en tout cas pour les objets anciens, parce que ça a été entretenu. Toutefois c'est énervant parce que cette lampe elle n'éclaire pas, parce que c'est les anciens systèmes... enfin, bref »*. En évoquant les anciens systèmes qui équipent certains objets, Valérie met en lumière un élément constitutif de l'ailleurs de l'objet : un écart qui ne le rend pas exactement compatible avec l'ici et maintenant de la vie des enquêtés. Mais c'est aussi ce qui fait son charme.

Amélioration, réparation, remise en état

Une seconde manipulation des objets est liée à leur amélioration, réparation ou remise en état. Valérie est très attachée à une icône peinte par un peintre contemporain éthiopien, Girma : *« il a su, tout en s'imprégnant de la tradition, développer les voies modernes et très personnelles avec ses grandes mains, enfin tout ça, ça avait une signification pour lui »*. Au moment de son achat sur place elle avait convenu avec ce dernier de modifier son support afin de l'améliorer : *« bon il a un peu raté le support, il n'était pas content. Quand j'aurai le temps j'essaierai de le foncer comme il me l'avait dit. Voilà le support est trop fade par rapport à l'icône »*. Plus de douze ans après son retour en France, Valérie n'a toujours pas trouvé ou pris le temps de foncer le support de l'œuvre. Cette amélioration à venir prend la forme d'une préoccupation qui s'amplifie avec le temps lorsqu'elle constate, lors de notre entretien, que des morceaux de la peau peinte se décollent. Il s'agit maintenant à la fois d'améliorer et de réparer l'œuvre. L'entretien soigné attentif de l'objet en est encore au stade d'une préoccupation qui s'intensifiera si la dégradation de l'objet devient trop visible.

Une préoccupation semblable à celle de Valérie anime Marie-France. Sans déboucher sur une action précise, cette préoccupation à prendre soin des objets devient insistante chaque fois qu'elle se saisit de vestiges archéologiques issus de fouilles réalisées en Mésopotamie par la « sœur adoptive » de son beau-père. Elle les conserve dans une petite boîte sans parvenir à trouver de réponse qui la satisfasse quant à leur présentation : *« je me dis : "Bon, ces objets ils sont là, ils sont enfermés dans leur... sopalin et après ? (rires) Qu'est-ce qu'on va en faire ?" Alors ceux-là, comme ceux-là, je pense, sont plus précieux que les lampes à huile. Je m'étais toujours dit : "Il faut que je fasse une espèce de petite vitrine... pour les tenir", tu vois ? J'avais pensé mettre des petits trucs un peu comme dans les musées, faire des griffes, les poser... et puis les mettre sous vitrine. Pour signifier, pour moi : "Il ne faut pas que [la femme de ménage] les touche et qu'elle les nettoie avec son chiffon mouillé..." Mais bon, ils sont là depuis des années, là-haut »*. Plusieurs registres de préoccupation concourent ainsi à la conservation des objets d'ailleurs : leur ancienneté, leur origine familiale, la difficulté à les inscrire, sans leur faire prendre de risques, dans le décor familial.

À l'inverse, André a consacré beaucoup de son temps à nettoyer et remettre en état une canne africaine : *« cette canne du Cameroun où j'ai passé du temps à enlever tout le noir, il y a eu une espèce de goudron dessus et j'ai tout décapé »*.

Une fois ce travail long et minutieux achevé⁵, son temps et son effort ont été récompensés par la découverte d'un objet de belle facture : *« et une fois que j'avais terminé, quand j'ai vu ce que c'était, je me suis dit ben tu as eu raison d'y passer du temps parce que je trouve que ça, c'est particulièrement une belle réalisation »*. L'objet d'ailleurs s'est révélé aux yeux d'André pour ce qu'il est véritablement. Il se trouve désormais placé dans la potiche qui accueille un certain nombre de cannes dont celles de membres de la famille.



Canne du Cameroun (canne noire) parmi les cannes de la famille, André

Tensions et risques dans l'utilisation

Nous avons vu dans les deux parties qui précèdent comment les personnes rencontrées utilisent au quotidien leurs objets d'ailleurs. La fonction de l'objet est mobilisée de manière directe, détournée ou déplacée. Il s'inscrit par ce biais dans les habitudes de vie *ici* et *maintenant* tout en manifestant la présence

⁵ Il ne s'agit pas de juger le soin apporté aux objets d'ailleurs sur le registre de la conservation muséale. André n'a pas seulement nettoyé la canne camerounaise. Il l'a peut-être aussi modifiée. Mais son patient travail de nettoyage indique là encore les significations associées par la personne à l'objet. André est allé voir son fils lorsqu'il était en expatriation au Cameroun et en garde un souvenir puissant.

d'un *là-bas* où ont été vécues des expériences de vie structurantes pour la personne. L'objet d'ailleurs porte alors le quotidien, c'est-à-dire qu'il l'enrichit de résonances qui lui donnent plus de densité et de réalité (Rosa, 2018).

Toutefois, ce régime d'usage quotidien ou habituel des objets d'ailleurs n'est pas le seul. Certains d'entre eux sont rarement ou jamais utilisés et la personne peut éprouver, sans parvenir à la résoudre, une tension entre le regret de ce non-usage et la crainte d'abîmer ou de perdre l'objet en cas d'utilisation. À l'inverse, d'autres objets d'ailleurs pris dans la trame du quotidien voient leur dimension d'ailleurs s'effacer puis disparaître. Les personnes manifestent alors une certaine surprise dans la découverte de ce passage insensible de l'objet d'un statut d'objet de *là-bas* à objet d'*ici*. Nous allons explorer ici les raisons et les enjeux d'une utilisation parcimonieuse et d'une conservation précieuse des objets d'ailleurs, ainsi que les effets d'un usage fréquent de certains d'entre eux sur la dimension d'ailleurs.

Utilisation parcimonieuse et conservation précieuse pour les protéger

Certains objets d'ailleurs sont utilisés de manière parcimonieuse, c'est-à-dire rarement ou jamais. Ils sont conservés de telle manière qu'à l'image des « trésors » en tant que « *trésors* » (André), ils se trouvent soustraits au regard de la personne et des visiteurs sans que cette mise à l'abri abolisse l'importance de leur présence. Leur valeur symbolique plus que marchande semble exiger de la part de la personne une attention et un soin particuliers. La rareté ou l'impossibilité de leur manipulation et de leur usage visent à en conserver la beauté, la magie et à en protéger la fragilité liée à leur ancienneté ou leur matériau. Ce statut que l'on peut décrire comme celui « d'objet d'art de trésor »⁶ est en fait ambivalent. Si les personnes se refusent à en faire des objets de musée, elles les traitent pourtant presque comme tels. Et bien qu'elles ne souhaitent pas les utiliser, elles en manifestent le regret ou les utilisent dans certaines conditions.

Protéger leur beauté. Les beaux-parents de Nadejda lui ont offert ainsi qu'à son conjoint deux plats au retour d'un voyage en Turquie. Il s'agit du « *premier cadeau* » qu'ils ont fait à la jeune femme. Rangés dans un « *placard* », les plats ne sont jamais entrés dans la vie quotidienne de Nadejda car ils sont extérieurs à sa vie : « *ce n'est pas du tout, ça ne fait pas partie de notre vie, de notre pratique, ça ne fait pas partie..., c'est quelque chose qui reste dans le placard. (...)* ». Nadejda regrette ce statut particulier d'extériorité qu'elle n'explicite pas vraiment mais rattache aussi à leur beauté : « *c'est un peu dommage qu'on n'utilise pas, mais en même temps, je trouve que c'est dommage de l'utiliser parce que c'est tellement beau* (rires) ». Le rangement, le non-usage et la manipulation réduite visent à préserver intacte la beauté des plats et peut-être le souvenir du geste, *là*, son égard lié à ce premier cadeau. Nadejda exprime ainsi une tension entre son regret de la non-utilisation et sa crainte des conséquences de l'utilisation. Mais aussi, de manière discrète, une certaine difficulté à les faire entrer dans son quotidien : ils ne sont pas utilisés non plus comme objets de décoration malgré leur beauté. Cette tension n'existe pas en revanche en ce qui concerne les bijoux qu'elle acquiert en voyage et ne porte pas. Nadejda semble tenir à préserver, à travers le caractère « *neuf* » d'ornements jamais portés, la fraîcheur de ses propres souvenirs : « *comme je [ne les] ai jamais portés, ils sont neufs, voilà* ». Tenant enclos en eux les aspects précis de tel ou tel voyage, ils en préservent la vivacité.

Protéger leur magie. L'objet d'ailleurs possède souvent aux yeux de la personne une magie qu'il lui est difficile de définir. C'est le cas d'un collier en dentelle que Nadejda a acquis chez une artisane russe. Elle-

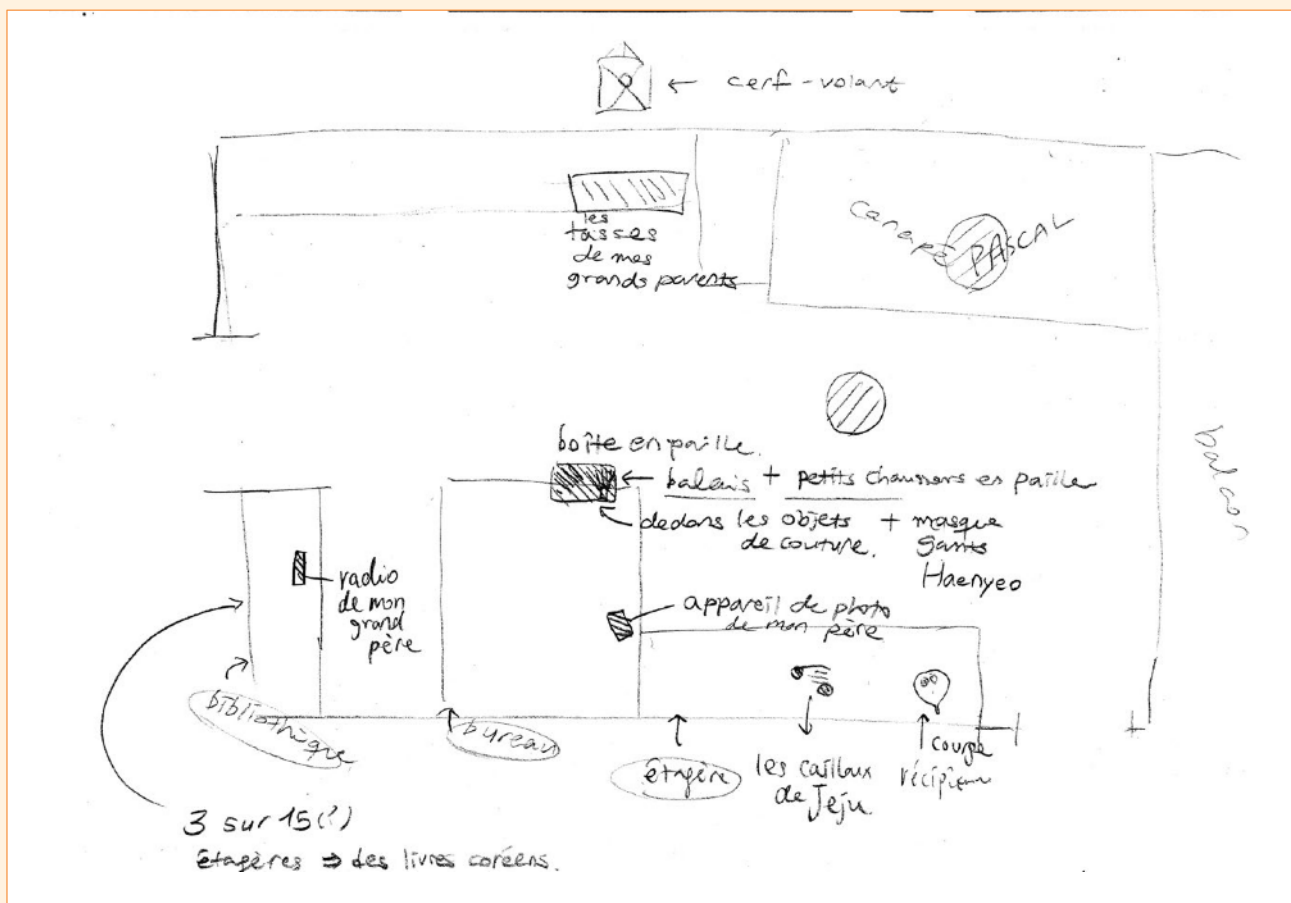
⁶ Comme on en trouve dans les grandes cathédrales et abbayes.

même pratique le crochet et est très admirative du travail de la jeune femme. La magie de l'objet semble tenir pour elle à la virtuosité de la réalisation, à la perfection de l'objet et au fait que si Nadejda ne maîtrise pas la technique de réalisation d'un objet semblable, elle sait l'apprécier à sa juste valeur. Le verbe employé par Nadejda, « *j'adore* », souligne l'enthousiasme que soulève en elle la vue et la manipulation délicate de l'objet : « *j'adore ça parce que c'est une fille qui fait ça et je veux bien apprendre à faire les mêmes choses et là, pour moi, c'est un objet d'ailleurs parce que je ne le porte pas, je ne l'utilise pas* ». Nadejda ne porte pas l'objet par crainte de voir sa magie s'évaporer dans cet usage : « *et des fois, je veux bien l'utiliser, mais je ne l'utilise pas parce que je ne veux pas perdre cette magie. C'est un peu un objet magique pour moi avec des souvenirs et tout* ». Le caractère magique ne résulte donc pas seulement de la perfection de réalisation de l'objet lui-même mais aussi du désir de la personne de préserver ses souvenirs de tout mélange lié à un usage. La conservation-préservation (c'est-à-dire là encore la non-utilisation et le rangement à l'abri du regard et par mesure de protection d'un objet fragile) a pour but de protéger les aspects mémoriels, sensoriels et d'évaluation qui confèrent à l'objet son « *statut particulier* » aux yeux de la jeune femme. Elle avoue, avec regret, qu'elle ne porte que « *très rarement* » ce bijou afin qu'il ne « *perde [pas] ce statut particulier. C'est pour ça, c'est dommage, je porte, mais très rarement aussi* ».

Protéger leur fragilité. Nadejda possède aujourd'hui un tablier de son arrière-grand-mère. Sa mère aurait dû le recevoir en héritage mais cédant à l'insistance de sa petite-fille, sa grand-mère le lui a remis : « *j'ai un tablier qui appartient à mon... arrière-grand-mère. (...) Elle devait l'offrir d'abord à ma mère mais là, ça a sauté un peu. Oui. Et j'aime beaucoup* ». Là encore, le verbe à forte tonalité affective, « *j'aime beaucoup* », souligne le lien étroit établi entre les différents éléments auxquels le tablier apporte sa matérialité. Nadejda ne porte ce tablier que dans des conditions que l'on peut qualifier d'ethnographiques ou de muséales. En effet, à la demande d'une chercheuse spécialiste de l'Oudmourtie, elle est invitée à le porter et à le présenter dans des colloques ou des manifestations culturelles qui mettent en lumière la culture oudmourte. Heureusement ces occasions ne sont pas très fréquentes car Nadejda a « *très peur* » de la dégradation possible de l'objet lors de sa manipulation et de son exposition publique : « *pareil, je porte très rarement parce que maintenant, j'ai très peur d'abîmer (...) ce n'est pas très fragile, mais j'ai peur quand même. J'aimerais bien que ça ne perde pas du tout... des fils ou quelque chose comme ça* ». Elle range le tablier dans une boîte, placée avec ses vêtements, et dont l'encombrement souligne l'importance : « *donc, j'ai un placard avec mes vêtements et il y a des boîtes dedans, et [le tablier] a... il est vraiment à part dans une boîte, comme ça, tout seul, qui prend beaucoup de place* ». L'encombrement de la boîte dans le placard décrit la place affective et mémorielle de l'objet et le poids de la responsabilité qui est désormais la sienne. L'objet l'inscrit dans une longue ligne de transmission qu'elle doit assurer à son tour. Les moyens qu'elle met en œuvre pour sa préservation dans son état actuel en sont les plus sûrs garants.



Vue du bureau (détail)
et relevé de plan habité de la pièce avec mention des objets d'ailleurs, Soo



Par crainte de ne pas en trouver de nouveaux

La totalité des objets d'ailleurs qui nous ont été montrés et décrits ont un caractère non remplaçable, qu'il s'agisse d'objets manufacturés de série petite ou grande, artisanaux (vaisselle, bijoux, vêtements, objets de la vie courante) ou d'antiquités et d'œuvres d'art qui sont par définition des objets originaux, donc uniques et non remplaçables. Le caractère non remplaçable des objets d'ailleurs comporte donc deux aspects distincts qui se renforcent. Le premier est celui de la dimension d'ailleurs, telle que nous l'avons définie (feuilletage des trois dimensions du temps, du géographique et de la relation), qui fait de chaque objet un *unicum*⁷ aux yeux de la personne. Ainsi le flacon de médicaments en plastique que Soo a pris sur la table de chevet de sa grand-mère décédée en Corée est-il un *unicum* bien qu'il s'agisse d'un objet fabriqué à des milliers d'exemplaires. Le second est le caractère véritablement unique de l'objet : les objets archéologiques de Mésopotamie de Marie-France ou la tête d'évêque d'André sont bien des antiquités ou des œuvres d'art qui ne peuvent objectivement pas être remplacées par d'autres.

Toutefois, le caractère irremplaçable de l'objet d'ailleurs n'apparaît jamais directement. Les personnes en parlent en creux, soit à titre d'hypothèse, soit en raison d'une expérience vécue de perte par exemple. La crainte est à chaque fois de devoir affronter un sentiment de perte avec la certitude qu'aucun objet ne pourra remplacer celui perdu. Valérie dit ainsi : « *j'ai quelques cuillères en bois aussi alors c'est un drame quand je les casse ou que je les abîme. Voilà. C'est une cuillère en bois, les tasses...* » De son côté, Maryse évoque les « *conséquences terribles* » de la disparition d'un objet réclamé par son père et qu'elle a jeté à un moment où il ne signifiait rien pour elle : « *il [une cruche en faïence de Malicorne] a été transporté et je ne sais pas pourquoi il y avait tellement de choses que je crois je l'ai jeté. Et après, bon, je me dis "Pourquoi ?" Et mon père, il m'en a reparlé des années après. C'était inscrit et ça lui rappelait maman. Alors là, les objets, ça a une conséquence terrible. Selon le moment où tu l'as eu. Selon le moment où tu l'as acheté* ». Le drame est celui de la perte d'un accès à l'ailleurs *via* la matérialité de l'objet et de la fin de sa perpétuation au présent.

Nadejda insiste ainsi sur le « *sentiment de vide* » que créerait en elle la disparition des bijoux qu'elle achète durant ses voyages et classe parmi les objets « *non remplaçables* ». Aucun nouveau bijou ne pourrait leur être substitué : « *sentiment de vide. Oui, je pense. C'est quelque chose que je ne peux pas remplacer justement parce que si... même si je remplace, ça ne va pas être la même chose. Ça va être quelque chose de nouveau* ». En insistant sur la nouveauté que créerait le remplacement du bijou perdu par un autre, Nadejda décrit plus précisément l'épreuve de la perte non seulement de l'objet matériel mais surtout de la partie de soi qui s'y adossait. La disparition matérielle de l'objet crée moins un vide dans l'espace qu'elle n'emporte avec elle irrémédiablement ce qui a été, créant alors un vide dans l'expérience du temps et l'impossibilité alors de convoquer le passé au présent.

Nadejda souligne combien la dimension temporelle contenue dans l'objet d'ailleurs structure pour elle son caractère irremplaçable. Elle a perdu sa bague de fiançailles achetée en Russie par son conjoint. Ce dernier lui a offert une seconde bague de fiançailles, différente. Pour elle, il ne peut y avoir de substitution de l'une à l'autre, même en retournant en Russie : « *ça serait... non, pas du tout pareil. Parce que oui, je pense que là, [c'est] la dimension du passé qui est vraiment importante... Ce n'est pas l'objet lui-même qui a cette dimension symbolique. Il y a peut-être des associations... je ne sais pas* ». Ce n'est pas l'objet qui possède

⁷ L'*unicum* est défini comme une « chose unique dont on ne peut trouver d'autres exemples, qu'on ne peut reproduire. » (CNTRL)

cette dimension symbolique mais tout ce que Nadejda y a investi. C'est ce que dit avec pudeur son expression : « *il y a peut-être des associations* ». Dans ce cas précis, l'ailleurs lié à l'objet touche à l'intime. En analysant plus finement encore, sur cette base, le caractère non remplaçable des objets d'ailleurs dans le quotidien, on note qu'ils sont porteurs d'une partie de soi. Nadejda évoque la bague disparue : « *alors qu'au départ, ben, c'est un... comme on s'est mariés en Russie, il m'a acheté cette bague en Russie. Et maintenant, ça fait partie de moi* ». Cette partie de soi n'est pas seulement une part intime d'elle-même, c'est une part de son identité. Elle ne quitte plus désormais sa nouvelle bague de fiançailles et son alliance pour cette même raison : « *vraiment, ça fait partie de mon identité parce que je n'enlève jamais, jamais* ».

Une forte tension existe entre le désir de conservation de l'objet et celui de son utilisation. Soo a rapporté de Corée des chaussons de paille tressée traditionnels. Elle les a portés. Mais ils se sont usés rapidement. Lors d'un autre voyage, elle en a rapporté une paire qu'elle conserve sans les porter : « *ceux-là, ça fait la troisième fois que je les apporte ici en France... Les deux premières [paires], je les ai utilisées et c'est usé. Et du coup, en fait, j'ai dû [les] jeter ! (rires) Une des deux. Oui, j'ai jeté les chaussons* ». Elle aussi exprime l'inévitable tension éprouvée entre le désir de conservation (les chaussons représentent un aspect de la Corée traditionnelle et les valeurs de sa famille auxquelles elle tient) et son désir de les porter pour éprouver concrètement la présence du là-bas dans son environnement français. Mais avec cette troisième paire elle se décide à la non-utilisation : « *mais du coup, la troisième fois quand j'ai pris ceux-là, je me disais, "Je ne vais pas utiliser" (rires), parce que je ne veux pas les consommer... En fait, comme si... voilà* ». Dans son ancien appartement, elle avait trouvé un compromis entre conservation et utilisation en les accrochant symboliquement dans l'entrée, près de l'endroit où elle se déchausse : « *du coup ça, (...) [je les avais] accrochés dans mon ancien appart, vers l'entrée, comme ça, sur le mur. Près des vraies chaussures, dans l'utilité. Voilà. Donc j'espère que ça [la paire de chaussons neuve], c'est mon dernier (rires)* ».

Par défaut de correspondance avec soi

Enfin, parmi les objets rarement ou jamais utilisés, conservés pieusement, certains restent à distance de soi. Leur éloignement dans le temps et les pratiques et les techniques auxquels ils étaient associés, ne font plus partie des habitudes contemporaines, ils sont inconnus ou devenus incompréhensibles.

Soo a ainsi hérité d'un nécessaire à couture ayant appartenu à l'une de ses grands-mères qui comprend une pelote pour les aiguilles et des bobines de fil de soie. C'est avec ce type de mercerie que ses grands-mères cousaient les couettes de la famille. Soo a tenté d'utiliser le nécessaire : « *j'avais déjà essayé de coudre avec, mais ça ne marchait pas* ». Celui qu'elle conserve est défonctionnalisé (Baudrillard, 2008 [1968]), accédant alors à un statut d'entre-deux, entre objets personnels ayant appartenu à d'autres et objets culturels. Ce statut d'entre-deux tient l'objet et la personne à distance l'un de l'autre malgré la dimension relationnelle.

Si l'objet se tient dans une certaine non-correspondance avec soi, il conserve sa signification au travers du regard et du toucher : « *du coup, celui-là (rires), je regarde, parfois quand même je touche, parce que c'est particulièrement doux* ». Sans correspondance directe avec soi, l'objet permet toutefois d'éprouver des sensations.

André a profité de l'expatriation en Éthiopie de son fils pour une organisation humanitaire pour s'y rendre avec son épouse. De ce voyage marquant, il a rapporté des appuie-têtes en bois. Il a essayé de les utiliser : « *j'ai essayé de dormir en utilisant ces repose-têtes, et ça n'a pas duré longtemps... Parce que, soit je ne*

savais pas bien mettre la tête sur... Il faut être habitué à ça ». André a trouvé l'expérience « vraiment inconfortable. »

Son essai, la connaissance de leur histoire, de leur fabrication et leur confort particulier maintiennent ces objets à distance de lui. Cette distance est plus grande encore que celle de Soo avec le nécessaire à couture de ses grands-mères. Elle est celle de l'étrangeté à soi, d'une altérité. D'une certaine manière, ces appuie-têtes objectivent l'ailleurs et rappellent à André que, même s'il est sensible à l'histoire qu'ils « contiennent », il n'a pas de liens avec l'Éthiopie et peut-être moins encore avec ces objets artisanaux : *« mais ça a été utilisé. Ce n'est pas... c'est le produit... c'est de l'artisanat, ça a été fait par l'utilisateur lui-même, mais enfin bon. Ils ont servi. Là, ils ont trouvé et retrouvé l'histoire de ce qui est encastré là-dedans. Ce serait une histoire de... hein »*. Il les conserve à la fois parce qu'ils sont le signe de l'expatriation de son fils, de son voyage et parce qu'ils symbolisent l'Éthiopie.

Quand l'usage efface l'ailleurs

Le maintien de la dimension d'ailleurs dans les objets n'est pas, malgré les exemples donnés plus haut, le destin de tous les objets ramenés de voyages de tourisme, d'expatriation ou de son pays natal. Au contraire, il semble bien que leur destin ordinaire soit de devenir des objets d'ici. C'est ce qui explique que dans les logements où les personnes nous ont reçus, il leur ait été si facile de nous montrer ceux qui à leurs yeux étaient de véritables objets d'ailleurs. Pour Nadejda, deux causes principales concourent à transformer un objet d'ailleurs en objet d'ici. La première est l'utilisation quotidienne. La seconde est l'oubli de tout ce qui a présidé au choix (ne devrait-on pas plutôt parler d'élection ?) de l'objet.



Nécessaire à couture, pique-aiguilles et fils de soie, Corée du Sud, Soo



Ustensiles de cuisine coréens, Soo

L'usage quotidien. Nadejda est particulièrement sensible à la dimension d'ailleurs des objets, tout comme à sa disparition ou à son absence. Concernant un vide-poche japonais offert par une de ses amies, elle note : *« ce n'est plus un objet d'ailleurs. Avant c'était un objet d'ailleurs, mais maintenant, comme je l'utilise tout le temps (...), c'est un objet du Japon, de là-bas et tout »*. La mention *« de là-bas et tout »* ne doit pas abuser : elle recouvre une réalité très différente de ce qu'elle pourrait signifier d'un objet d'ailleurs tel que nous l'avons défini tout au long de ce travail. L'utilisation fréquente transforme la mention géographique de la provenance en une information seulement factuelle et objective. Le vide-poche a trouvé sa place dans le quotidien et son altérité a disparu dans sa fonctionnalité. Certes, Nadejda n'est jamais allée au Japon : elle n'a pu relier l'objet à aucune expérience personnelle même. Mais les objets qu'elle rapporte de Russie subissent aussi, par l'utilisation fréquente et leur intégration progressive dans la trame quotidienne de *l'ici* et *maintenant* de sa vie en France, le même destin : *« là, c'est un objet [une tasse] que j'ai ramené d'Oudmourtie la dernière fois. Pareil là, c'est aussi une fille qui fait ça dans son atelier, c'est fait à la main et tout. Mais pour moi, ce n'est plus un objet d'ailleurs. Parce que maintenant je l'utilise et, (...) je n'ai même pas remarqué que finalement ça vient de Oudmourtie alors que je t'ai montré tous les objets qui viennent d'Oudmourtie »*. Toutes les classes d'objets sont concernées, pas seulement les objets liés à la préparation des repas à la cuisine par exemple. Un plat rapporté de Pologne par son mari ou la laine ramenée d'Oudmourtie deviennent aussi des objets et des matériaux d'ici : *« par exemple je ramène pas mal de laine d'Oudmourtie parce que je trouve qu'il n'y a pas, en France, cette tradition de tricoter alors qu'en Oudmourtie, en Russie, tout le monde tricote. C'est quelque chose de très présent. Et c'est pour ça qu'il y a beaucoup de choix, beaucoup de laine, beaucoup de magasins, et tout. Effectivement, j'ai ramené toutes ces boîtes-là. Donc, il y a que de la laine dedans et je ne t'en ai pas parlé parce que pour moi, ce n'est pas un objet d'ailleurs. Je l'utilise régulièrement. C'est un objet qui est devenu juste d'Oudmourtie »*. Malgré le

lien puissant avec son pays d'origine, la mention de l'Oudmourtie pour la laine ne marque pas l'ailleurs au sens plein du terme mais simplement la provenance et une tradition objectivée sans affectivité particulière : « *tout le monde tricote* ». Une sorte de made in Oudmourtie qui ne dit rien de soi ni de l'ailleurs.

L'oubli. Si l'usage fréquent affaiblit la dimension d'ailleurs contenue dans les objets c'est aussi par le mécanisme de l'oubli. Les habitudes, les routines dans l'*ici* et *maintenant* de la vie quotidienne produisent progressivement un oubli de ce qui a présidé au choix et à la quête de l'objet d'ailleurs. Une à une les trois dimensions que nous avons isolées (géographique, temporelle et relationnelle) sont effacées au profit des seules dimensions de l'*ici* et du *maintenant*. Nadejda note que ces objets ont pourtant été l'objet d'une quête, d'un choix et donc d'un désir particulier : « *j'ai complètement oublié que c'était des objets que j'ai ramenés de Russie et que j'ai choisis, j'ai cherchés dans... mais c'est des objets vraiment, au départ, très... avec beaucoup de nostalgie* ». L'oubli les a progressivement décapés de leur dimension affective et ce qui en faisait le prix aux yeux de la jeune femme s'est évaporé comme un parfum : « *maintenant, la nostalgie est complètement passée parce que c'est des objets comme les autres* ». Même les bijoux dont on a vu que Nadejda protège activement la dimension d'ailleurs peuvent devenir des objets comme les autres, des objets d'*ici* : « *des fois, oui, ça peut devenir un objet que je porte tous les jours. Dans ce cas-là, ça perd sa valeur et j'oublie peut-être même est-ce que j'ai ramené ça de quel pays* ». Les objets perdent alors aux yeux de la personne ce qui faisait leur singularité, ils viennent grossir la masse des objets qui l'entourent sans qu'ils soient particulièrement distingués et distinguables. Nadejda note avec regret qu'ils ont perdu « *leur statut particulier. Hélas* ».

Conclusion

Nous retiendrons de cette partie qui met en lumière la place des objets d'ailleurs dans le logement et les usages qu'ils mobilisent deux enseignements principaux.

Refusant les termes de décor et de décoration qui définissent un environnement artificiel, illusoire et sans profondeur, les personnes interrogées habitent un environnement « vivant ». Les objets d'ailleurs y ont toute leur place et ne peuvent être assimilés à de la décoration même s'ils y contribuent objectivement, notamment à titre esthétique (matières, formes, couleurs). Définis comme des « trésors » choisis, ils se caractérisent par le fait d'être « sensibles », c'est-à-dire en écho ou en réponse avec les lieux et les étapes de vie des personnes. Ils contribuent toutefois à ce que les chercheurs définissent extérieurement comme le décor du logement en étant présentés sous l'aspect d'arrangements qui donnent forme et racontent aux personnes des lieux, des moments de vie personnels ou familiaux, des relations.

Les usages des objets d'ailleurs sont nombreux et différents. Certains font l'objet d'une conservation soignée, au titre de leur beauté, de leur ancienneté ou de leur fragilité. Ils sont alors soit tenus à l'abri du regard et exposés de manière rare, soit exposés de manière presque muséale ou sacrée. Ils sont également entretenus ou remis en état avec attention. Dans le quotidien certains objets d'ailleurs sont utilisés régulièrement, voire fréquemment, tout en conservant leur dimension d'ailleurs. D'autres, à force d'être utilisés, vont se fondre dans la grande classe des objets du quotidien d'*ici*. Pour les objets utilisés fréquemment et gardant leur dimension d'ailleurs, une crainte partagée est de les abîmer ou de les perdre et de ne pas pouvoir les remplacer.

Le *là-bas* éprouvé par ses objets dans le *ici* : la présence de l'absence

Les objets d'ailleurs peuvent parfois être activés et transportés ailleurs. Avec l'objet, cette activation donne au *là-bas* une existence dans le *ici* que nous nommerons la présence de l'absence.

La place du corps

« *Ça me touche* »

Ce quelque chose qui est en dehors de l'espace de vie revêt une caractéristique essentielle : celle d'une résonance en soi traduite dans les termes des personnes rencontrées par « *ça me touche* ». Soo évoque un certain nombre d'objets ramenés de son pays natal, la Corée du Sud comme des lettres, des livres qu'elle aimait beaucoup, des vêtements, des « *outils comme l'appareil photo* », des petits jouets « *qui étaient faits par ma sœur* » : « *des choses comme ça, qui me touchaient, en fait. Que je gardais et puis je ramenaïs. J'ai pris dans mon sac* ». André au sujet d'une pierre ramassée à la Pointe du Raz, « *pays* » de ses grands-pères explique : « *il y a aussi une résonance personnelle parce que bon, je trouve cette pierre belle alors comment définir cette beauté ?... Elle me touche dans sa forme, dans sa forme de Vierge à l'enfant* ». Les objets cités sont divers : lampe, meuble, tapis, vêtement, livre, photo, pierre, etc. Cette résonance en soi fait écho à des vécus fortement significatifs qui ne sont pas seulement des vécus passés mais continuent de retentir, de dire quelque chose de ce qu'a été et de ce que devient l'individu. En évoquant des lieux, des événements, des personnes, etc., l'individu tire des fils de l'expérience de soi (Ramos, 2016) : de ce qui fait ce qu'il est.

S'identifier

Des expériences inédites de l'expérience de soi

Les premières fois, quels que soient les âges auxquels elles sont vécues, apparaissent comme des expériences qui font sortir les individus du familier et du connu. Elles élargissent leur champ des possibles en identifiant des expériences de soi qui pourraient se traduire, selon les termes de Maryse, par : « *tu fais autre chose. Tu vois autre chose* ».

Pour Maryse, la jeunesse est la période des premiers ailleurs marquée par les premiers émois de l'autonomie et de premières fois. Lors des séjours de vacances chez ses grands-parents, elle va à la piscine et apprend à nager. Ces espaces de permission sont « *un ailleurs plus libertaire que ce que je connaissais* ». Le « *libertaire* » se joue dans l'autorisation donnée, à un jeune âge, de faire certaines sorties et activités et dans les équipements que proposent d'autres environnements que ceux du quotidien. Ils permettent une expérience de soi différente de celle de l'ordinaire.

Maryse développe ainsi un ensemble d'idées en lien avec ces possibles et évoque ces séjours comme « *mon ailleurs à moi de petite fille* », « *mon dépaysement à moi* », « *il y a des fenêtres qui s'ouvraient* » ou encore « *tu fais autre chose. Tu vois autre chose... on ne faisait pas ça chez maman* » en se référant à la machine à coudre de sa grand-mère et à ses tentatives personnelles d'apprendre la couture. Elle raconte :

« j'étais en admiration ! "Grand-mère quand est-ce que j'apprends ?" J'ai fait des kilomètres de torchons ». Elle énumère un certain nombre d'expériences inédites : dépasser le fossé, monter sur un viaduc « *un truc de ouf* ». La transgression des interdits est soulignée et définie par un éloignement des normes maternelles : « *Maisons-Alfort c'était cadré* ». Elle distingue cet espace vécu qui ouvre un champ des possibles de l'espace parental/familial tout en y ajoutant la dimension d'un monde à soi : « *la Sarthe c'est mon univers à moi, parallèle à l'univers que j'avais chez mes parents* ». Elle dit aussi : « *c'est mon là-bas* ». Ces espaces prennent des tournures de « lieu à soi » (Woolf, 2016), défini par un ensemble cohérent de significations comme espace personnel séparé de celui des autres membres du groupe familial mais aussi comme un monde à soi.

« *Mon dépaysement à moi* » apparaît comme un écart à la vie ordinaire dans lequel se niche une expérience inédite de soi.

André évoque aussi des expériences vécues à l'âge adulte. D'un voyage en Turquie, il a rapporté un grand moulin à café en cuivre, surmontant les difficultés liées à l'encombrement et au poids de l'objet : « *parce que quand je l'ai trouvé, j'ignorais qu'un tel moulin à café pouvait exister. Et sur le marché, le vieux marché d'Istanbul, le bazar d'Istanbul, j'ai eu la chance de trouver ça* ». Dans ces expériences inédites, le dénominateur commun est « j'ignorais que ça existait » : les individus éprouvent par les émotions et les sensations une connaissance qui jusque-là ne faisait pas partie de leur monde, d'un monde connu. Les premières fois et plus largement les expériences inédites relèvent d'un registre du surgissement, du soudain, de l'incursion dans l'inconnu, hors de la vie ordinaire.

« *C'est en moi depuis toujours* »

D'autres expériences relèvent d'un registre différent, celui d'un « depuis toujours », une temporalité longue qui semble être celle de l'existence de l'individu. André au sujet d'objets d'Afrique exposés dans son bureau explique : « *du plus loin que je me souviens, j'ai toujours été attiré par l'Afrique et surtout l'Afrique noire* ». Selon lui, cette attirance réside dans le fait qu'il ait fait ses « *études secondaires chez les prêtres et chez les religieux, et que j'ai eu l'occasion d'avoir des relations avec des religieux qui ont été en poste pendant des années en Afrique* ». Il souligne aussi que « *ça a toujours été très évocateur pour moi* », sans pouvoir mettre à l'origine de cet attrait durable autre chose qu'un intérêt personnel : « *j'ai lu autant que je pouvais lire, j'ai appris autant que je pouvais apprendre sur l'importance de l'Afrique finalement. Et finalement, j'ai réalisé que l'Afrique était quand même, au niveau de l'humanité, la terre mère et que finalement, il y avait aussi une telle, comment dire, opposition entre cette réalité des Africains qui sont nos parents finalement, venus de loin, et la réalité de la relation que nous, nous avons vis-à-vis d'eux* ». Il ajoute un autre élément de compréhension de cet attrait, esthétique : « *et puis bon, j'ai toujours été attiré... j'aime ces représentations* ».

André est également passionné par la culture grecque classique. Lors de sa visite au Parthénon, il ravit une pierre. Il évoque le caractère exceptionnellement chargé de sens du lieu : « *la Grèce en général, le Parthénon en particulier, c'est quelque chose d'assez extraordinaire* ». Une de ses motivations intimes au désir de posséder un témoignage de sa visite et du lieu lui-même, trouve sa source dans son passé, et plus spécifiquement dans son enfance et sa scolarité : « *pour moi qui ai fait des études des humanités, c'est-à-dire latin et grec, il y avait une relation... Vraiment, là, c'était une relation à mes études* ». Le lieu géographique rencontre, entre en relation avec un lieu intime, intérieur, toujours actif, André étant un grand

lecteur d'auteurs grecs anciens et modernes. Ce lien peut permettre de comprendre le caractère irrépensible et secret du vol du bloc de marbre, sa dissimulation à ses proches et sa présence aux yeux de tous dans le logement.

Un autre objet, une croix en bois, amène André à évoquer l'Éthiopie. Ce dernier pays l'a profondément marqué en raison de la foi chrétienne orthodoxe de sa population. Il a pu visiter les célèbres églises de Lalibela alors que la guerre entre l'Éthiopie et l'Érythrée était toujours en cours. Il en a rapporté une croix, reproduction de celles utilisées pour les processions : *« ça s'emmanchait comme ça et qui me rappelle ce... Et la croix me... Lalibela exactement. Tu ne connais pas Lalibela ? Mais Lalibela, c'est un lieu, c'est là un des lieux les plus extraordinaires que je n'ai jamais vu »*. L'émotion ressentie est intense et André peine à trouver des mots autres que génériques. Les caractéristiques du lieu sont entrées en résonance avec sa propre foi et ses émotions spirituelles et religieuses.

Dans ces exemples, les expériences rapportées sont mises en lien avec du déjà-là. La rencontre du lieu est productrice d'émotions, de sensations qui viennent raviver, activer des facettes de soi qui sont présentées comme constitutives de l'individu et se donnent à entendre dans le « depuis toujours, je... » ou « c'est là depuis toujours ».

Le langage du corps

Le langage du corps est mis en avant dans les expériences de soi : émotion, sensation mais aussi « *coup de cœur* », « *passion* » sont autant de termes qui donnent à entendre une résonance corporelle à l'intérieur de soi et qui empruntent au langage de la rencontre amoureuse.

Aimer est un verbe omniprésent dans les discours des personnes rencontrées et l'expression « *j'aime beaucoup* », au-delà de l'identification de goûts, ramène au corps et à une résonance particulière pour l'individu. Dans une boutique de la ville où elle habite, Marie-France a été touchée par des objets japonais, par leur « *raffinement* » et leur « *beauté* » : *« en laque également. Il y a un petit vase aussi, ça, c'est japonais. Ça également. Le petit artisan [un des objets], c'est moi qui me le suis acheté. Voilà. Et puis il y a des bols japonais, mais qui sont rangés, que j'aimais beaucoup et qui ont longtemps été sur la cheminée. Ils sont beaux. Ils sont beaux. Pourquoi ?... Parce qu'il est joli [le petit artisan] »*. Difficile pour elle d'explicitier davantage. La rencontre avec l'objet est aussi évoquée. Valérie qualifie une chaise-homme ramenée du Togo d'« *objet coup de cœur* ».

Avec son mari, durant leur vie en expatriation au Togo et en Éthiopie, ils ont acheté de nombreux objets d'artisanat, notamment des « *gros* », difficiles à ramener en France et à placer dans un logement. Ils possèdent notamment une chaise anthropomorphique du Togo très imposante. À la question de savoir pourquoi ils en avaient fait l'acquisition, Valérie répond : *« mon bonhomme du Togo ? Je ne sais pas pourquoi. Il est là en fait ce truc-là. Bref »*. La question pose une énigme à l'enquêtée qui poursuit en riant : *« je ne sais pas pourquoi j'ai eu envie de ce gros machin »*. Réfléchissant, elle note que le désir de l'objet, pour ce qu'il est, a été plus fort que la raison : *« c'est un coup de cœur. »* L'enquêtée précise que des objets plus petits ou des tissus auraient été plus faciles à ramener et à réutiliser. Pourtant, son mari et elle ont continué à acquérir de gros objets qu'ils ont dû laisser en Éthiopie lors de leur retour en France. Elle souligne : *« c'était complètement irrationnel comme achats. Mais c'était tellement beau, enfin, on aimait tellement ces objets-là que voilà. Je ne sais pas où on les aurait mis ou comment on les aurait casés, mais là c'était totalement par coup de cœur »*. André fait également usage de métaphores corporelles et

émotionnelles pour qualifier son attachement aux objets d'ailleurs. Évoquant la tête d'évêque qui s'est transmise dans sa famille, il dit : « *cette tête-là, c'est évidemment la Bretagne, mais c'est aussi voilà, viscéralement ça, c'est la seule chose que je voulais conserver de la maison familiale quand maman est morte, c'était ça* ». Le « *viscéralement* » colore d'une forte intensité et d'intériorité organique ce choix. Il sous-entend un vécu intime, profond, au fond de soi, sans cause ni justification. Une évidence. Un désir irréprouvable.

Qu'il s'agisse de la rencontre avec ou de la qualification de la relation avec certains objets, le langage de l'amour et du désir leur donne une place particulière dans l'histoire personnelle de chaque personne. Les métaphores corporelles et émotionnelles informent sur ce que l'objet active, mettant au jour des lieux, des moments ou des relations significatives qui sont autant d'indices d'identification de qui est l'individu par ce qui le touche.

Être transporté.e : le mouvement

Être emmené.e ailleurs

« *Être transporté.e* », « *être transposé.e* », « *ça me fait voyager* », « *c'est un voyage dans ma tête* » sont des expressions utilisées à plusieurs reprises. Transporter, faire voyager, transposer sont autant de verbes qui font de l'objet d'ailleurs un véhicule. Ils évoquent la sensation d'être soudain ailleurs : dans la trame domestique et dans l'espace quotidien, l'individu éprouve sa présence dans un autre lieu à moins que ce ne soient les ailleurs qui fassent incursion dans le *ici* et *maintenant* de la vie quotidienne et du domicile. Un certain nombre d'objets sont ainsi définis comme messagers d'ailleurs : ils se manifestent par des « *clins d'œil* », « *des petits rappels* ». Valérie a en main une calebasse gravée avec une technique de pyrogravure vendue dans le sud de l'Éthiopie. Cette calebasse fait partie, avec d'autres « *petits objets* », « *des petites touches décoratives et puis qui font voyager* ». Elle explique : « *c'est vraiment de l'artisanat fait par des enfants et vendu sur le bord des routes. Donc, on est transposé dans une autre Éthiopie là* ». Ces objets par leur pouvoir d'évocation font surgir des sensations et des émotions qui acquièrent une certaine existence au quotidien et dans le *ici* et *maintenant* du corps de l'individu. Précisons qu'après plusieurs années d'expatriation, Valérie et son conjoint reviennent en France sans nouveau projet de départ mais sans toutefois penser leur installation comme définitive. À leur retour d'Éthiopie, ils « *recupèrent* » des affaires d'une grand-tante décédée à laquelle Valérie était attachée, de « *vieux objets* » de son conjoint « *et il y avait au milieu notamment des affaires d'Éthiopie* ». Elle remarque : « *on ne se sent pas encore complètement chez nous, mais où il y a ces petits clins d'œil, clins d'yeux d'objets* ». Elle évoque d'autres objets qui ont une fonction analogue. Valérie, son conjoint et leurs enfants rapportent de chaque voyage un mug qui est ensuite utilisé quotidiennement : « *c'est vraiment un petit rappel quotidien, d'un voyage, d'un séjour* ».

Les vecteurs de transport

Les vecteurs de transport mentionnés dans les discours sont les sens, notamment la vue, le toucher, l'odorat et l'ouïe.

Voir et toucher. Marie-France accorde une place particulière à la vue, elle aime « *caresser du regard* » les objets. Elle évoque l'usure de son regard sur les objets qui l'entourent. Cependant elle constate : « *quand tu es dans un endroit où tu passes tous les jours, t'es là, tu ne vois pas certaines choses. Et puis subitement, tu*

ne sais pas pourquoi, tu te mets à les voir. » Le « *subitement, tu te mets à les voir* » met en exergue la dimension involontaire du contact sensoriel, ici visuel, avec l'objet. Le toucher est un autre des vecteurs de transport. Marie-France apprécie de prendre en main un vase égyptien : « *le vase un peu fantôme avec ses... je trouve que les fleurs bleues sont quasiment effacées, elles ont un côté un peu fantôme* ». André souligne également le « *lien physique* » qu'il a avec les objets notamment lorsqu'il fait le ménage : c'est l'occasion pour lui de les toucher, de les sentir physiquement dans ses mains et de penser et de rêver aux circonstances de leur acquisition et à leur histoire.

Sentir, respirer. Un autre sens mobilisé est l'odorat. Les odeurs que les objets conservent, de manière forte ou ténue peuvent être puissamment évocatrices d'un ailleurs géographique, temporel ou relationnel. L'individu les reconnaît et les reconstitue et elles font surgir instantanément le pays, le moment, les lieux, les personnes, etc. Elles sont un des véhicules privilégiés du transport dans l'ailleurs. Nadejda au sujet d'un parfum explique comment il la transporte en Russie et va jusqu'à souligner qu'il la « *transforme* » : « *la seule chose qui est vraiment, particulier, qui me transporte... qui vraiment... C'est presque... c'est impressionnant. Donc, j'ai l'impression que je me transforme. Tu vois. C'est... je retourne dans le passé* ».



Flacon de parfum, Russie, France, Nadejda

Elle achète actuellement ce parfum en France mais elle a acheté son premier flacon en Russie une douzaine d'années auparavant : « *c'est... j'étais vraiment comment dire... j'ai acheté ça avec mon premier salaire. J'ai pu me permettre, tu vois* », dit-elle en riant. Le statut de première fois a donné à ce parfum une place particulière. Elle ne se souvient pas de la raison de son choix mais « *cette image reste concrète dans ma tête* ». Un autre aspect s'y entremêle, l'odeur de la pluie. Elle explique : « *en Russie quand il pleut... voilà les feuilles mortes. Donc... c'est une odeur très particulière après. J'aime beaucoup... Et ça se mélange avec ce parfum parce que je pense que j'ai commencé à le mettre à cette époque-là et ça m'est resté* ». Cette époque est celle de son départ de Russie. Elle précise qu'elle ne l'utilise pas tous les jours : « *j'utilise uniquement quand il pleut. Pour avoir justement cette nostalgie et pour pouvoir de... c'est une espèce de flash-back donc de retourner dans le passé donc en Russie* ». Deux dimensions se croisent dans son discours, le temps et l'espace, c'est du là-bas et du passé. Cependant le transport dans cet ailleurs relève du *ici* et du présent. Si elle a d'autres objets d'ailleurs, des robes oudmourtes par exemple, elle les distingue du parfum en disant que ces dernières ne *la* « *transportent pas* » : « *non, c'est vraiment autre chose pour moi. Non, c'est plus symbolique pour moi, je pense, les robes* ».

Même quand l'objet ne sent plus, l'odeur peut néanmoins conserver sa puissance évocatrice et d'une certaine manière se maintenir à travers la vue de l'objet lui-même. Lorsque les beaux-parents de Marie-France lui donnent un tapis ancien, il exhale une odeur particulière : « *quand ils me l'ont donné, il sentait... alors, une épice extrêmement répandue en Égypte qui s'appelle en égyptien la hëlba et qui est le fenugrec* ». Le tapis a conservé dans sa trame une odeur caractéristique du pays d'origine de sa famille, l'Égypte. La belle-mère de Marie-France le relevait toujours : « *et donc, [elle] me disait, "Marie, ce tapis au-dessus de mon lit, je sens cette hëlba tout le temps". Trente ou quarante ans après le départ d'Égypte, hein !* » L'odeur de l'épice lui a parfois donné le sentiment de rejoindre le lieu. Cependant, l'odeur du fenugrec est ambiguë, c'est un parfum d'épice mais aussi une odeur qui lui rappelle la maladie et les remèdes d'autrefois : « *ça pue. Tu ne connais pas l'odeur du fenugrec ? C'est très fort quand même hein... Et puis, la hëlba c'est quand même quelque chose qui est tellement lié au soin. On soigne avec le fenugrec, en particulier les furoncles. En Égypte, on faisait des cataplasmes de fenugrec, donc c'était toujours lié à la souffrance quand même, ou on donnait des décoctions de hëlba. Alors que c'est délicieux comme épice* ». Par ailleurs, une autre odeur est venue s'inscrire dans le tapis. Marie-France raconte que sa belle-mère a fait une chute sur le tapis et est restée « *plusieurs heures allongée par terre. Il n'était pas propre du tout. Et je l'ai nettoyé, je l'ai mis au soleil pendant des heures et des heures et je l'ai rennettoyé, remis au soleil et rennettoyé* ». De nombreuses années plus tard, Marie-France fait nettoyer et restaurer ce tapis à Paris. Après cette opération, le tapis ne sent plus aucune odeur. Il en garde cependant les histoires, notamment la plus récente. Elle précise qu'elle y tient « *parce qu'il a cette histoire-là. Il y a cette imprégnation quasiment de sa vieillesse et avant qu'elle quitte sa maison* » pour entrer en maison de retraite.

Les odeurs – passées – de ce tapis tissent ensemble plusieurs aspects : des souvenirs liés à la vie en Égypte ; le sentiment personnel à l'égard du sale et du propre ; la difficulté à nettoyer le tapis et à chasser les odeurs pénibles à la fois physiquement et moralement ; le souvenir de la maison de la vieille dame alors qu'elle est désormais en maison de retraite. La seule vue du tapis restitue à Marie-France ces odeurs « *inoublables* » : celle de l'épice et de la dépendance de sa belle-mère. Si les histoires peuvent réactiver des odeurs passées, le tapis tire aussi son importance du présent : Marie-France aime sa couleur, le rouge, et le

tapis « *va bien là* », dans son séjour. Il revêt ainsi une double caractéristique : il peut ramener le souvenir sensoriel des odeurs disparues et transporter ailleurs et être contemporain du lieu de vie.

Pour Valérie, une odeur est aussi ambivalente, celle qu'elle qualifie de « *beurre rance* ». Bien que peu agréable, elle lui rappelle le pays aimé, l'Éthiopie. En effet, les objets traditionnels d'Éthiopie possèdent parfois une odeur caractéristique en raison du beurre rance dont ils sont enduits : « *comme on a fait quelques rangements, on a cette petite... Mais alors là, c'est une icône pour touristes, mais qui quand même évoque... Voilà, ça ne peut venir que de là-bas et je ne sais pas s'il y a encore l'odeur, mais...* » Dans les deux cas, les objets ne sentent plus et c'est l'évocation même de leur odeur qui apparaît comme un véhicule qui transporte.

Écouter. L'ouïe est également un vecteur de transport. La musique, par exemple, peut emmener dans un ailleurs comme l'évoque Nadejda. Il ne s'agit pas de n'importe quelles musiques, ce sont celles qu'elle écoutait en Russie. Elle ne les écoute pas régulièrement en France « *pour ne pas mélanger* » les différentes facettes de sa nouvelle identité : « *il y a des chansons que j'écoute rarement et uniquement pour... pour... avoir cette nostalgie. En Russie, j'ai écouté ça. Maintenant ça a un autre goût* ». Comme le parfum, l'écoute de certains morceaux la « *transporte* » ailleurs, dans le temps, l'espace et les relations. La langue maternelle constitue pour chacun une patrie qu'il emmène avec lui dans ses déplacements, qu'ils soient choisis ou subis (Cassin, 2013, p. 85 et ss). Elle permet à l'expatrié ou à l'exilé de se retrouver chez lui lorsqu'il la parle avec d'autres, l'entend, l'écoute ou la lit. Soo parle des ouvrages (livres de documentation, des romans, des essais) qu'elle ramène de Corée, soulignant que sa lecture la « *fait voyager* ». Quand elle lit en coréen, elle se retrouve en Corée : « *il y a quelque chose... En tout cas, c'est un objet très fort qui fait voyager vraiment. Comme si j'étais en Corée* ». Elle distingue l'écriture de l'objet en précisant néanmoins : « *je pense que c'est vraiment essentiel quand même de dire que c'était des objets que j'ai amenés depuis la Corée* ». La provenance de Corée des livres possède ici une signification décisive pour Soo. Elle garantit, par le lien avec le territoire et les relations qu'elle a *là-bas*, l'audition intérieure de sa langue maternelle. Les deux aspects doivent être liés pour Soo. Un livre écrit et publié en coréen mais acheté en dehors de la Corée revêtirait un sens différent. Cette évocation de son rapport aux livres coréens est l'occasion pour elle de percevoir l'évolution du rapport à son pays depuis qu'elle en est partie : « *donc souvent, ces derniers voyages, je prenais beaucoup de livres plutôt liés à la culture coréenne, ou l'histoire de la Corée. Donc, c'est drôle. Quand j'étais en Corée, je ne m'y intéressais pas* ». Au lieu d'achat et à l'attachement à la langue s'ajoute l'intérêt nouveau pour l'histoire d'un territoire politique.

Pour Nadejda et Soo, dans les exemples utilisés, est en jeu la relation au pays d'origine. Cependant un pays, une région visitée en touriste, peuvent aussi être évoqués. Maryse aime beaucoup le sud de la France et il fut un temps où elle y envisageait même la retraite avec son conjoint. Pour elle, un chant d'insectes est particulièrement représentatif de cette région. Elle garde au dernier étage du pavillon conjugal, dans une chambre d'amis et dans un placard, une cigale noire et jaune en faïence achetée « *dans le sud* » qui reproduit le chant de l'insecte.



Cigale chantante, Midi, France, Maryse

Lors de l'entretien, elle exprime le désir de le descendre dans son séjour pour y mettre une pile de manière à entendre ce chant qui la transporte. Elle précise aussi que l'objet ne s'intègre pas dans l'environnement « moderne » des pièces de vie du rez-de-chaussée. Elle qualifie donc cet objet de « gaminerie », ne le trouve pas beau ce qui explique sa relégation dans un placard. Mais la capacité de l'objet à l'emmener ailleurs justifie sa conservation. Elle désigne également un réveil qui ne fonctionne plus mais qu'elle garde précieusement. Sa mère le lui a offert, elle avait alors 24 ou 25 ans : « (...) pour que j'aie un réveil en douceur ». Elle était déjà mariée mais n'avait pas encore ses enfants précise-t-elle. Elle en appréciait la mélodie « très jolie » précisant que ce n'était pas « le réveil affreux qui te fait sortir du lit méchamment » : « non, c'était ma mère qui me parlait "Coucou, lève-toi ma chérie." (rires)... Et j'aimais beaucoup la symphonie ». Elle l'a déjà fait expertiser pour le faire réparer. Le coût annoncé lui a fait différer la réparation mais elle ne renonce pas à l'idée : « un jour, je pense que je vais le faire par souvenir et [pour] retrouver la mélodie. (rires) ». Dans son état actuel, le réveil est un objet qui l'amène à évoquer ces souvenirs. Cependant sans la mélodie, il ne constitue pas un vecteur de transport. « Retrouver la mélodie », c'est refaire l'expérience d'une sensation musicale et retrouver la chaleur d'une relation. La cigale comme le réveil permettent de distinguer ce qui relève du souvenir et de la sensation de transport, dans le double sens du terme, affectif et de déplacement. Si comme tels, ces objets constituent des objets de souvenir, ils ne sont pas des vecteurs de transports. Cette fonction ne peut être activée que par l'ouïe, la vue seule ne le permettant pas.

La place de la conversation

Les personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche n'entretiennent pas avec leurs objets d'ailleurs un rapport à sens unique (soit d'elles vers les objets), lié à des stimuli sensoriels dont leurs corps seraient à la fois les récepteurs et les émetteurs. À certains moments, les objets peuvent devenir des quasi-personnes, des « objets-personnes » ainsi que Carlo Severi les définit (Severi, 2017). Dans cette seconde partie nous rendons compte de la manière dont les propriétaires des objets d'ailleurs, à la différence des objets du quotidien, entrent en conversation avec eux ⁸. Notre analyse dégage deux modalités distinctes : l'objet interlocuteur avec lequel les personnes parlent (qu'elles s'adressent à eux à haute voix et qu'elles « entendent » ou pas leur réponse ou qu'il s'agisse d'une conversation intérieure engageant une réciprocité) ; la perception de l'influence de l'objet sur elles et la nécessité, parfois, de construire la bonne distance avec lui.

L'objet-interlocuteur

Les objets sont parfois personnifiés et acquièrent une fonction de quasi-interlocuteur qu'on peut illustrer par « je leur parle, ils me parlent ». Si le lien à leur matière ne s'efface pas, il s'atténue néanmoins. Prédomine alors une fonction qu'on pourrait qualifier à la suite de Peter Berger et Hans Kellner de validation identitaire, l'objet faisant presque office d'autrui-significatif (Berger, Kellner, 2018). Les auteurs explorent la place de la conversation dans la construction de la relation conjugale et montrent comment elle peut revêtir une fonction de validation dans l'identité des individus, le conjoint constituant alors un autrui significatif. Dans cette recherche, une forme d'échange entre la personne et l'objet peut être relevée : elle discute les retours de l'objet qu'elle formule « à sa place ». Ces retours sont imaginés par soi mais attribués à ce qui est connu de la personne et de la relation qu'évoque l'objet. En cela, ils peuvent avoir une fonction de validation identitaire.

Maryse, au sujet des objets qu'elle a relégués au dernier étage du pavillon après leur déménagement, ceux-ci « *faisant moche en bas* », exprime un vide : « *ils me manquent. C'était des amis un peu. Ça fait partie de ma vie. Donc, j'aimais bien les voir* ». Elle leur rend parfois visite : « *des fois, je viens comme là, tu vois* ». Cette idée de faire partie de sa vie est aussi présente dans le discours d'André, certains objets acquérant un statut de cohabitant. Il dit de la tête d'évêque de la vieille église de Landerneau placée dans la partie salon du séjour : « *on vit avec, elle vit avec nous* ». Au-delà de la présence matérielle de l'objet, une fidélité et un caractère lui sont attribués : « *elle est toujours là et il y a une espèce de sourire toujours quand je regarde... Je ne sais pas s'il y a un sourire mais j'ai toujours l'impression de voir un petit sourire malicieux* ». Des caractéristiques humaines sont prêtées aux objets, ce qui les sort d'une stricte matérialité. Ils ne sont pas seulement dépositaires de souvenirs et d'attachements à des lieux, des moments ou des personnes, ils se voient également attribuer une dimension de vivant.

Soo souligne aussi sa « *rencontre* » avec un flacon d'hôpital réservé à sa grand-mère quand cette dernière, en fin de vie, était hospitalisée. Elle explique : « *et que même moi, j'ai rencontré cet objet sur le coup, dans*

⁸ Comme le rappelle Carlo Severi, « le contexte rituel n'est pas le seul lieu où l'agentivité d'un remplaçant peut s'exprimer. D'autres situations existent où ces jeux de remplacement et d'identification partielle peuvent s'établir entre humains et objets, et même entre humains et humains. (...) l'agentivité d'un artefact dépend du contexte relationnel dans lequel elle s'exerce » (Severi, 2017, p. 19). Ainsi, « l'image d'un père récemment disparu peut aussi, un temps devenir "vivante" et se faire l'interlocuteur d'une parole, sans qu'aucune croyance religieuse intervienne » (*idem*, p. 18).

la salle de l'hôpital ». Elle le « pique » en justifiant son acte par le fait qu'il était destiné à être jeté « *comme un déchet* ». Elle sait qu'il était distribué à sa grand-mère « *pour le midi* » et souligne qu'elle ne dispose pas de beaucoup d'informations sur ce qu'il contenait, ne connaissant pas « *toutes les petites écritures* » qui y figurent. Si elle utilise régulièrement la photographie pour des projets professionnels et personnels, elle ne souhaitait pas faire des photographies de cette chambre d'hôpital. Aussi, voler ce flacon constituait « *un acte de photographier* » et représente « *le moment* ». Elle dit son attachement au flacon en déclarant qu'elle ne le jettera jamais. Sur le flacon figure le nom de sa grand-mère et elle relève : « *... de voir son nom sur un objet normalement neutre, ça me trouble. Comme si c'est elle en flacon* ». Au-delà du fait que l'objet est dépositaire du souvenir de sa grand-mère, il acquiert une forme de personnification. Avec cette personnification, l'objet prend présence et revêt un statut d'un quasi-interlocuteur.

L'objet influent

La personnification de l'objet peut parfois le rendre trop parlant, trop présent. À l'abri de son regard, Soo conserve une valise sur laquelle s'inscrivent le travail et l'intervention de son père : « *plusieurs fois, mon père, il l'a réparée (rires), en mettant des petites... je ne sais pas comment dire... des drôles de pièces, mais qu'il a récupérées quelque part. Donc, il a décoré, entre guillemets, la valise* », commente-t-elle en riant. Soo ne voyage pas avec cette valise, objet défonctionnalisé comme de nombreux objets d'ailleurs (Baudrillard, 2008) : la poignée et une des roues sont cassées et une partie a été abîmée par un chat qu'elle avait en Corée. Elle est désormais utilisée comme « *une boîte qui rassemble toutes les lettres* » de Soo. Elle y range également ses agendas et des carnets : « *donc, ça devient une bibliothèque avec... avec ces jouets (rires)* ». Elle évoque un objet que sa sœur a fabriqué et qu'elle lui a offert quand elles étaient petites : « *... le petit jouet que je ne t'ai pas montré (rires), il est vraiment toujours caché dans la valise cassée d'ailleurs, que je n'arrive pas à jeter...* »

Si elle ne peut pas se débarrasser de la valise, elle ne souhaite pas non plus l'avoir sous les yeux ni ressentir de manière trop forte sa présence. Tout d'abord l'objet contient une partie de son passé coréen, ce qui pourrait l'empêcher d'avancer dans sa nouvelle vie en France : « *je pense que c'est important pour continuer mon rythme à moi qui n'est pas sûrement nourri avec ces [choses] passées. Mais si j'ai ça vraiment devant mes yeux, je ne pourrai pas me concentrer à ce que je fais en ce moment, à part (rires). Donc c'est drôle. Mais je pense... même, des lettres, je range, parfois des lettres un peu plus puissantes, plus... en tout cas, qui me font réfléchir, [que] je laisse sur... euh, par exemple, dans mon appart. Dans mon ancien appart (rires), il y avait une cheminée, où je mettais tous les objets, parfois des lettres, des photos et des monnaies, des choses comme ça. Mais des lettres, ou vraiment des photos, parfois je les laisse au maximum un mois, mais après, je les range parce que sinon ça devient pesant, même si c'est tout léger. Je dois garder un peu dans l'ombre (rires) pour passer à autre chose* ».

Soo dote les lettres reçues et la valise d'une puissance et d'une influence pouvant agir directement sur l'orientation de ses pensées et de ses réflexions. Les soustraire à son regard c'est déjà en atténuer l'influence et lui permettre d'être davantage « *concentrée* » et de vivre et penser à son « *rythme à moi* ». Une tension se dessine entre deux temporalités : celle du passé et celle du présent qui sont aussi le temps d'une réflexivité personnelle et intime. Mais aussi entre deux territoires géographiques : la Corée et la France. Elle dit comment elle se sent dans une période de transition dans laquelle, selon elle, les objets de la famille sont opérants : « *je pense qu'avec les objets liés à ma famille, mine de rien, il y avait une sorte de...*

je n'aime pas... énergie, mais (rires) une influence... euh, comme si, oui, j'essaie de me comporter... » Entre fidélité à des valeurs et à une éducation familiale et une aspiration au développement de projets et de manières de voir plus personnelles, elle se questionne : *« enfin, est-ce que je suis égoïste ou... ? En fait, il y a une sorte de question que je n'arrête pas de me poser. Donc, peut-être que... ce geste... Je laisse ma valise que je ne peux pas jeter. Enfin, je ne sais pas ».*

La valise ne l'influence pas seulement en raison de son contenu. Soo nous fait part de sa tendance *« à personnifier beaucoup les objets »* : la valise est, à ses yeux, en partie *« la figure de mon père qui porte plein de lettres dans son ventre. Donc, peut-être que j'avais envie de prendre un peu de distance »*, dit-elle en riant. De l'objet émane un discours muet qui lui donne l'impression d'être sous le regard de son père qui continue ainsi à exercer, à distance, sur elle une forme de contrôle parental ou moral.

Si elle ne peut pas avoir la valise sous ses yeux, elle ne doit pas non plus en être trop éloignée. Soo a récemment déplacé la valise dans un garage qu'elle qualifie volontiers de grenier. Elle se prépare à un déménagement qui tarde à se faire et la déplacer est une manière de le préparer. Cependant, le garage-grenier lui semble trop éloigné. Elle aurait préféré pouvoir la garder dans son bureau : *« quand même, oui. J'avais un peu la peine quand j'ai déplacé »*. Elle précise que dans la perspective du déménagement elle a rangé en hiérarchisant ses objets, gardant au plus proche d'elle des objets *« jolis »* ou qui lui servent pour ses projets professionnels en cours : *« mais j'aimerais... une fois que tout est un peu terminé, j'aimerais même... Oui, [la] déplacer, peut-être en bas de ce meuble »*. Le meuble en question est proche de sa table de travail et elle souligne : *« il y a beaucoup d'affection, même si je laissais un peu comme ça. Même je culpabilise un petit peu »*.

Entre réconfort et étouffement, Soo questionne cette injonction à la conservation de la valise et de son contenu, et plus largement de nombreux autres objets d'ailleurs : *« peut-être [que] je deviens trop obsessive à mes passés (rires), à mes choses. Mais avec toutes ces accumulations du coup, je voulais m'en débarrasser, mais je ne pouvais pas. Et donc, ça signifie peut-être... tous les moments de désirs (Rires) qui étaient pour me compléter »*. Le passé apparaît comme une temporalité ambiguë face *« aux moments de désir »* liés aux objets qui relèvent d'une expérience de soi à travers l'élaboration de projets et leur mise en œuvre. Les objets coréens complètent l'identité de la jeune femme en accompagnant son sentiment de solitude lié à l'expatriation. Ils portent bien le temps, le géographique et les visages des relations de ce qu'elle considère depuis la France comme un ailleurs : *« ... pour un petit peu oublier le fait que je suis seule à vivre avec tous ces objets. Comme si je suis entourée avec tout le monde, tous les visages que je connais »*. Mais comme pour la valise, elle constate le risque concret que lui font courir leur influence ou leurs effets auxquels elle serait trop sensible : *« je ne sais pas. Mais parfois, ça m'étouffe quand même »*.

À travers l'analyse subtile de son vécu avec ses objets d'ailleurs, Soo met en lumière non seulement les différentes facettes de l'identité dont ils témoignent mais aussi la vulnérabilité à laquelle ils peuvent l'exposer. Si les transports émotionnels et sensoriels témoignent souvent de relations positives, la prise en compte de leur négativité possible permet de décrire de manière plus complète la relation complexe que les enquêtés établissent avec leurs objets d'ailleurs, entre interlocution et influence subie.

Des « trésors » qui sont aussi des objets influenceurs

Dans cette seconde partie, nous avons observé la place des objets d'ailleurs dans le logement et la manière dont les personnes enquêtées sont en relation avec eux.

Refusant les termes « décor » et « décoratif » employés par les chercheurs et les professionnels de l'habitat pour décrire leur environnement de vie et la place qui est réservée aux objets d'ailleurs, les personnes les désignent par le terme de « trésors » qui explicite leur caractère unique et précieux. À ce titre, leur place dans le logement établit et rappelle le caractère unique et précieux de ce qu'elles ont vécu et sont, à leurs propres yeux et aussi à ceux des autres. Les objets d'ailleurs sont placés dans le décor du logement selon des logiques, construites souvent de proche en proche, au fil du temps et de l'arrivée des objets d'ailleurs dans la vie des personnes. Ces logiques donnent forme à ce que nous avons appelé des arrangements. Ces derniers peuvent être des évocations de territoires géographiques, d'étapes de vie ou être formés à partir de partis pris esthétiques. Mais de la même manière qu'un objet d'ailleurs réunit souvent deux ou trois des dimensions constitutives de l'ailleurs (le temps, l'espace et les relations), un arrangement peut voir se superposer, selon la sensibilité des personnes, deux ou trois de ces formes (le territoire, l'étape de vie et le parti pris esthétique). Par leur présence, les objets d'ailleurs, non seulement reflètent l'individu et les différentes facettes de son expérience et de son identité, mais plus largement rendent compte de son existence. Ils sont considérés par les personnes elles-mêmes comme « vivants ».

Les usages de ces objets d'ailleurs sont nombreux et variés. Certains sont présentés de manière muséale ou patrimoniale au regard de tous. D'autres sont au contraire protégés des regards et des altérations possibles de la lumière et de l'air, et montrés de manière exceptionnelle. Certains sont utilisés tous les jours (notamment pour cuisiner et manger) tout en conservant leur dimension d'ailleurs. D'autres enfin sont venus se fondre dans la grande classe des objets quotidiens. Bien qu'ils aient été recherchés et choisis à un moment bien précis, leur caractère d'ailleurs s'est comme évaporé, la personne ayant oublié jusqu'aux circonstances de sa rencontre avec l'objet. Si la fréquence de l'usage ne constitue pas un facteur suffisant pour faire disparaître la dimension d'ailleurs, il semble être celui qui y contribue de manière majeure avec le fait qu'aucun récit notable ne lui est associé.

Même s'il vient dans un second temps, le récit de la rencontre avec l'objet est important dans la fixation de son statut d'ailleurs. Les enquêtés entretiennent d'abord un rapport principalement émotionnel et sensoriel avec les objets d'ailleurs. Ce rapport émerge dès la rencontre avec l'objet, souvent raconté sous la forme de la rencontre amoureuse (le « coup de foudre » ou la « passion » irrésistible pour l'objet sans pouvoir en expliquer la raison), la rencontre personnelle avec un lieu ou une personne ou le choc traumatique (notamment le deuil). Les sens sont d'emblée mobilisés, notamment la vue et le toucher, mais aussi l'odorat. L'émotion ressentie (sensorielle et affective) lors de cette rencontre tisse ensemble le vécu de la personne, l'objet et les circonstances de son acquisition⁹, émotion qui porte ensuite le récit de la relation avec l'objet sur le registre des trois dimensions de l'ailleurs.

Au sein du logement, la mobilisation sensorielle liée à l'objet d'ailleurs est très active même si sa fréquence est variable. L'objet d'ailleurs est manipulé tant pour son entretien que pour le plaisir. Les

⁹ Par acquisition nous entendons l'achat marchand, mais aussi toutes les formes par lesquelles la personne peut acquérir l'objet : prélèvement, don, héritage, etc., jusqu'à la transgression du vol.

sensations et perceptions qu'il procure sont le vecteur de « transports » qui déplacent la personne dans le temps, l'espace et les relations dont il est le support. Ces mobilisations peuvent être volontaires lorsque la personne s'intéresse à l'objet ou à ses objets. Elles peuvent être involontaires et la surprendre lorsque l'objet rentre dans son champ visuel par hasard. La trame sensorielle des objets d'ailleurs est ce qui contribue à rendre l'environnement de vie des personnes enquêtées et les objets d'ailleurs eux-mêmes « vivants ». Ce caractère vivant de l'objet peut parfois le doter du statut de quasi-personne ou d'objet-personne (Severi, 2017). Il représente alors soit des personnes physiques (un proche par exemple), soit des personnes morales (un pays et sa culture). Là encore les deux dimensions se mêlent souvent étroitement dans les objets. L'objet d'ailleurs est ainsi appelé à être possiblement un interlocuteur de la personne ou un objet qui peut influencer de manière positive ou plus négative ou ambivalente sa vie présente.

Dès leur rencontre-acquisition de l'objet, les personnes l'investissent de leur vécu, de leurs émotions et de leurs pensées. Puis, dans la trame sensible et sensorielle du décor du logement, il est distingué des autres objets (utilitaires ou décoratifs) par sa capacité à susciter les « transports » (affectifs et dans le temps et l'espace), les pensées et les rêveries de la personne dans son quotidien. C'est ce double investissement dans l'objet, celui de l'expérience passée et celui du quotidien, qui en fait un interlocuteur de la personne. Mais parler d'interlocution ou de conversation postule que la personne parle et que l'objet, selon ses modalités matérielles propres d'objet (matières, couleurs, formes liées au(x) récit(s) qui lui est(sont) associé(s)), réponde. Il ne le peut que selon une transformation qui suit plusieurs étapes dont l'enquête témoigne : rencontre, acquisition plus ou moins longue dans le temps, placement dans le décor du logement, usages et entretien, déploiement d'un attachement à la matérialité même de l'objet, échanges sensoriels. La personne et l'objet sont entrés comme le suggère Carlo Severi (2017) dans une « définition réciproque »¹⁰ qui rend compte d'une identité enrichie et complexifiée de l'habitant.

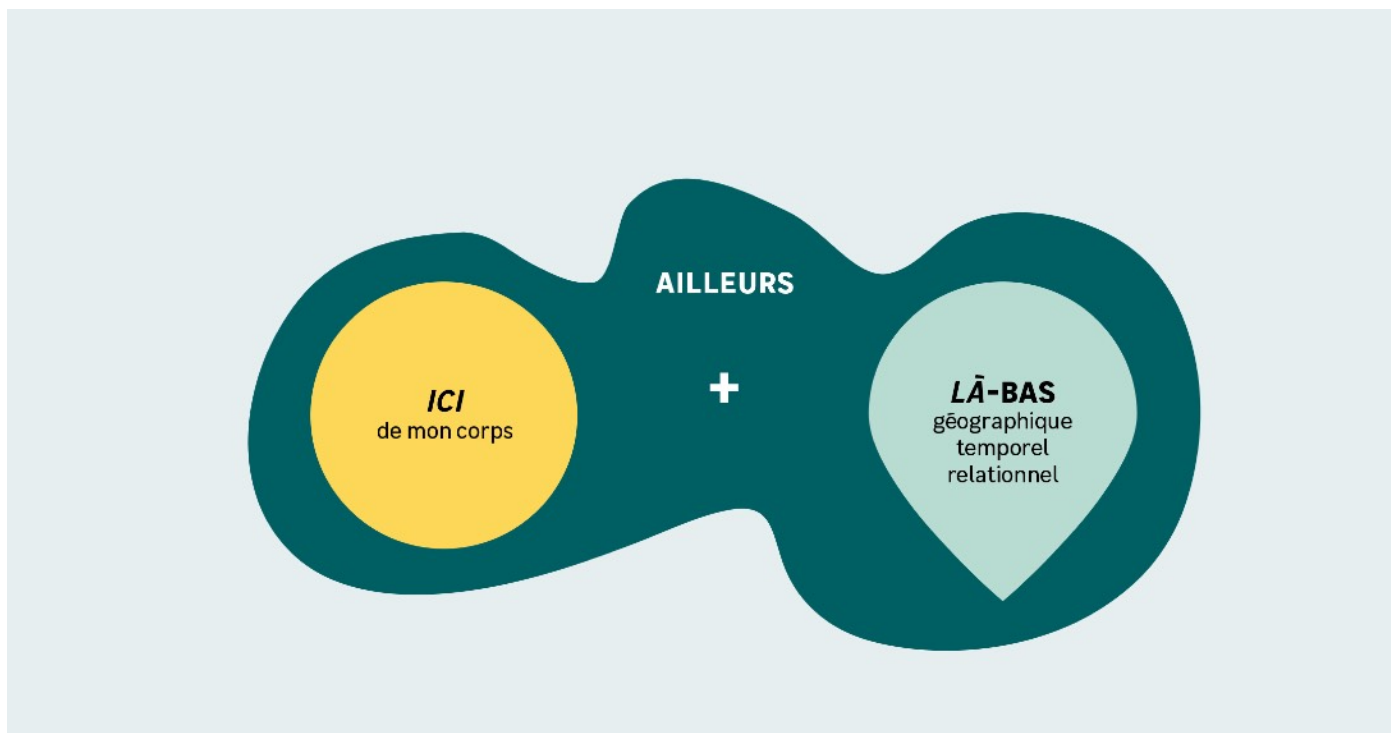
Mais cette vision doit être nuancée. Certains objets, au fil du temps et selon le contexte de vie de la personne, peuvent cesser d'être des interlocuteurs avec lesquels la personne éprouve le sentiment d'être en dialogue pour se transformer en objets émettant une influence à sens unique, souvent ambivalente, parfois négative. D'un point de vue métaphorique, elle prend la forme d'un « regard » sous lequel la personne peut se sentir accusée, vulnérable, jugée. Ainsi, cette influence comporte une part de négativité qui peut devenir aliénante ou « étouffante » selon les mots de Soo. La personne met alors en place une stratégie de distanciation avec l'objet et ses significations tout en le conservant précieusement. En effet, malgré le poids qu'il peut représenter il reste un « trésor » dont elle ne peut pas se séparer. Cette distanciation qui se traduit spatialement par le remisage de l'objet au grenier, à la cave, au garage ou en haut d'un placard, n'est pas exempte de culpabilité, au contraire. Car ce qui est remisé ce n'est pas seulement l'objet matériel, ce sont aussi un territoire, une période de vie et une ou des relations qui sont des facettes, pour reprendre l'image du cristal de Carlo Severi (2017, p. 205), de l'identité même de la personne.

¹⁰ « (...) un objet rendu vivant (...) ne fonctionne pas comme une image en miroir, mais engendre une forme d'identité plus complexe, comparable à celle d'un cristal. Le jeu mental qui consiste à transformer un artéfact en personne suit plusieurs étapes. La transformation progressive des indications de présence de l'objet, la saturation de l'espace de pensée qui l'entoure, la définition réciproque de l'objet et du sujet qui lui est propre et, enfin, l'identification, toujours fragmentaire et partielle, de subjectivités différentes avec des aspects distincts de l'artéfact, constituent l'univers (au sens de la famille d'opérations mentales qui le compose) du jeu d'attribution de subjectivité à l'objet inanimé (...) » (Severi, 2017, p. 205).

3 - Le *maintenant* : cinq présents à soi de l'habiter

Rappelons l'équation que nous avons posée en introduction pour définir l'ailleurs : « l'ailleurs = le *là-bas* + le *ici* ». Nous avons vu dans la seconde partie comment cet ailleurs rencontre le *maintenant* de mon présent de la « réalité par excellence » explicitée par Berger et Luckmann.

Cette dernière est le fruit du « *ici* de mon corps + le *maintenant* de mon présent ». Le *maintenant* de mon présent est en effet la temporalité dans laquelle se situent les personnes que nous avons rencontrées.

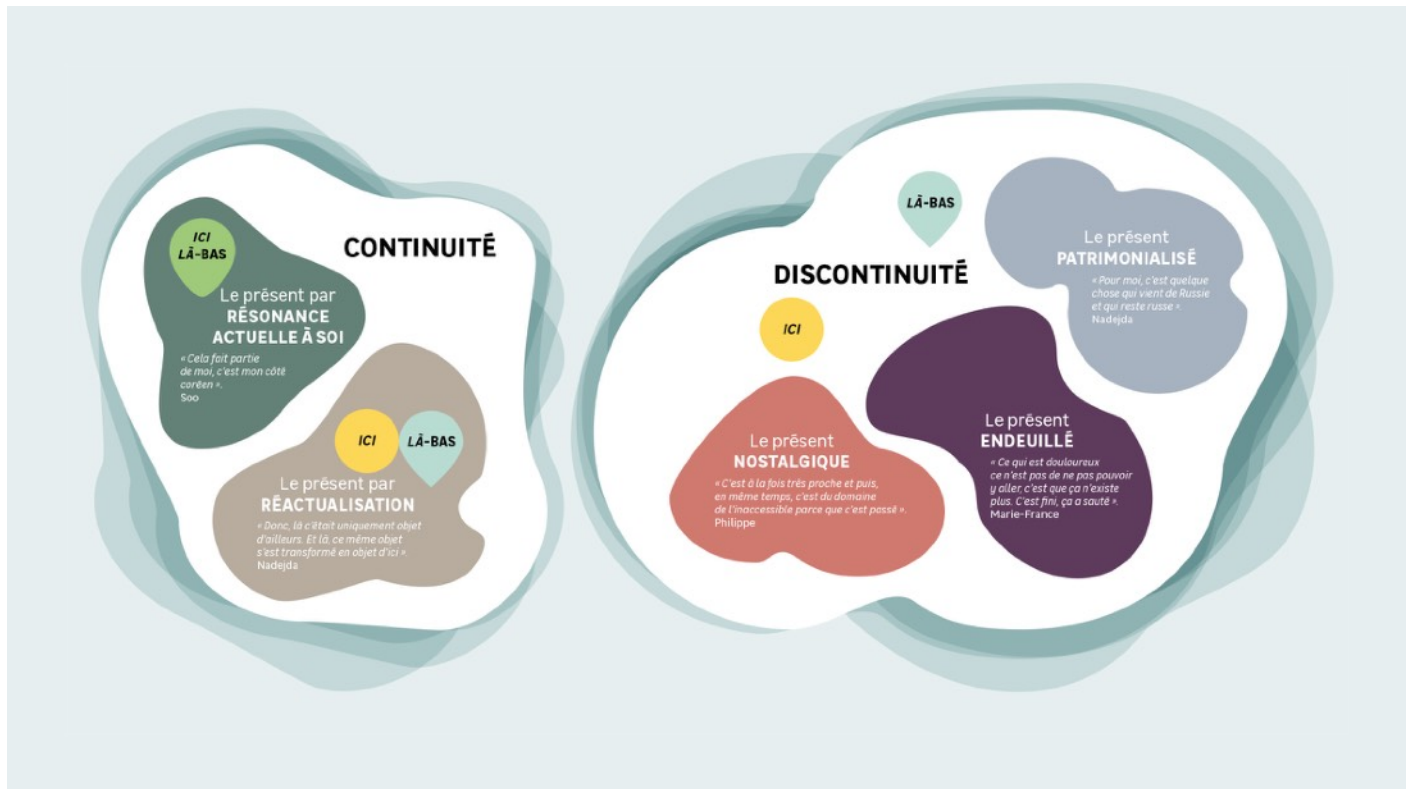


La construction de l'expérience de l'ailleurs dans les objets d'ailleurs

Que produit alors la rencontre de ce *maintenant* du présent avec l'ailleurs pour les personnes interrogées ? Il s'ensuit une transformation qualitative du temps présent vécu. Ce dernier est redéfini de l'intérieur par la tonalité de l'ailleurs et l'expérience qui en est faite au présent.

Dans le cadre de l'enquête et en utilisant les enseignements des trois dimensions de l'ailleurs (dater, situer, nommer des autrui significatifs, mesurer une distance de soi avec ces trois dimensions), nous pouvons définir comment le rapport aux objets d'ailleurs permet de dégager cinq types de présents à soi qui sont autant de présents de l'habiter, plus ou moins prégnants.

Ces cinq types sont répartis en deux catégories. Dans la première, on observe une continuité forte entre le *là-bas* et le *ici*, voire une superposition. Dans la seconde, il existe une distance entre le *ici* et le *là-bas* qui se traduit par le sentiment d'une séparation ou d'un fossé. Loin d'être figé, chacun des types rend compte d'une dynamique qui articule expérience de soi et expérience du présent. Ces cinq formes de présent à soi doivent donc être pensées de manière dynamique : non comme des étapes successives et distinctes mais comme des expériences de soi qui souvent s'entremêlent.



Le *là-bas* est le *ici* : le *maintenant* « c'est moi au présent »

Les objets d'ailleurs qui rendent compte d'une expérience de soi sous le mode « c'est moi au présent » se déclinent en deux modalités : par résonance actuelle à soi et par réactualisation à soi. La continuité du *là-bas* et du *ici* caractérise ce *maintenant* du présent de l'habiter.

Le présent par résonance actuelle à soi : « ça fait partie de moi »

Dans le présent de l'habiter par résonance actuelle à soi, le *maintenant* de mon présent et l'ailleurs se superposent et il est difficile de les distinguer. Les objets d'ailleurs renvoient à des éléments qui restent contemporains de l'individu et gardent tout leur sens dans ce qu'il est aujourd'hui et dans la manière dont il vit : le *là-bas* est du *ici* ; avant n'est pas du passé, les éléments du passé s'incarnent et sont dans le présent ; le vécu des relations se maintient sans que des changements aient touché leur teneur. Dans ce présent, le *là-bas* et le *ici* ne sont pas clivés et ne se distinguent pas, ils sont marqués par une forte continuité. D'une certaine manière, il existe une concordance des lieux/ temps/relations du *là-bas* et du *ici*. Cette concordance permet le don d'ubiquité qui relève d'une continuité de soi *là-bas* et *ici*. Le monde présent est complet et *là-bas* et *ici* ne sont pas pensés comme des exclusions réciproques. Les objets d'ailleurs

induisent selon le récit qu'en fait la personne une tonalité, apparaissent comme « faisant partie de soi », et ce qu'ils mobilisent se traduit par : « *cela fait partie de moi, c'est mon côté coréen* ».

Fait partie de la vie quotidienne

Certains objets d'ailleurs sont présentés à la fois comme des objets d'ailleurs et aussi posés dans une sorte d'évidence comme « *des objets à moi* », faisant partie de soi. Valérie présente un de ses objets d'ailleurs « *la crèche togolaise* ». Elle rectifie : « *c'est plutôt la crèche parce qu'en ait, j'aime beaucoup faire la crèche avant Noël parce que j'achetais régulièrement des petits objets un petit peu de partout, alors il y a la crèche en tant que telle, donc là on en a, c'est vrai, une très jolie du Togo. On en avait acheté une aussi en Éthiopie parce que dans chaque lieu effectivement, il y en avait* ». Au-dessus de la crèche, « *il y a le sapin d'Inde* » qu'elle date d'avant son mariage. Trente ans auparavant, lors d'un séjour en Inde, ce sapin se trouvait déjà dans la chambre qu'elle occupait et elle souligne qu'« *il est toujours là mon sapin de l'Orissa. Voilà donc il trouve souvent sa place. Et après, c'est des petits objets, alors certains du Togo, certains d'Éthiopie et j'aime bien combiner un petit peu tout ça* ». Ces petits objets, « *ça se mélange aussi avec les décorations faites par les enfants quand ils étaient petits, je trouve que la crèche, c'est un peu aussi l'occasion...* » Comme elle le précise, elle n'achète pas une énième guirlande mais plutôt, elle « *bricole, donc je vais piocher, j'ai aussi les fameuses boules en terre cuite éthiopiennes... Ça tourne d'une année sur l'autre, je ne mets pas toujours tout... Et j'ai les étoiles d'Inde aussi en papier mâché... Mais voilà, je trouve que c'est un moment aussi d'associer différents objets.* » Les caractéristiques géographiques (« *du Togo* », « *éthiopienne* », « *d'Inde* », etc.) ; temporelles et relationnelles (« *les décorations faites par les enfants quand ils étaient petits* ») sont à la fois mentionnées et présentes mais également absorbées par la fonction et l'identité de l'objet : « *la crèche* ». Comme la crèche, le sapin se combine et existe avec le reste (objets d'ailleurs et non d'ailleurs), toujours au présent, tout en conservant son sens d'objet d'ailleurs.

Pour Soo, certains objets, malgré leur utilisation fréquente, ne perdent pas non plus leur appellation d'objet d'ailleurs. Au sujet de tasses et suite aux relances de l'enquêteur, elle précise : « *quand je commence à vraiment analyser chaque objet, c'est à ce moment-là que je me détache du fait que c'étaient mes objets à moi, en fait* ». Si la situation d'entretien amène une réflexivité sur le statut de ses objets, on entend une forme de banalisation dans « *c'étaient mes objets à moi* ». Par ailleurs, les tasses qui lui ont été offertes par ses parents en cadeau d'anniversaire, sont aussi en résonance avec ses goûts : « *il y en avait beaucoup de tasses* (Rires). *Mais c'était moi qui aimais bien celles-ci* ». Pour Soo, les utiliser ne leur enlève pas de leur géographie : « *c'est mon côté coréen* ». Rappelons qu'à l'inverse de Soo, pour Nadejda, l'utilisation régulière de certains objets, les dépouille progressivement de leur statut d'objet d'ailleurs. Elle utilise une expression semblable à celle de Soo (« *c'étaient mes objets à moi* ») mais qui revêt un tout autre sens. Elle dit comment les objets d'ailleurs passés dans le quotidien sont devenus « *des objets comme les autres* » et précise qu'ils sont « *juste à moi* ». « *Juste* » semble leur enlever les dimensions de l'ailleurs et leur donner un nouveau statut les dégageant de la gangue temporelle, géographique et relationnelle qui définit le *là-bas*. S'ils sont bien sa propriété, ils ne sont pas posés comme étant une partie de soi. Cette propriété personnelle que l'on retrouve dans l'objet est ce qui reste de sa transformation, de l'usure de l'ailleurs dans l'usage. À la différence de Nadejda, pour Valérie et Soo, l'utilisation des objets vus précédemment ne leur enlève pas l'ailleurs : le *là-bas* est toujours partie prenante du présent.

Fait partie des goûts

Les goûts sont convoqués à plusieurs reprises comme tonalités du présent et d'une continuité entre le *là-bas* et le *ici*. Ils s'énoncent par l'idée de « ça me correspond ». Maryse prend en main la cigale musicale en céramique ramenée d'un séjour dans le sud de la France. Il suffirait qu'elle y insère une pile pour retrouver le chant des cigales mais pas seulement : « *je vois, j'entends par rapport aux souvenirs que j'en ai. Enfin bon, c'est fort les odeurs. Je ne l'ai pas dans le nez, mais je la sens quand même quelque part, tu vois. J'adore ça, ces odeurs ! C'est trop bon. Le Midi j'adore. Oui, c'est le soleil, c'est tout un truc* ». Le « *j'adore* » met en correspondance ce qu'elle aime et l'ailleurs de cet objet. L'espace d'un moment, le chant de la cigale en céramique la transporte abolissant la distance entre le *là-bas* et le *ici* donnant de la présence à l'absence¹¹. Les personnes rencontrées établissent ainsi des correspondances entre ce qu'elles sont *là-bas* et ce qu'elles sont *ici* rendant cette part de soi intrinsèque à la manière de se définir, « ça me correspond », et en actualité avec ce qui est vécu. Les pratiques et techniques auxquelles sont associés ces objets d'ailleurs se maintiennent et sont significatives d'une manière de se définir. Précédemment, nous avons vu comment le défaut de correspondance avec soi pouvait amener à ne pas utiliser certains objets. Si Soo apprécie de regarder et de toucher le nécessaire à couture hérité de sa grand-mère, cela ne lui correspond pas ; André malgré quelques tentatives a également renoncé à l'utilisation de repose-têtes en bois ramenés d'Éthiopie les trouvant « *inconfortables* ». Au contraire, lorsque la correspondance à soi existe, ces éléments sont présentés comme faisant partie d'une manière de se définir : « *mon côté coréen* », « *j'aime la chaleur* ». En ce sens, l'individu existe de la même façon *là-bas* et *ici*, faisant de l'ailleurs une caractéristique de ses manières de faire et d'être au présent.

Le présent par réactualisation

Dans la deuxième modalité d'un présent à soi dans laquelle on observe une continuité du *là-bas* et du *ici*, le présent de l'habiter se compose d'un arrière-plan du *là-bas* qui a évolué et qui a été fondu avec la scène du *maintenant* de mon présent, et qui ne sont plus dissociables : c'est ce que donne à voir la transformation de l'objet d'ailleurs : une mise en contemporanéité du *là-bas* et du *ici*.

Le *là-bas* pour référence

Le présent par réactualisation peut être donné à voir par la transformation d'un objet d'ailleurs en objet d'*ici* mais qui garde des caractéristiques reconnaissables et semblables. Dans les types de transformations opérées sur les objets, on observe une transposition et une imitation. Prenons l'exemple des plastrons de Nadejda, l'un de *là-bas*, l'autre d'*ici*. Nadejda prend en main un plastron ancien fait de pièces de monnaie russes, qui fait son poids et qu'elle définit comme un objet d'ailleurs. Elle explique qu'auparavant il était porté au quotidien par les filles et les femmes mais qu'à l'époque actuelle il est sorti pour les jours de fête seulement. Des versions plus ou moins longues distinguaient déjà le plastron quotidien de celui porté lors d'événements festifs. Réservé aux femmes, il pouvait constituer également une réserve d'argent en cas de séparation : « *pour ne pas rester pauvre en quelque sorte parce que c'est juste... Ces monnaies en argent, c'est quand même... ça représentait beaucoup d'argent* ». Elle décrit également sa fonction protectrice contre les mauvais sorts et les esprits qui seraient repoussés par le bruit des pièces de monnaie lors des

¹¹ Cf. Partie 2..

déplacements des personnes : « *en fait, c'est vraiment pour se protéger de toutes sortes de mauvaises choses... pour moi, c'est du folklore. Pour ma grand-mère, ma mère, c'est la vie quotidienne* ». Elle reçoit le plastron de sa mère au moment de son départ de Russie et de la maison familiale, cet objet faisant partie de ceux qui se transmettent : « *ce truc-là... soit c'est ma mère qui l'a fait elle-même, je ne sais plus, soit c'est ma grand-mère qui l'a fait pour ma mère. Comme elle n'était encore pas mariée... Donc, là, c'est les pièces... 1961, là maintenant ça n'existe plus. Et là c'est plutôt la forme familiale. Parce qu'il y a différentes formes. Tu peux avoir genre très long. Différent. Plus rond, plus carré et tout, mais là c'est quelque chose qui se transmet de génération en génération. Donc, ça veut dire que mon arrière-arrière-arrière-grand-mère portait déjà cette forme* ». Sa mère le lui offre ensuite : « *parce qu'en fait, il y a cette transmission... pour que je te transmette ce truc, voilà. Ce bijou... que je vais transmettre peut-être un jour, si je vais avoir des enfants* ».

Nadejda a également fait sa propre version en expliquant que sur l'original chaque détail a une signification, le nombre de pièces, la taille : « *tout était bien organisé. Là, maintenant, le truc que je fais, j'ai un peu copié, tu vois ? Parce que j'ai perdu toutes ces informations. Je ne connais pas, mais j'essaie d'imiter* ». La pièce qu'elle a réalisée ne constitue pas comme l'ancienne un objet d'ailleurs : « *non, parce que j'ai fait ici. Donc, je fais avec les monnaies françaises pour avoir un lien avec la France. Donc, il y a une transition, ici. Donc, là c'était uniquement un objet d'ailleurs. Et là ce même objet s'est transformé en objet d'ici. Tu vois (rires)... oh maintenant je me sens aussi française. Entre... c'est Oudmourte et Français en même temps* ». À la différence de la précédente modalité de présent, deux objets sont nécessaires pour incarner et distinguer le « côté russe » et le « côté français » dans le ici, le « côté français » épousant néanmoins les formes du « côté russe ».



Le plastron (« côté russe » à gauche, « côté français » à droite), Oudmourtie, Russie, Nadejda

D'une certaine manière, on observe une continuité des mondes par articulation devenant un seul monde. Des éléments du *là-bas* restent contemporains de l'individu et gardent tout leur sens dans ce qu'il est aujourd'hui. Avant n'est pas du passé : les éléments du passé s'incarnent et se transforment dans le présent et le *là-bas* est travaillé en *ici*. Les mondes ne sont pas clivés, ils apparaissent comme un seul univers en permanence réactualisé. Soulignons que le plastron ancien reste un objet d'ailleurs, et que celui que Nadejda a réalisé n'est pas codé comme tel. Cependant, les deux sont gardés ensemble et le premier est nécessaire à la compréhension du second et qu'ensemble ils rendent compte d'un mouvement d'actualisation, d'un accommodement d'un soi de *là-bas* avec un soi d'*ici*.

Le *là-bas* transformé en projet individuel

La continuité entre le *là-bas* et le *ici* peut également être observée sous une autre forme : des objets de *là-bas* peuvent donner lieu à l'élaboration d'un projet personnel ou professionnel, artistique dans le cas de Soo. Petite, ses parents travaillant beaucoup, elle était gardée par sa grand-mère maternelle et elle y est restée attachée. Déjà très âgée, Soo en a conservé peu de souvenirs. Cette grand-mère est née en Corée du Sud, dans une île qui s'appelle Jeju. Soo en a ramené des petites pierres volcaniques. Ce n'est qu'après le décès de sa grand-mère qu'elle s'y rend pour « voir l'ambiance plus directement ». Elle précise au sujet des pierres volcaniques : « et j'ai piqué aussi (rires) parce que c'est interdit de... De prendre des petites pierres comme ça ». Elle ambitionne de reconstruire une dimension de l'identité de sa grand-mère à partir d'éléments matériels : « il y a des choses comme ça que peut-être je personnifie un peu des autres. Je donne une identité liée à quelqu'un. Ce n'est que de la famille, mais voilà (rires) ». Elle a également acheté en Corée une paire de gants et un masque de plongée de Haenyo, terme qui désigne une communauté de femmes plongeuses¹² en apnée de l'île de Jeju : « ça ne vient pas de ma grand-mère. C'était une histoire que j'ai entendue, [que] j'ai eue par ma mère qui disait qu'elle [était] plongeuse amateur. Et comme il y avait vraiment des plongeuses professionnelles coréennes qui s'appellent Haenyo, mais qui existent aussi au Japon, Ama. Ça, ça m'intéressait beaucoup. Je ne sais pas, en étudiant ces personnages, [c'est] comme si j'arrivais à comprendre ma grand-mère et sa vie et aussi cette particularité de métier de plongeuse qui cherche des fruits de mer, en fait, avec juste tous ces petits équipements simples (rires). Je ne sais pas. En fait du coup, je suis vraiment allée chercher les objets. Mais, comment ça s'appelle ?... Le masque. Oui. Pour voir clair dans la mer et aussi les gants. Mais c'est vrai que je l'ai pris en tant qu'objet neutre, mais en croyant que c'était de ma grand-mère (rires). Oui, c'est drôle. Mais... et à chaque fois, ça n'a rien à voir, mais quand je vois ces objets, ça vient de ma grand-mère. Donc, c'est assez imaginaire. Ça ne vient pas, mais voilà ».

Ces objets apparaissent comme les supports d'une exploration de l'identité de sa grand-mère qu'elle souhaite incarner dans un projet artistique : « j'ai essayé de synthétiser. Ben, j'ai essayé de faire un projet, mais en fait, ça ne prend pas une forme définitive ». Cet inaboutissement de la forme du projet s'entend également quand elle parle du voyage qu'elle a fait sur l'île : « même le voyage toute seule pour voir l'île, c'était étrange, mais j'étais en train de chercher quelque chose sans trop savoir pourquoi et comment », explique-t-elle en riant. Soo n'a pas connu sa grand-mère à l'époque où elle plongeait et ce sont les histoires racontées par sa mère qui lui donnent quelques éléments sur cet aspect de sa grand-mère :

¹² Ces plongeuses traditionnelles ou *Haenyo* pratiquent le même métier, dans les mêmes conditions, que les plongeuses traditionnelles japonaises ou *Ama*, plus connues en Occident. Depuis 2016, l'activité des *Haenyo* est inscrite au patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'UNESCO.

« apparemment, elle plongeait dans la mer et bien... pendant bien... en tout cas plusieurs secondes vraiment elle avait disparu dans la mer. Et puis, elle revenait un peu comme [un] poisson, je ne sais pas (rires). Une coquille. Du coup, cette image que je n'ai pas vraiment vue avec mes deux yeux, mais c'est comme si j'ai vu cette scène. Donc, tout ça ».



Masque et gants de plongée de Haenyo, île de Jeju, Corée du Sud, Soo

Un entre-deux : la fabrique de la continuité

On observe également cette réactualisation dans sa pratique du crochet. Nadejda réalise des bijoux au crochet qui lient des identités attachées à l'Oudmourtie et à la France.

Elle dit comment elle voyait sa grand-mère faire du crochet et a repris ce savoir-faire à son compte. Elle évoque le lien entre sa pratique du crochet et le lien à sa grand-mère : « oui, je voulais... J'étais toute petite, je me souviens, je voyais toujours que ma grand-mère faisait plein de choses en crochet avec des fils et un jour, j'ai dit à ma grand-mère, "Est-ce que tu peux me montrer, m'apprendre ?". Et elle m'a montré. Je n'ai rien compris parce qu'elle ne l'a pas expliqué. Elle a dit "Voilà, tu fais ça, tu fais ça." Donc voilà, peut-être j'avais, je ne sais pas cinq ans, six ans, en vrai, tu ne comprends rien, tu vois ? Tu es incapable de... pourtant, c'est simple. Et ça m'a tellement marquée que j'ai appris moi-même, pour prouver à ma grand-mère, voilà, je peux faire aussi ». Elle fait des bijoux en crochet et cette pratique, elle la code « d'ailleurs » : « pour moi c'est une pratique d'ailleurs, complètement, que j'ai ramenée de Russie avec moi ». Ses réalisations en crochet ont évolué : « au départ, je faisais des nappes dans le même genre et mon conjoint m'a critiqué "Mais c'est moche, c'est trop kitsch, je ne veux pas voir ça chez nous. Mais c'est quoi ça ? Pourquoi tu fais ça ?" Et je ne sais pas, ça m'a vexée. J'ai arrêté complètement. Et c'est lui qui m'a dit "Peut-

être que tu peux faire des bijoux, quelque chose de plus moderne ?”... Et j’ai commencé à faire ça. Donc là maintenant je fais ça avec le crochet. Donc c’est des perles en bois dedans ». Nadejda se réapproprie la pratique traditionnelle la définissant comme un travail identitaire, la construction d’une transition entre l’Oudmourtie et la France : « oui, je pense qu’il y a une transition, il y a une... Je ne sais pas comment on peut dire ?... Francisation ? Je ne sais pas. Donc, c’est devenu... Il y a un passage pour moi. Je pensais aussi en lien avec ma demande d’enquêter, tu vois, je deviens de plus en plus française avec mes habitudes, avec ma vision du monde, et avec les pratiques, je ne perds pas non plus tout ce que j’ai pu faire, j’ai appris à faire en Russie. Ça reste avec moi, mais ça se transforme. Voilà, c’est ça l’idée ». Selon elle, si elle était restée en Russie elle aurait continué à faire des réalisations en crochet semblables à celles que faisait sa grand-mère, « alors qu’ici je ne peux pas faire ça. Ce n’est pas adapté. Donc je m’adapte et je continue quand même à... » À la question de savoir si elle coderait ces objets d’ailleurs, elle répond : « là c’est entre les deux. C’est entre les deux. Je ne peux pas dire que c’est complètement d’ailleurs, mais je ne peux pas non plus dire que c’est complètement français-français. Donc ça reste quand même d’ailleurs. Mais vraiment entre les deux. Peut-être, je ne sais pas, dans dix ans je vais faire quelque chose... la transition va se terminer... Je vais faire quelque chose uniquement français et que je ne vois pas du tout comme l’effet... comme quelque chose d’ailleurs. Mais pour l’instant ça reste entre les deux ». Si le plastron d’origine reste le modèle de référence, pour les bijoux, il n’en est pas de même. La pratique reste à la fois contemporaine du là-bas et du ici et ce changement amorce une séparation entre le là-bas et le ici.



Les bijoux crochetés par Nadejda

Dans ces deux présents à soi, on peut noter une absence de distance entre le *là-bas* et le *ici* avec une différence, néanmoins. Pour le premier, par définition il n'existe pas de distance entre le *ici* et le *là-bas* dans la mesure où ce qui est mis en avant, c'est que, quel que soit le lieu, « *cela fait partie de moi* » et peut être traduit, par exemple, par « *c'est mon côté coréen* ». Une spécificité attachée à un *là-bas* est mise en avant comme caractéristique de soi. Le *là-bas* n'est donc jamais à distance de la vie quotidienne de l'individu puisqu'il relève de ce qu'il est.

Dans le deuxième présent – le présent par actualisation – le *là-bas* et le *ici* fonctionnent en vases communicants, l'un se définit par rapport à l'autre. S'ils peuvent être identifiés et dissociés, pour faire sens, ils doivent être tenus ensemble. L'individu pétrit et se réapproprie un *là-bas* le rendant contemporain et actuel de ce qu'il vit et de la manière dont il se vit. Ces deux présents de l'habiter tiennent ensemble des expériences et des vécus : qu'ils s'inscrivent *là-bas* ou *ici*, ils sont semblables et contemporains de l'individu.

Des discontinuités entre *là-bas* et *ici* qui font présents à soi

Dans cette partie, l'objet d'ailleurs rend compte d'une discontinuité à la fois géographique, temporelle et relationnelle entre le *ici* et le *là-bas*. La continuité vécue dans les présents à soi qui viennent d'être décrits sur le mode d'une continuité, s'efface au profit d'une discontinuité qui brise l'unité vécue du *maintenant*. Si des modalités sensorielles et des émotions peuvent sembler réduire ou enjamber la distance géographique, temporelle et relationnelle,

elles appréhendent malgré tout le *là-bas* comme un ailleurs lointain, difficile d'accès, voire inaccessible. La recherche dégage ainsi trois présents à soi qui prennent acte de la discontinuité et témoignent de la transformation de la personne tant dans la perception de son identité que dans la place accordée aux objets d'ailleurs dans son environnement et l'évolution de leurs significations. Ces trois présents à soi prennent la forme de la patrimonialisation, de l'émotion nostalgique et du présent endeuillé.

Le présent patrimonialisé

L'objet d'ailleurs est patrimonialisé lorsque, sorti des usages quotidiens, conservé de manière précieuse, il exhibe dans l'espace quotidien une expérience passée dont la caractéristique est d'être figée sous la forme d'un présent révolu. Par analogie, il ressemble aux roses éternisées qui, après avoir subi un procédé de conservation, semblent fleurir dans un présent immobilisé sans jamais changer d'état. Toutefois, à la différence des fleurs éternisées, la patrimonialisation des objets d'ailleurs manifeste la distance qui sépare la personne du *là-bas* géographique, temporel ou relationnel dont l'objet est porteur.

Tout en prenant acte de la distance et en s'attachant à la fixité de ses images personnelles, la personne mobilise trois attitudes différentes qui ne sont pas exclusives les unes des autres pour recréer une certaine proximité à soi : la manifestation discrète pour autrui de l'ailleurs comme partie de soi ; l'expression d'un affect d'amour et de communion envers des autrui significatifs ; la responsabilité de gardien.ne d'une mémoire.

La manifestation discrète de l'ailleurs comme partie de soi

Parce que la patrimonialisation est un mouvement qui relève d'une décision personnelle, elle peut concerner tous types d'objets : ceux du quotidien comme ceux dont les caractéristiques suggèrent plus explicitement un destin de préservation. Nadejda a acheté une robe en Russie à laquelle elle attache depuis ce moment un grand nombre d'associations (de souvenirs et de significations personnels) toujours actives aujourd'hui. Elle n'a jamais porté cette robe en France, notamment à cause de son décalage avec la mode vestimentaire française, ce qui en fait une robe russe : « *comme je ne porte pas cette robe. Et je n'ai jamais porté ici en France. ... Du coup, elle n'a pas pu se transformer et devenir une robe française. Tu vois. Donc,*

elle est restée... Voilà ! ». Sa différence et sa richesse de sens pour Nadejda lui ont évité le destin d'une mise au rebut en tant qu'objet défonctionnalisé. Bien au contraire, le vêtement manifestant le double éloignement dans le temps et dans l'espace, Nadejda s'est attachée à en préserver le caractère russe en le fixant par un non-usage. C'est donc moins la robe que la possibilité d'enrichir son présent d'une tonalité russe qui a construit son désir de la conserver de manière volontaire et de lui donner ce caractère « patrimonial » d'objet sémiophore (Pomian, 1999). La robe lui permet de mesurer ce qu'elle appelle la part irréductible d'elle-même qui résiste à la transformation dans la transition qu'elle vit et accomplit entre la France et la Russie.

Elle lui permet d'éprouver la part d'elle-même qui reste russe malgré son mariage et sa vie en France et de maintenir vivante en elle la distance entre *ici* et *là-bas* qui se transforme en présent à soi : « *c'est une espèce de conservation que je [fais] de manière exprès. Je fais pour... justement ne pas avoir cette transition entre la Russie et la France. Pour moi, c'est quelque chose qui vient de Russie et qui reste russe. Voilà ! C'est ça* ».

Les robes oudmourtes de Nadejda témoignent également d'une patrimonialisation qui fait toutefois l'objet d'un récit différent de celui de la robe achetée en Russie. En France, ces robes définissent pour partie l'appartenance de Nadejda et de sa famille à cette ethnie, pour partie son ancrage dans un monde autre : l'université française. À la différence de la robe russe non portée en France et seulement conservée et manipulée chez soi et pour soi, Nadejda porte ses robes oudmourtes dans des occasions particulières et souvent sur sollicitation d'un tiers. Le présent à soi vécu dans ces occasions renvoie Nadejda à l'incarnation de ses valeurs familiales et culturelles, envisagées sur un registre de différence entre soi et son environnement. Le premier registre, universitaire et ethnographique, s'ancre dans la relation de la jeune femme avec une spécialiste française de l'Oudmourtie : « *elle a fait beaucoup de terrain en Oudmourtie. Et elle organise des conférences, des séminaires, etc., assez souvent au moins une fois par an. (...) Et à chaque fois, je suis aussi invitée et elle me demande de mettre une des robes traditionnelles pour justement aussi...* » Porter les robes traditionnelles dans ce contexte leur donne une existence à distance de leur lieu d'origine et des traditions auxquelles elles appartiennent, et permet à Nadejda de faire vivre son appartenance oudmourte. Sans ces sollicitations patrimoniales, Nadejda n'aurait pas l'occasion de les porter. Elle s'en réjouit : « *ça me fait plaisir parce que comme ça c'est une occasion pour moi de porter une robe traditionnelle. Et en même temps c'est très sympa et voilà ! Et donc là justement comme il y a eu aussi un séminaire il y a quelques mois. Ben... donc j'ai porté cette robe. Chaque fois je porte une robe différente* ».

Le plaisir éprouvé qualifie de manière positive le présent à soi de Nadejda vécu avec ses robes oudmourtes de manière distincte de celui éprouvé dans la manipulation de la robe achetée en Russie. D'un côté, par la patrimonialisation d'un objet intime, Nadejda éprouve en elle la réalité de son appartenance et la distance géographique et temporelle qui se maintiennent entre la France et la Russie, entre cette identité russe et son devenir de jeune femme française, en raison du processus de transformation vécu par son mariage avec un Français. De l'autre, malgré la conscience de la différence entre les contextes oudmourtes et français dans lesquels elle porte ses robes traditionnelles, elle peut éprouver l'abolition temporaire de cette distance et, pour un bref moment, la coïncidence en elle du *là-bas* et du *ici* dans un présent vif.

La « communion » avec des autrui significatifs : « ce qui reste »

La patrimonialisation personnelle des objets d'ailleurs est généralement associée à des émotions et des affects forts. C'est le cas du sentiment d'amour (et non pas amoureux) qui fond objets et personnes aimées dans une même unité. Il s'agit la plupart du temps d'objets d'un quotidien révolu et de personnes qui ont joué un rôle déterminant dans l'existence des personnes rencontrées : père ou mère, grand-mère ou grand-père, conjoint. Étroitement liés, l'amour porté aux personnes et la patrimonialisation des objets font qu'il est difficile pour les personnes de s'en débarrasser. C'est ce que dit Maryse des objets quotidiens de sa grand-mère : « *tu vois, le problème c'est que quand tu aimes ça [les fers à repasser en fonte ou le moulin à café], parce que ça te fait rappeler quelqu'un, c'est que tu n'arrives pas à t'en débarrasser* ». Ils ne peuvent plus être donnés, vendus en brocante ou déposés à la décharge.

Maryse conserve précieusement les vieux fers à repasser en fonte de sa grand-mère décédée il y a plusieurs décennies : « *ça, ce sont des fers à repasser. Des vieux fers à repasser de ma grand-mère. Elle les mettait sur sa cuisinière. La vieille cuisinière, tu sais* ». Ils sont pour elle le support matériel d'un amour qui n'a jamais disparu. Grâce à leur présence dans son logement, elle peut dire qu'aujourd'hui encore elle est « *en communion avec elle [sa grand-mère]* ». Ce sentiment qui reste dans le temps s'ancre dans les récits que lui a faits sa grand-mère de sa propre jeunesse alors que Maryse était encore enfant et adolescente. Maryse associe de manière dynamique les récits d'une vie qu'elle n'a pas pu connaître avec le récit de ses propres expériences durant les vacances chez sa grand-mère et de ses relations avec elle. Il en résulte une grille de lecture qui fait qu'aujourd'hui encore, elle peut s'orienter dans son présent à soi, qu'elle voyage à l'étranger ou qu'elle analyse son environnement et son évolution. Maryse prend position dans le monde qui est le sien en repérant ce qu'elle a appris avec cette grand-mère et qui lui importe : une vie plus authentique, une exigence de relations vraies modelées sur celles vécues en vacances, la compréhension du travail et de la souffrance des hommes et des femmes qu'elle rencontre, notamment à l'étranger.

Aussi, si la puissance des affects contenue dans les objets patrimonialisés permet à Maryse d'enjamber, au moment où elle y pense ou en parle, une distance relationnelle et temporelle temporairement réduite au minimum par le sentiment même de communion, elle lui permet surtout aujourd'hui de se penser elle-même dans un présent à soi qui comporte une grande profondeur temporelle. Il n'en reste pas moins une distance infranchissable entre ce que représentent les objets de la vie de sa grand-mère et sa propre existence.

Une responsabilité de gardien.ne d'une mémoire

L'objet d'ailleurs patrimonialisé s'enracine dans un récit à la fois rétrospectif et actuel, individuel ou familial, qui souvent n'a pas de sens en dehors d'une expérience individuelle. La personne qui reçoit un objet ou le demande et décide de le conserver devient la gardienne d'une double mémoire : celle de l'objet à laquelle elle a accès (mémoire d'une autre personne, d'une famille, etc.) et la sienne propre. La patrimonialisation des objets crée pour les personnes qui en ont la charge un important sentiment de responsabilité.

C'est ce qu'exprime Soo au sujet de deux tasses et soucoupes que ses parents lui ont offertes pour un anniversaire. Elle connaît et aime ces objets depuis qu'elle est enfant. Le service complet vient de ses

grands-parents¹³. Dès le don, à l'occasion d'un anniversaire, elle ressent un sentiment de responsabilité, inconnu juste avant : « (...) *quand j'ai reçu ces deux tasses, ça me responsabilisait aussi. C'était bizarre* ». Du désir d'avoir pour elle ces objets à leur don se produit une transformation qui l'affecte : « *je ne sais pas comment dire. Comme si la famille un peu... qui vit un peu loin en ce moment qui, entre guillemets, insiste, de garder la mémoire de famille avec ces tasses. Comme si en fait..., peut-être j'ai interprété toute seule toutes ces choses-là, mais voilà* (rires) ». Soo n'utilise pas ces deux tasses qui l'ont accompagnée en France et qui semblent avoir perdu leur utilité. Leur fonction semble être désormais de rappeler à Soo qu'elle est la gardienne de la mémoire familiale.

La mère de Maryse possédait un goût qui l'a engagée à acheter, alors que ce n'était pas la mode, des meubles Boule. Sa fille n'a jamais aimé ce mobilier et son style. Au moment où elle-même s'installe dans une maison avec un désir de style contemporain, elle note la transformation de sa perception à l'égard de ces meubles qu'elle a conservés : « *j'arrive à aimer des choses que je n'aimais pas. Je te l'ai dit pour les meubles Boule que j'ai en bas [dans son séjour]. Je n'aimais pas du tout. À chaque fois, je regardais chez mes parents : "Pourquoi ils ont acheté ça. Pourquoi ils ont acheté ça ?" Et quand ma mère est devenue malade, elle mettait des torchons dessus parce qu'il y avait le soleil qui allait les abîmer et tout. J'ai dit "Ma pauvre maman, mais pourquoi ? Profite, c'est beau." Et après [son décès], je les regardais autrement !* » Bien que le regard de Maryse sur le style Boule n'ait fondamentalement pas changé, elle les a installés dans son séjour. Ayant appris à les voir différemment elle se trouve chargée par ce changement de perspective personnel de la responsabilité de les conserver, préservant ainsi l'image de sa mère et sa propre image en mouvement vis-à-vis de cette dernière dans un sentiment de continuité.

Enfin, nous avons vu comment Nadejda prend soin des objets déjà patrimonialisés au moment de leur transmission par sa grand-mère oudmourte : un tablier traditionnel vieux de plusieurs générations et un sac destiné aux jeunes hommes partant à la guerre. Elle les conserve à l'abri des regards et de la destruction possible, près d'elle. Mais Nadejda a patrimonialisé de la même façon un collier de dentelle fait récemment par une jeune artisane. L'habileté de sa réalisation renvoie à celle des femmes oudmourtes lorsqu'elles pratiquent le crochet et à sa propre pratique, moins aisée. La beauté de l'objet l'entraîne à s'en sentir responsable dans un complexe de significations qui évoquent à la fois son éloignement des pratiques virtuoses russes, dans un style traditionnel, et la sienne, actuelle, en France, alors qu'elle s'essaye au renouvellement du crochet.

Ces différents exemples de responsabilisation vis-à-vis des objets montrent qu'elle ne dépend ni de leur ancienneté ni de leur valeur marchande. La responsabilité de l'objet patrimonialisé maintient active dans le présent, de manière intangible, une signification intime pour soi malgré l'inévitable objectivation que la patrimonialisation produit sur les objets en les tenant à distance de soi.

Ainsi, en se logeant au cœur des pensées et des actions de la personne, le sentiment de responsabilité à l'égard des objets tend à effacer la distance géographique, temporelle ou relationnelle des objets patrimonialisés. Mais là encore, comme la manifestation discrète de l'ailleurs comme partie de soi et le sentiment de communion qui reste, le sentiment de responsabilité met aussi en lumière cette distance insurmontable. La personne construit alors de manière dynamique sa perception de la distance et ses

¹³ La dimension d'ailleurs de ces tasses est multiple pour Soo : il s'agit d'un service familial, donc coréen. Mais il est en fait allemand (Rosenthal) et est lié à l'histoire de l'occupation de la Corée. Ces significations sont apparues au fil du temps et ont nourri la conscience de soi et l'identité de Soo.

tentatives de la surmonter, notamment par les récits familiaux, personnels, historiques ou ethnographiques suscités par les objets. La patrimonialisation d'un objet d'ailleurs, en tant qu'elle est le fruit d'une décision personnelle et non collective et institutionnelle, renvoie donc avant toute chose au présent à soi de l'individu.

Le présent doux-amer de l'émotion nostalgique

Le terme « nostalgie » a été créé par Johannes Hofer, un jeune médecin de la fin du XVII^e siècle, alors que les armées européennes étaient en proie à une épidémie mystérieuse. Les soldats mercenaires recrutés en Suisse et déplacés loin de chez eux se languissaient de leur village, tombaient malades et mouraient. Le seul traitement établi était de favoriser par un congé spécial leur retour chez eux où, comme par miracle, ils se rétablissaient rapidement (Dodman, 2022, p. 29 et ss). La nostalgie a donc d'abord désigné la « maladie du pays » d'une catégorie d'individus. Puis au fil du XIX^e siècle, lorsque les causes réelles de décès des soldats ont été mieux connues et que les Européens se sont adaptés aux déplacements loin de chez eux (guerres, colonisations, exodes ruraux liés à la révolution industrielle, voyages au long cours, etc.), le terme a progressivement perdu son caractère médical pour ne plus désigner que le sentiment « envahissant et doux » (Cassin, 2013) éprouvé lorsque l'individu se trouve loin de chez soi et de ses proches, mais aussi lorsque certains artefacts (objets, films, musiques, etc.) le mettent en contact avec des lieux, des personnes et des moments de sa vie éloignés dans l'espace ou dans le temps. La nostalgie est donc aujourd'hui l'expression du regret d'une chose que l'individu n'a plus ou qu'il n'a jamais possédée et une émotion dont il peut se bercer avec plaisir et sans danger.

Philippe décrit précisément l'émotion nostalgique qu'il éprouve lorsqu'il manipule ses objets d'ailleurs. Il ressent alors physiquement et la proximité, et l'éloignement dans le temps de ce qu'il a vécu et donc son inaccessibilité : « *c'est à la fois très proche et puis, en même temps, c'est du domaine de l'inaccessible parce que c'est passé* ». La conscience de cet éloignement dans le temps (ou dans l'espace) point le cœur sans provoquer généralement une trop grande souffrance mais c'est ce pincement même qui permet de se tenir au plus près de ce dont la personne est séparée.

L'émotion nostalgique offre ainsi la possibilité de se reconnecter à l'expérience vécue de manière plus sensible et plus immédiate que dans le mécanisme de patrimonialisation qui objective les distances géographique et temporelle. Dans l'expérience nostalgique, la distance est moins vécue en termes de fixité et d'éloignement que de proximité et de simultanéité. Deux modalités la caractérisent. La première est celle d'un présent à soi qui prend la forme de la re-connexion avec l'expérience vécue *via* le contact visuel ou tactile avec l'objet. La seconde est celle d'un présent à soi qui, par dépassement et déplacement, rend possible un retour heureux physique sur les lieux vécus dans une perspective renouvelée. Les deux modalités activent un vécu émotionnel doux-amer, la plupart du temps éprouvé de manière positive par les personnes, même si le risque mélancolique¹⁴ n'est jamais exclu.

¹⁴ Dans les classifications actuelles, la nostalgie est une émotion, plaisante, alors que la mélancolie est une maladie qui fait l'objet de soins psychiatriques car elle empêche la personne de vivre. Comme l'a montré Freud, « il y a un invariant dans la structure mélancolique. Celui-ci réside dans l'impossibilité pour un sujet de faire le deuil de l'objet perdu. Et c'est sans doute ce qui explique la présence de ce fameux tempérament mélancolique chez les grands mystiques, toujours menacés de s'éloigner de Dieu, chez les révolutionnaires, toujours en quête d'un idéal qui se dérobe, et chez certains créateurs, toujours à la recherche d'un dépassement de soi. » (Roudinesco, Élisabeth, Plon, Michel (2011). « Mélancolie ». Dictionnaire de la psychanalyse. La pochothèque. Paris, Le livre de Poche/ LGF) Les nostalgiques acceptent et supportent l'éloignement de l'objet aimé et perdu.

Se re-connecter avec l'expérience vécue

La re-connexion avec l'expérience vécue passée peut être involontaire ou volontaire. Dans le premier cas, elle est le fruit de facteurs extérieurs qui contraignent les personnes à reprendre et manipuler les objets d'ailleurs alors qu'elles n'en avaient pas l'intention. Mais la re-connexion involontaire peut aussi être déclenchée par un contact visuel ou tactile dans le logement. La personne est alors saisie, emportée ou engagée dans une réflexion sur le sens de son présent à soi et de ce à quoi ouvre ce qu'elle ressent. Dans le second cas, la mise en contact volontaire avec certains objets participe de la construction d'un présent à soi à travers une quête de sens et une mise en sens qui font appel, pour partie, à l'imaginaire personnel.

La reconnexion involontaire : malgré soi

Les exigences de certains membres de la famille sont souvent l'occasion d'un contact involontaire avec les objets d'ailleurs remisés en attente ou rangés. Valérie et son mari ont longtemps vécu en expatriation, enchaînant les destinations : la Croatie et la Bosnie, le Togo et l'Éthiopie. Ne disposant pas de logement personnel en France durant cette longue période, les objets achetés ou reçus en cadeau dans les différents pays ont été stockés dans la maison de famille du mari de Valérie. Ils imaginaient trier ces objets au moment de leur retraite lorsqu'ils ont été « *mis au pied du mur par la cousine et le cousin [du mari de Valérie qui] avaient besoin d'espace. Donc, il fallait absolument qu'on fasse du tri. Et là on a été obligés d'ouvrir les cartons qui étaient recouverts de poussière depuis presque dix ans* ». Valérie insiste à plusieurs reprises au cours de l'entretien sur le fait que trier demande de l'espace pour l'ouverture et le déballage des cartons, et suffisamment de temps pour affronter et traiter les questions du devenir des objets exhumés. La notion de temps recouvre deux sens différents. Le premier est celui de la durée pour ne pas avoir à vivre l'obligation du tri de manière contrainte et oppressante alors qu'on n'y était pas décidé soi-même. Le second sens de temps désigne une certaine disponibilité intérieure qui signifie l'acceptation de faire ce travail, car au début dit Valérie, « *tu ne sais pas trier* ».

En profitant de vacances avec leurs enfants pour trier et décider quels objets d'ailleurs resurgis seraient conservés, Valérie et son mari ont limité les effets anxiogènes du tri. Car outre leurs objets rapportés d'expatriation, il y avait aussi de nombreux objets hérités par l'un et l'autre. Ce qui pouvait apparaître comme fastidieux et contraignant s'est transformé en constitution d'un album d'objets : « *c'est un peu comme faire un album photo, il faut prendre le temps de se poser, faire le tri, dire où on met quoi, qu'est-ce qu'on garde* ». La présence des enfants permet au couple de « *raconter des choses* » dans un contexte qui, sans abolir l'éloignement des expériences et des lieux, les rend présentes de manière vivante. Les enfants deviennent les destinataires d'expériences vécues avec ou sans eux et peuvent choisir lesquelles s'approprier : « *on avait le temps et on a pu partager plein de choses avec les enfants du coup parce qu'on leur montrait les objets au fur et à mesure... Enfin, l'occasion de raconter aussi des histoires, ce qu'on ne prend pas toujours le temps de faire. Les objets sont aussi l'occasion, oui, de raconter des choses* ». Pour Valérie et son mari, ce partage est non seulement ce qui rapproche les membres de la famille, mais encore ce qui permet à chaque membre de la famille de construire son identité.

Valérie garde d'autant plus « *un très bon souvenir [de ce moment]* » qu'ils ont pu « *faire ça en plein soleil, pendant les vacances* ». Redécouvrir et partager en pleine lumière le passé et décider avec ses enfants du devenir des objets semble avoir constitué un contenant aux émotions de Valérie qui dit : « *ça, ça a été un chouette moment d'émotion* ». Se fait ainsi une mise en contact temporaire avec un passé dont les ombres

sont conjurées par la lumière du soleil et la présence des enfants qui ancrent le geste de tri au présent et le projettent dans le futur. L'émotion nostalgique, partagée, devient bénéfique à chacun et à l'ensemble de la famille, offrant l'occasion d'une transformation de soi sans danger. La constitution de cet album d'objets a permis à certains d'entre eux de trouver une place dans l'appartement familial : « *c'est à cette occasion-là qu'on a mis nos repose-têtes [d'Éthiopie] en décoration, qu'on a pris plein de décors¹⁵ [dans ces cartons]* ». Ces objets d'ailleurs font désormais signe à Valérie au quotidien plutôt que d'exister de manière absente et fantomatique dans des cartons. Ils sont comme de « *petits clins d'œil, [des] clins d'yeux d'objets* » qui ouvrent leur regard passé sur son présent.

La reconnexion volontaire : investiguer le passé inconnu d'un être aimé

Se re-connecter de manière volontaire aux dimensions d'ailleurs contenues dans les objets d'ailleurs s'inscrit parfois dans un projet personnel. C'est le cas de Soo¹⁶ qui éprouve comme Maryse un grand attachement pour sa grand-mère qu'elle n'a connue que très âgée. Elle a appris par sa mère que cette femme avait été dans sa jeunesse plongeuse en apnée sur l'île de Jeju d'où elle était originaire. Soo s'est passionnée pour cette partie de la vie de sa grand-mère qu'elle ne peut avoir connue « *... en fait, j'ai fait plutôt une enquête (rires) autour de ma grand-mère maternelle qui est née de Jeju. Et puis même j'ai lu des livres pour comprendre, mais je ne sais pas pourquoi. (rires) En vrai.* » Il lui semblait qu'en étudiant la vie des plongeuses professionnelles coréennes elle parviendrait à comprendre sa grand-mère. Elle a collecté lors de ses voyages en Corée des objets représentatifs de l'activité de plongeuse en apnée : un masque et des gants. Lors de l'entretien, elle les sort d'un petit coffret qui les protège des regards. Comme elle le souligne, ces objets n'ont jamais été portés et utilisés par sa grand-mère.

La manipulation des objets et l'enquête à laquelle se livre Soo produisent un double effet. Les objets la mettent directement en contact tactile avec le passé lointain de sa grand-mère qui exerce sur elle une fascination certaine. En lui offrant ainsi l'occasion de mieux connaître les traditions de son propre pays, l'enquête la transforme par l'acquisition d'un savoir personnel empreint d'imaginaire. Les gants et le masque, le savoir livresque et cinématographique et les récits maternels que Soo réunit construisent l'image de sa grand-mère plongeant dans la mer : « *cette image que je n'ai pas vraiment vue avec mes deux yeux, mais [c'est] comme si j'avais vu cette scène* ». Artiste, elle essaye de lui donner une forme actuelle et à tout ce qu'elle a appris : « *j'ai essayé de synthétiser. Ben, j'ai essayé de faire un projet. Mais en fait, ça ne prend pas une forme définitive* ». Pourtant, pour Soo, un certain flou subsiste toutefois dans la création de ce portrait. Elle admet volontiers qu'au fond elle ne connaît pas vraiment sa grand-mère. Le travail volontaire de connexion lui permet surtout de ressentir l'importance qu'elle revêt pour elle et de qualifier la signification qu'elle lui attache : « *c'était quelqu'un qui est important dans ma vie, je pense. Mais spirituellement. Ce n'est pas un rapport comme avec des amis, ou avec ma famille, plutôt ma mère et mon père, ma famille proche vraiment. Mais ma grand-mère, c'est quelqu'un qui était là, mais très*

¹⁵ Valérie est la seule des enquêtés à utiliser les termes décoration et décors pour désigner les objets d'ailleurs. Ces derniers ne sont pas amoindris à ses yeux par leur fonction de contribution au décor du logement.

¹⁶ Le lecteur sera peut-être surpris de retrouver ici, dans la partie qui décrit les présents de la discontinuité, alors qu'il vient de lire, à propos des mêmes objets et de la même personne, une analyse qui met en lumière la fabrique d'une continuité entre le *ici* et le *là-bas* dans la première partie de ce chapitre. L'expérience de Soo autour des objets de l'ailleurs concernant sa grand-mère a un double objectif. D'une part, Soo fabrique de la continuité entre son présent et l'ailleurs de sa grand-mère, continuité qu'elle éprouve au travers de son travail d'enquête. Mais d'un autre côté, la réalisation même du projet ainsi que la finalisation, suspendues au moment de l'enquête, de portrait artistique de sa grand-mère, manifestent l'impossibilité même de la construction de cette continuité. Dans ce sens, la nostalgie permet à Soo de construire des images de sa grand-mère dans ce passé qui lui restera à jamais inconnaissable en tant qu'expérience partagée.

mystérieusement, mais qui était... oui, spirituellement ». Lorsque sa grand-mère est décédée, Soo se trouvait en Corée. Malgré sa peine Soo s'était dit : « *je suis contente d'assister les derniers moments* ». Puis avec ses tantes et sa mère, elle est allée disperser les cendres sur l'île de Jeju : « *... dans la mer près du village où elle était née. Et c'est interdit (rires). Mais on a fait tout ça, en fait* ».

De manière volontaire Soo a donc exploité le sentiment nostalgique qui la saisissait à l'évocation de sa grand-mère pour se tenir au plus près de sa présence. Par son travail de création personnel et d'investigation, elle a rapproché d'elle un fragment de sa vie, celui de plongeuse, jusqu'à la voir nager dans la mer. L'émotion nostalgique a porté Soo dans ce mouvement de rapprochement qui touche à quelque chose d'intime, qui lui est propre et dont elle dit elle-même qu'elle en ignore toujours la motivation. Le travail de construction de Soo, loin de lui avoir permis d'enjamber le temps écoulé, le manifeste de manière forte. Le temps de la jeunesse et celui de sa propre temporalité ne se rencontrent pas. Mais son enquête et les images qu'elle crée rendent plus concrète une réalité qui lui échappe.

La mise en tension nostalgique du *ici* et du *là-bas*

Si la reconnexion involontaire ou volontaire met en jeu l'intériorité et l'intimité de la personne sur le registre d'une proximité et d'une forme de simultanéité, la mise en tension nostalgique du *ici* et du *là-bas* désigne un autre mouvement qui prend deux formes. La première est la mise à distance de l'ailleurs dont la puissance s'exerce avec trop de force et d'autorité dans le *maintenant* de la personne. La seconde modalité, qui rejoint l'étymologie même du mot nostalgie, est celle du retour heureux au vécu présent d'une expérience dont les déterminants se trouvent ailleurs. Mais plus que d'un retour, il s'agit de la transformation réussie de l'expérience nostalgique du contact avec le passé en expérience au présent, voire projetée dans le futur.

Un contact mesuré

Nous avons vu comment la conservation de l'objet d'ailleurs met en lumière, parmi d'autres enjeux, la prise en compte de l'influence qu'il exerce sur la personne et sur la perception sensible et affective de son environnement. Soo a dû, au fil du temps, réorganiser sa relation avec la valise réparée par son père dans laquelle elle conserve ses carnets personnels et sa correspondance avec ses amis coréens. Ressentant trop fortement la présence de son père et le regard de ce dernier sur sa vie en France lorsque la valise était rangée dans son bureau, elle a choisi de l'éloigner physiquement d'elle en la déplaçant au garage. Ce déplacement empreint de culpabilité et d'ambivalence, ainsi que nous l'avons vu, lui permet toutefois de se soustraire à l'influence de l'objet, de mieux maîtriser le contact avec l'objet et de se formuler ainsi son choix de vie. Il lui permet ainsi d'acter concrètement sa propre mise à distance de son pays, de sa famille et de ses amis sans inscrire ce choix dans une rupture. Bien qu'ambivalent et empreint de nostalgie, le déplacement de la valise formalise de manière active une prise de distance identitaire, le dépliement d'une nouvelle facette de son identité et la recomposition, à son avantage, des tensions qu'elle peut ressentir dans son attachement à deux cultures. Le sentiment nostalgique est le véhicule de la mise à distance de l'ailleurs et de l'appropriation de la distance désormais établie entre le *ici* et le *là-bas*.

Le retour « heureux » dans les lieux

La nostalgie désigne étymologiquement la « douleur du retour », et nous avons vu que le traitement préconisé aux malades était le retour chez soi. La disparition de la nostalgie dans la nosographie n'empêche

pas les individus de souffrir de ne plus être en lien avec des lieux aimés. Le retour heureux sur ces derniers constitue toujours un des moyens d'apaiser la souffrance nostalgique liée à l'éloignement. Éric a été brutalement arraché au territoire estival de son enfance et adolescence sans jamais en comprendre la raison. Longtemps affligé par la perte d'un lieu qu'il aimait et qui cristallisait ses rêves de liberté et d'évasion, il a traversé une longue période de deuil. La construction d'une maquette de bateau lui a permis de reconstruire le lien aux lieux aimés. Et finalement, après avoir rencontré sa compagne actuelle, il est retourné sur les lieux afin de partager avec elle son lien aux paysages et à la mer : *« je n'y suis pas retourné seul, j'y suis allé déjà avec elle pour lui faire découvrir un peu cet endroit-là, parce que ça me tenait aussi à cœur »*. Nul doute encore que, comme pour Valérie avec ses enfants et son mari, le fait d'être deux pour le retour dans ce lieu ait constitué un contenant émotionnel permettant à Éric de transformer un vécu d'inaccessibilité en vécu d'une expérience nostalgique. D'ailleurs, depuis ce retour heureux, il retourne seul en Normandie pour s'y ressourcer : *« j'y retourne plus ou moins régulièrement depuis, une fois tous les deux ans à peu près, ce n'est pas très fixe. Je n'ai pas des moments fixes dans l'année, souvent à cette période-là, à l'automne, au début de l'automne, j'ai envie d'y aller pour pouvoir un peu me ressourcer »*. L'espace qui lui était interdit, restitué par la double médiation d'un objet et d'une relation amoureuse, lui offre la possibilité de se *« dépayser tout en étant en sécurité »*. Tout comme durant son enfance et son adolescence, Éric a renoué avec son désir de liberté, de silence et de navigation. Le retour heureux sur les lieux répond à un besoin de *« stabilité dans la continuité »* alors qu'il lui semble vivre au quotidien dans un monde marqué par les changements : *« même si la ville évolue et que j'aime bien voir cette ville évoluer, il y a des endroits qui changeront pas. C'est-à-dire que la falaise avec le vent de mer, voilà, sauf à ce qu'il y ait un gros cataclysme écologique, elle restera là encore un moment. Je pense que c'est quelque chose, c'est en fait la recherche de la stabilité dans la continuité. C'est un peu cette vision-là »*. Cette stabilité retrouvée est le fruit d'un dépassement de la coupure vécue à son adolescence et de son déplacement pour l'inscrire dans le présent à soi de l'homme qu'il est devenu. D'où, comme Valérie, le désir de transmettre ce lieu qu'il aime à ses enfants : *« je sais que j'aime assez ça, moi, être un peu le moteur de transmission »*. Sans rien leur imposer mais en leur offrant la possibilité de construire leur propre rapport aux lieux et à eux-mêmes : *« mais avec les enfants en effet, mais pas avec une volonté de vouloir transmettre pour les amener à aimer ce que moi j'aime, mais c'est plutôt dans une idée de leur amener des choses. Je peux transmettre ça, je peux transmettre ça, "Maintenant fouillez, enfin prenez ce qui vous intéresse" »*. Le retour heureux assure dans ce cas la perspective d'une transmission.

Le « retour heureux » symbolique

À l'occasion de son cinquantième anniversaire, le frère cadet de Philippe lui fait un cadeau : un morceau de son passé et de leur passé commun sous la forme d'une raquette de tennis. Lorsqu'ils sont enfants, toute la famille joue au tennis mais son *« petit frère, en l'occurrence celui-là, un peu mieux quand même (rires), faisait un peu collection des raquettes »*. Son permis de conduire obtenu, Philippe prend le relais de leurs parents pour emmener son frère jouer : *« j'aimais bien, j'allais avec lui. Puis c'était intéressant, enfin, ce lien de petit frère à grand frère »*. Sans faire collection lui-même de raquettes comme son frère, Philippe s'en achète une, à l'âge *« de 15/16 ans »* grâce à l'assurance touchée après un accident à la cheville. C'est finalement dans la chambre de son frère que la raquette *« un peu mythique »* de Philippe trône longtemps, accrochée au mur. L'objet est ainsi évocateur d'une passion fraternelle partagée de manière à la fois commune et différente. Philippe met en lumière la distance qui le sépare désormais de cette période et ce

que signifie au présent et pour l'avenir de leur relation le retour heureux de la raquette à l'occasion d'un anniversaire symbolique. Comme il le note, cette raquette, bien qu'il en ait fait l'acquisition à un moment où elle signifie quelque chose pour lui, appartient plutôt au passé de son frère. Pourtant ce dernier choisit de lui offrir l'objet à la fois comme lui revenant de droit mais aussi comme un objet « *nouveau* », significatif d'une autre étape de leur relation : « *quand j'ai fêté mes 50 ans, y a quatre ans du coup..., ben, il m'a redonné la raquette. Voilà donc... c'est plus un ailleurs... temporel... Voilà, c'est plus celui d'avec mon frère. Il a 11 ans de moins que moi* ». La raquette représente aussi un ailleurs qui lui est propre et le présent de la relation puisqu'elle lui est « *revenue* » : « *donc, voilà, donc j'ai ma raquette de tennis qui est revenue finalement, tu vois* ». C'est dans cette dernière formule que se concentrent la surprise et le plaisir d'une nostalgie légère et agréable. L'objet mobilise un arrière-plan qui dit la longévité heureuse d'une relation fraternelle que le frère de Philippe a su symboliser avec un objet dont ils partagent l'histoire, et actualiser au présent.

L'émotion nostalgique manifeste, tout comme la patrimonialisation, la distance géographique, temporelle et relationnelle contenue dans les objets de l'ailleurs. Mais elle offre la possibilité de la surmonter temporairement par le biais d'une reconnexion sensorielle (tactile ou visuelle), souvent involontaire, plus rarement volontaire, et la mise en forme d'un nouveau récit de l'ailleurs (géographique, temporel et relationnel) et de soi. Les objets d'ailleurs présents dans l'environnement de vie sont alors comme autant de signes, de « *clins d'yeux* » qui mettent la personne en relation avec ce qu'elle a vécu et avec sa construction biographique, réelle et imaginaire. Le présent à soi est actualisé. L'émotion nostalgique peut aussi être vectrice d'un retour heureux non pas dans le passé mais dans une expérience déplacée et transposée dans le présent à soi. En favorisant le retour heureux réel ou symbolique de ce qui a été vécu dans le maintenant de la personne, elle ouvre à un nouveau présent à soi et à la possibilité du partage et de la transmission. Conjoints et enfants et membres de la fratrie peuvent jouer un rôle important de contenant au vécu de l'émotion nostalgique et à la transformation de soi, évitant à la personne le danger de la mélancolie.

L'incomplétude du présent endeuillé par/de la perte

Les objets d'ailleurs des personnes rencontrées renvoient pour une partie d'entre elles à des formes de complétude : ils représentent la totalité de soi. La distance dont ils sont porteurs à l'égard de lieux, de périodes de la vie ou de relations significatives est surmontée notamment par les émotions corporelles et sensorielles éprouvées. Le transport dans le double sens du terme leur permet, dans un présent à soi, d'entrer en contact avec une ou plusieurs dimensions de l'ailleurs. Pourtant, il peut arriver que ce contact par transport positif entre le *là-bas* et le *ici* ne soit plus possible. L'inaccessibilité de lieux importants, la disparition de périodes de son existence ou de l'être aimé endeuillent le présent de la personne. Cette dernière en ressent alors l'incomplétude, la totalité portée par l'objet d'ailleurs étant définitivement

fracturée. C'est ce que dit Philippe, évoquant un échange de bracelets avec son ancienne compagne. Son bracelet est maintenant porteur d'un impossible qui en fait un objet doublement blessant : dans l'épreuve de la perte et dans celle du présent, creusé par la perte et le manque. Dans cette partie, nous allons explorer comment se traduit l'expérience de l'incomplétude du présent à soi endeuillé dans chacune des dimensions de l'ailleurs : géographique, temporelle, relationnelle.

L'incomplétude géographique : « l'impossible »

L'incomplétude géographique résulte d'événements nationaux ou internationaux qui portent atteinte à l'intégrité du territoire avec lequel la personne est en lien. Ces derniers rendent très difficile ou impossible l'accès à ce territoire. Au sein du logement, l'endommagement d'un objet représentatif de cet ailleurs peut redoubler et amplifier le vécu de perte. Deux événements, l'un national, l'autre personnel, sont venus briser la contemporanéité et l'unité des réalités française et libanaise de l'existence de Marie-France. Le premier, en 2020, est l'accident industriel du port de Beyrouth. Le second, en 2021, est le bris d'une étagère qui supportait un ensemble de verres soufflés moyen-orientaux. Il semble que le second événement, intime, ait tranché le lien ténu qui, après l'accident du port de Beyrouth, faisait encore vivre en Marie-France la coïncidence de sa réalité libanaise avec sa vie en France.

En 2020, ce ne sont pas seulement le port et le centre-ville de Beyrouth qui ont été détruits par l'explosion d'un dépôt de nitrates d'ammonium, c'est « *le pays [qui] a sauté, en gros. Il a explosé le 4 août 2020... et il a explosé vraiment* ». Le pays tout entier s'est enfoncé dans la crise politique et économique. Les allers et retours dans la famille et le projet de vivre quelques mois par an à Beyrouth que Marie-France et son mari avaient imaginé n'ont plus été possibles : « *donc aller au Liban, si c'est pour aller s'enfermer chez eux [son frère et sa belle-sœur]... Et puis aller au Liban faire du tourisme dans un pays où les gens crèvent de faim, quel sens ça a quoi ? Donc ça va devenir impossible* ». L'année d'après, son frère « *a perdu l'équilibre et il s'est appuyé dessus. Toute l'étagère est partie et tous les verres soufflés qu'il y avait dessus sont partis* ».

Pour Marie-France qui a organisé son environnement de vie en territoires (les « coins » Égypte, Moyen-Orient, Liban, Japon et Provence), les deux événements portent atteinte au lien concret qu'ils maintenaient entre les réalités libanaise et française. Ils ne peuvent plus être les vecteurs du Liban et du Moyen-Orient autrement qu'en creux et sur le signe de la perte et de l'absence : « *ah non, c'est autre chose, là. C'est vraiment plus jamais on n'ira se balader dans les quartiers qu'on aimait [et qui] ont été reconstruits, ce ne sont plus les mêmes. Les petites échoppes, les petits bistrots qu'on aimait bien, les bacs de fleurs, tout est parti* ». Le traumatisme vécu par l'anéantissement des territoires et des objets est tel que Marie-France le traduit dans l'évocation des destructions massives d'Hiroshima et de Dresde, et compare les sentiments qu'elle éprouve à ceux de leurs victimes : « *il n'y a plus rien...* » Son présent à soi est désormais amputé d'une importante part de sa géographie personnelle et donc de sa réalité. Où qu'elle tourne ses regards pour reconstruire de la continuité entre le Liban et son existence en France, elle ne peut que constater que l'accès de ce à quoi elle tenait le plus devient impossible. Marie-France vit cette atteinte de manière intime : « *si tu pleures, c'est que ça te touche un espace intérieur ? – Énormément. – Un espace en toi ? – Ah oui, oui. Je pense que c'est l'enfance, oui, l'enfance, l'adolescence (...)* ».

Brutalement confrontée à la perte d'un objet d'amour irremplaçable et d'une partie essentielle d'elle-même, Marie-France affronte le deuil de son pays d'origine et d'une partie de son histoire : « *ce n'est pas juste ma maison et les objets qui étaient dedans, c'est y compris mon pays. Ça, ça me fait pleurer. Chaque*

fois que je vois un truc, alors j'ai un peu honte de mes larmes ». Ni la reconstruction des maisons détruites ni l'achat (désormais impossible) d'objets comparables ou ressemblants ne pourront venir remplacer ce qui « est parti ». L'expression « *c'est douloureux* » insiste sur la présence continue de la douleur de la perte irrémédiable et de la cassure : « *c'est douloureux de ne pas pouvoir y aller, pas pouvoir... Ce qui est douloureux ce n'est pas de ne pas pouvoir y aller, c'est que ça n'existe plus. C'est fini, ça a sauté* ». En fin d'entretien, Marie-France note que ce qu'elle a perdu c'est un de ses deux chez-soi : « *et puis étonnamment, j'ai dû te le dire plus d'une fois, quand je suis ici, je dis chez nous en parlant de là-bas. Et quand je suis là-bas, je dis chez nous en parlant d'ici* ». Ces deux chez-soi formaient une seule et même unité, ils étaient en continuité permanente l'un de l'autre. Et même si elle sait que « *bon, en fait, chez moi, c'est ici, (...) en France* », ce chez-soi français est désormais marqué par une incomplétude que rien ne pourra venir combler.

L'incomplétude temporelle : la privation d'une partie de sa vie

Trace de l'inaccessibilité de son enfance et de son adolescence et de ses rêves d'alors, une maquette de bateau possède aux yeux d'Éric un statut particulier. Il a été très attaché durant toute cette période à un lieu de vacances dans la baie du mont Saint-Michel, en Normandie « *sans savoir pourquoi* », car « *il n'y a pas de berceau familial dans le coin, il n'y a pas d'attaches familiales dans la région* ». Arraché brutalement et sans explication à cette expérience de vie totale et qu'il s'était appropriée comme sienne, l'adolescent a perdu l'accès à la liberté, au dépaysement vécu en toute sécurité et au bonheur. Devenu adulte, se souvenant d'une visite d'un chantier naval où était construite une Bisquine¹⁷, la construction d'une maquette de bateau fidèle l'amène à *travailler l'expérience de la privation et de son présent endeillé*. Comme le suggère Claude Lévi-Strauss, « *avec des moyens artisanaux [le bricoleur] confectionne un objet matériel qui est en même temps objet de connaissance* » (Lévi-Strauss, 1962, p. 33). Nous pouvons dire, en paraphrasant l'anthropologue, qu'Éric, en réduisant la douleur de la perte à l'échelle d'une maquette l'a rendue « moins redoutable » et a pu l'explorer : « *du fait d'être quantitativement diminuée, elle [lui] semble qualitativement simplifiée* » donc appréhendable (*idem*, p. 35). La maquette lui permet de façonner et de donner forme à un présent à soi dans lequel le lieu dont il a été séparé existe de manière paradoxale. D'un côté, la maquette de bateau le renvoie directement à son vécu passé sur le registre du manque et de l'absence, voire de l'impossibilité de retourner en Normandie. De l'autre, sa fabrique lui a fait vivre concrètement ce qu'il avait perdu et ce à quoi il est attaché depuis son adolescence : le goût du dépaysement, un désir de liberté. Ces deux pôles de l'expérience de la maquette co-existent sans se rencontrer. Le présent à soi d'Éric reste marqué par une perte dont la dimension principale est celle, temporelle, d'une partie de son existence.

¹⁷ Bateau destiné à la pêche à la coquille Saint-Jacques en Normandie et en Finistère



Maquette de bisquine de la côte normande, Paris, Éric

L'incomplétude relationnelle

La séparation amoureuse engage celui qui a été laissé à un sentiment de perte et de découverte de son incomplétude. Si certains objets peuvent sembler contribuer à maintenir le lien avec la personne qui est partie, ils manifestent aussi la réalité de la séparation. L'objet d'ailleurs creuse un écart de soi à soi. Émotionnellement, cet écart se traduit par une oscillation instable, car irrégulière et imprévisible, consolation passagère et douleur, maintien d'un lien et proclamation cruelle de l'abandon, oubli et surgissement d'images liées à la vue ou à la manipulation de l'objet d'ailleurs. Cette oscillation instable de la perception de soi est le marqueur d'un écart qui s'approfondit en dévoilant à la fois « qui » et « quoi » la personne a perdu (Dreyer, 2009).

Pour Philippe, tout objet d'ailleurs manifeste le caractère inaccessible d'une expérience vécue importante. Il le définit explicitement comme l'écart entre « *un truc tellement énorme que je revivrai jamais ça* » et sa vie actuelle. La séparation d'avec sa compagne Aline s'inscrit dans un objet modeste, un bracelet de tissu : « *ça, c'est un vrai objet d'ailleurs ça. C'est un truc... peut-être le plus inaccessible de tout ce que j'ai évoqué* ». Philippe souligne que l'objet cache désormais sa dimension d'ailleurs géographique sous un aspect tellement « *anodin* » qu'il n'y avait même plus pensé en présentant l'objet : « *en extrapolant, c'est un vrai objet d'ailleurs, parce qu'en plus il vient de Grèce, en fait* ». Mais au moment de l'entretien, la dimension géographique est la plus prosaïque et la moins parlante des trois dimensions de l'ailleurs et la dimension temporelle s'est fondue dans la dimension relationnelle, colorant cette dernière d'un « *inaccessible* » définitif.

Reste que ce modeste objet est celui qui « *cumule le plus de trucs d'ailleurs* » aux yeux de Philippe. Parmi ces derniers, et même s'il ne veut pas céder à sa puissante symbolique¹⁸, il y a un moment fondateur : « *je te passe la symbolique. Voilà, on s'est passé chacun notre bracelet, parce que ça a nécessité pour le faire tourner que ce soit quelqu'un d'autre qui le mette. Tu vois, mais du coup de fait, on s'est retrouvés à nous mettre chacun notre bracelet* ». Philippe tente de minimiser la signification symbolique du geste de l'échange : « *moi, j'y mets probablement plus que... enfin, j'y mets plus. Non, il n'y avait rien de plus que "Je te passe un bracelet"... Je veux dire, on n'allait pas se marier, tu vois* ». L'oscillation se fait dans l'alternance des sentiments éprouvés alors et ceux qu'il éprouve aujourd'hui. Le bracelet a été le témoin et est désormais le gardien de ces deux moments et de ces deux états entre lesquels Philippe essaye de trouver un équilibre. Son statut ambivalent reflète ainsi l'instabilité émotionnelle et sentimentale de Philippe et se donne à voir dans le fait qu'il est « *compliqué* » à porter : « *je l'avais enlevé à un moment donné, parce que c'était trop compliqué. Puis, là, je l'ai remis, parce que je sais pas [claquement de mains]* ». De la même façon la crainte de perdre l'objet, « *pour le coup, je pense que ça me ferait chier de le perdre. Franchement* », et celle de le voir s'abîmer viennent « *inquiéter* » le quotidien et le présent à soi de Philippe. Lui rappelant la présence passée et soulignant l'absence actuelle de son ancienne compagne et ses propres sentiments, le port du bracelet, le soin pris à le préserver de toute dégradation et la crainte de le perdre, le présent à soi de Philippe oscille entre une perception plus ou moins « *compliquée* » de lui-même : « *oui, c'est moins compliqué. Je pense que ça reste un peu compliqué au fond, globalement, mais c'est moins compliqué... Ça dépend des moments, en fait* ».

Reste que cette oscillation, aussi instable et inconfortable soit-elle, produit une forme d'attachement qui « *emmène* » : « *ça permet de ne pas oublier. Et c'est vrai que des fois, j'ai pas cette pensée. Le fait de regarder le bracelet, tac ! Du coup, ça emmène* ». Mais ce transport, loin de procurer la sensation douce-amère de la nostalgie ou de provoquer un retour heureux avec déplacement et dépassement dans un présent à soi autre de l'expérience passée, est potentiellement dangereux en raison du mode particulier de présence du passé au présent induit par l'objet : « *enfin, tu vois, c'est très, euh... pour le coup, ça peut être très présent, donc il faut faire gaffe à ça. Enfin, ça peut être très dangereux* ». Ne pouvant plus le définir comme un objet symbole d'une relation amoureuse vivante ni se résoudre à s'en débarrasser, Philippe a donc transformé le sens et la fonction du bracelet, entérinant au passage la dimension définitivement passée de cette période de sa vie. Le bracelet n'enregistre plus l'intensité de la passion et de la relation. Il permet maintenant d'en tester le possible déclin : « *j'ai pas besoin de ça [du bracelet] pour me souvenir de toute cette période. En fait, c'est un peu, je sais pas comment dire ; c'est pour tester mon état, en fait* ». Philippe met en avant la sensorialité de ce testeur d'un nouveau genre dans le fait de le porter et de le regarder : « *tu vois, je le regarde, Puis y a des fois, ah oui ! Ça pique sévère. Puis, y a d'autres fois où j'ai pas [claquement de mains], voilà. C'est un compteur Geiger de ma radioactivité euh... (rires)* ». Mais au-delà de lui permettre de tester s'il souffre encore et à quel niveau d'intensité des rayonnements radioactifs d'un amour défait il est encore exposé¹⁹, Philippe tente aussi de mesurer si l'affaiblissement de ses sentiments amoureux devient suffisant pour lui permettre de s'en sortir : « *alors c'est pour ça que ça me teste un peu, en fait. En fonction des*

¹⁸ Le bracelet est un symbole du lien amoureux ou du nœud matrimonial, de la fidélité que se jurent les amants et de la durée éternelle de leurs sentiments. Les deux registres symboliques de l'engagement réciproque, amoureux et matrimonial, sont présents dans la description par Philippe de l'échange des bracelets.

¹⁹ On notera que ce qui caractérise le bracelet « *d'avec Aline* », c'est le regard de sa compagne. Après avoir été amoureux, ce regard est devenu semblable à celui de Méduse qui réifie ses victimes.

moments, je m'évalue sur comment je vais (rires) finalement réussir peut-être à me sortir de ça un jour ». Testeur, le bracelet devient alors presque un objet extérieur à soi, un objet-boussole pour envisager un futur.

Le présent endeuillé est celui dans lequel l'objet d'ailleurs manifeste de manière inéluctable la perte de ce qui a compté pour la personne. Cette manifestation prend la forme de la destruction matérielle des territoires et des objets d'ailleurs les représentant, de la privation d'accès à certaines périodes de son existence et enfin la séparation définitive d'avec des personnes aimées. Et elle se traduit par un sentiment d'incomplétude qui atteint l'ensemble du présent à soi, sans remède en apparence. En effet, si certaines pertes, comme la destruction de son pays, ne peuvent jamais être remplacées et qu'aucun déplacement ne peut permettre d'y retourner, nous avons vu plus haut que la conversion, par déplacement et dépassement, du présent endeuillé en émotion nostalgique pouvait permettre un retour heureux. Cette dernière partie permet de comprendre comment les objets d'ailleurs jouent un rôle essentiel dans l'apprentissage de soi comme marqué par l'incomplétude liée aux événements de la vie.

Conclusion

Ainsi, dans les présents à soi marqués par la distance entre le *ici* et le *là-bas*, les objets d'ailleurs et les sensations, émotions et pensées qu'ils suscitent sont à la fois des expériences vives du caractère non surmontable de la distance entre le *ici* et le *là-bas*, et des tentatives de réduction de cette distance. Au regard des expériences décrites par les personnes rencontrées, le dépassement et le déplacement de l'expérience passée dans un contexte nouveau permettent de surmonter la distance pour la transformer en expérience actuelle et nouvelle.

La patrimonialisation des objets permet de conserver près de soi une représentation de ce qui a été vécu fixée dans un présent éternisé. Son effet principal est d'historiciser le vécu personnel et d'arrêter la fuite du temps dans une image qui n'est plus soumise à changements. Le territoire géographique, les relations et l'époque vécue y sont conservés de manière souvent idéalisée. Le mot qui résume à la fois ce qu'est l'objet dans sa matérialité et ce qu'il représente est souvent : « beauté ». La patrimonialisation de l'objet n'empêche pas ce dernier d'être le vecteur d'émotions dont l'intensité variera entre la nostalgie et le sentiment de deuil. Mais ces dernières sont contenues et sont affirmées par la mise à distance de la patrimonialisation, et sont souvent considérées comme peu ou non partageables avec autrui.

L'émotion nostalgique construit la possibilité d'un transport émotionnel temporaire, d'un partage avec d'autres et d'une possible transmission de ce qui a été vécu. Le territoire, la ou les relations, certains moments, sont soigneusement décrits, avec chaleur. En tant qu'affect, l'émotion nostalgique enrichit le présent à soi de la personne et ouvre à la possibilité d'un futur. Émotion positive même si douce-amère, elle doit toutefois être contenue pour ne pas devenir envahissante et transformer le présent à soi en mélancolie. Pour faire face à ce risque, la distance avec l'objet d'ailleurs est réglée en conséquence : éloignement, manipulation plus rare, etc.

Enfin, le présent endeuillé décrit la perte qui peut concerner une, deux ou trois des dimensions de l'ailleurs. La perte de son pays, l'impossibilité d'accéder aux lieux ou aux personnes d'une époque de sa vie ou la perte de l'être aimé (séparation, décès), sont autant d'épreuves qui fracturent l'unité du présent à soi de la personne et font de ce dernier, désormais marqué d'incomplétude, un présent endeuillé. L'objet d'ailleurs suscite des émotions puissantes : douleur, chagrin et pleurs saisissent la personne devant le fossé désormais infranchissable qui la sépare de certaines périodes de son existence. Ce présent se caractérise par une oscillation instable entre des émotions contraires : douleur et apaisement, oubli et resurgissement des images de ce qui a été vécu et éprouvé, chagrin et joie.

Conclusion générale

Notre enquête s'est appuyée sur la définition de la réalité de Peter Berger et Thomas Luckmann, la réalité par excellence est définie comme *l'ici* de mon corps et le *maintenant* de mon présent. Même si ces auteurs n'éliminent pas l'existence d'éléments de cette réalité se trouvant à distance, ils en minorent l'importance ou la signification pour la définition de ce qu'est la réalité par excellence : une réalité qui serait toujours à portée de main.

Or, en rencontrant des personnes ayant un rapport aussi différent à la notion d'ailleurs que des personnes adeptes du voyage touristique, ayant vécu à l'étranger pour des raisons professionnelles ou étant venues en France pour des études ou pour y travailler, force est de constater que l'ailleurs est une dimension essentielle de la réalité par excellence de l'habiter.

Est ainsi apparue une définition de l'ailleurs articulant un *ici* de mon corps et un *là-bas* dont le feuilletage se compose de trois dimensions : géographique, temporelle et relationnelle. À l'aide de ces trois dimensions, l'individu situe (dans l'espace), date (dans le temps proche ou lointain) et nomme des personnes en lien avec son vécu et son histoire personnelle. En retour, ces informations investies dans le récit de l'objet colorent au présent l'expérience de l'habiter.

Les trois dimensions constitutives de l'ailleurs sont de poids variables dans ce que représente chacun des objets d'ailleurs dans le temps de la vie de l'individu. L'étude des objets d'ailleurs invite à écouter de manière dynamique des récits de vie et des expériences qui ne sont figés dans l'objet qu'en apparence. Cette variabilité du poids des trois dimensions et les modalités de leur association donnent à l'objet deux aspects principaux : son ambivalence et sa plasticité.

- Du côté de l'ambivalence, l'objet peut exercer une influence sur les individus de natures différentes (positive, inquiétante, angoissante, etc.) selon les relations qu'ils vont entretenir avec telle ou telle dimension de l'objet et les réalités ou les interlocuteurs qu'elles désignent.
- D'un autre côté, la plasticité des objets d'ailleurs rend compte de la manière dont les personnes « jouent » au sens sérieux du terme avec les significations dont ils sont porteurs pour elles mais aussi avec leur matérialité (Winnicott, 2002).

À ce titre, les objets d'ailleurs constituent des médiations de soi à soi et de soi aux autres (vivants ou morts, connus et inconnus) que les personnes savent utiliser pour assumer, penser et construire les continuités mais également les aspects discontinus et les ruptures du fil de leur existence.

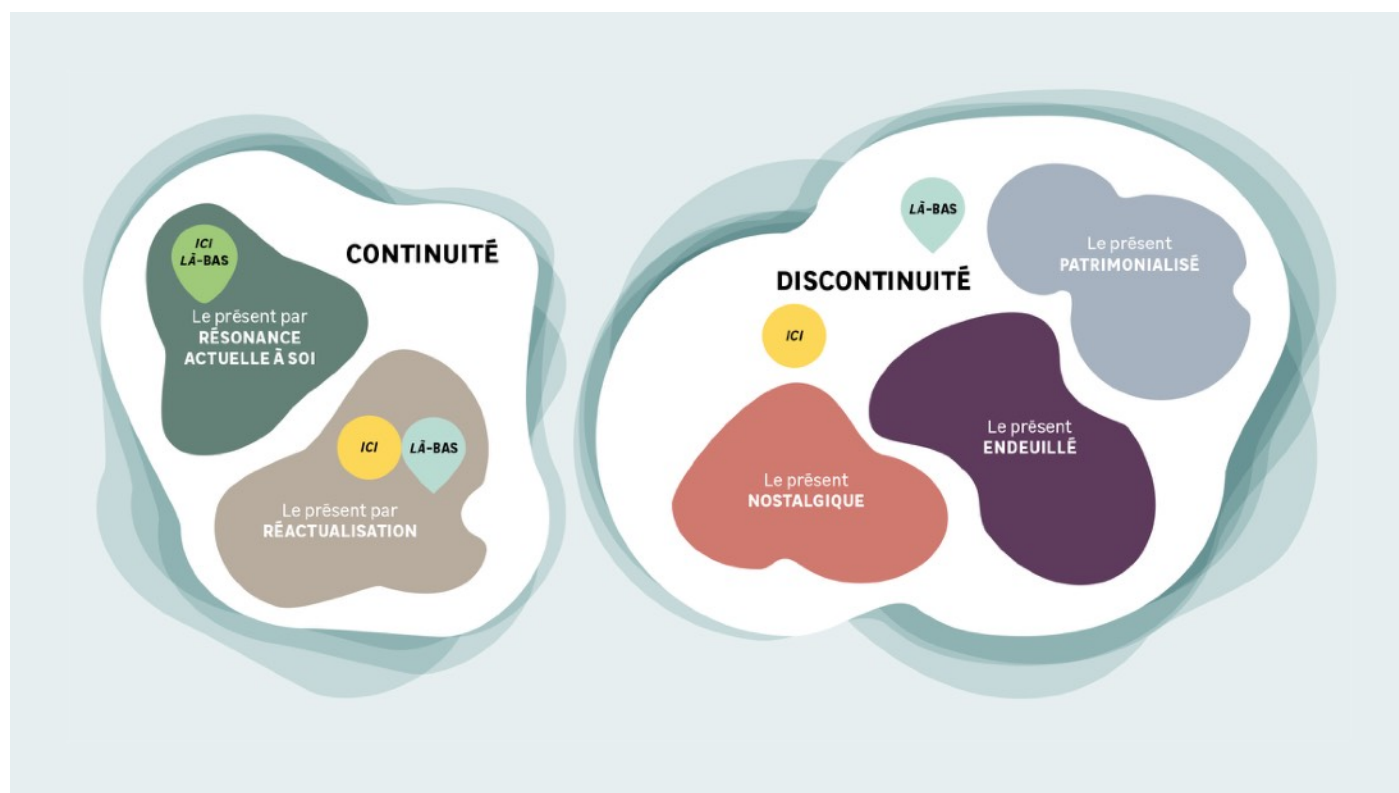
Dans le logement, les objets d'ailleurs ne contribuent pas à sa décoration, terme que les enquêtés réfutent. Abstraits, froids, les termes décor et décoration ne rendent pas compte à leurs yeux du caractère « précieux » des objets d'ailleurs. Ces derniers sont considérés comme des « trésors » qui font l'objet de présentations et d'usages finement pensés selon la place de l'objet dans l'histoire de la personne, son ancienneté, sa fragilité, sa capacité à entrer ou non dans des usages quotidiens : certains sont exhibés de manière presque muséale quand d'autres sont rangés à l'abri des risques de détérioration ; certains sont utilisés tous les jours et d'autres de manière parcimonieuse, voire jamais. Leur entretien mobilise les enquêtés soucieux de leur conservation et du risque de les perdre.

Ces usages des objets d'ailleurs, tout comme les interactions sensorielles ou dialoguées que les habitants entretiennent avec eux, sont l'occasion de « transports », de mouvements qui sont autant de déplacements de soi dans le temps et dans l'espace. Ces transports émotionnels et affectifs mettent les habitants en contact avec des expériences vécues de leur existence dont les objets sont la trace. Ces transports viennent enrichir la densité de l'habiter en rapprochant ce qui semble distant dans l'espace et le temps. Ainsi, se dessine un jeu subtil entre *ici* et *là-bas*, une dialectique entre dedans et dehors, intérieur et extérieur. Cette dialectique concerne autant l'espace du logement que le vécu de l'individu et son identité. Loin de se cantonner au rôle de souvenirs de lieux, de moments ou de personnes, les objets d'ailleurs colorent de manière active le présent de chacune des personnes rencontrées.

Rappelons le mouvement posé pour définir la réalité présente de l'habiter lorsqu'elle est enrichie par la prise en compte de l'ailleurs : **l'ailleurs = le *là-bas* + le *ici***, ce qui nous amène à une autre équation : **le présent de l'habiter = le *maintenant* de mon présent + l'ailleurs**. Les cinq présents de l'habiter esquissés

sont le principal enseignement de la recherche : elle permet de décrire la densité de la réalité présente de l'habiter vécue par des individus. Chacun des types rend compte d'une dynamique qui articule expérience de soi et expérience du présent. Si ces présents ne sont pas activés en permanence, ils enseignent sur la densité des temporalités de l'habiter et sur certains aspects de définition de la réalité présente des habitants.

Ces cinq présents se répartissent en deux catégories : celle où la continuité entre l'*ici* et le *là-bas* se maintient ; celle où cette continuité est cassée, rompue ou impossible.



La densité de la réalité présente de l'habiter

Une continuité forte entre le *là-bas* et le *ici*

Dans cette première catégorie, on observe une continuité entre le *là-bas* et le *ici* et les objets d'ailleurs rendent compte d'une expérience de soi sous le mode « c'est moi au présent ». Deux présents se déclinent : par résonance actuelle à soi et par actualisation/réactualisation à soi. Dans ces deux présents à soi, on peut noter une absence de distance entre le *là-bas* et le *ici* avec une différence, néanmoins.

Le présent par résonance actuelle à soi : le *là-bas* est le *ici*. Par définition, il n'existe pas dans ce présent à soi de distance entre le *ici* et le *là-bas* dans la mesure où ce qui est mis en avant, quel que soit le lieu, c'est que « cela fait partie de moi » et peut être traduit, par exemple, par « c'est mon côté coréen ». Une spécificité attachée à un *là-bas* est mise en avant comme caractéristique de soi. Le *là-bas* n'est donc jamais à distance de la vie quotidienne de l'individu puisqu'il relève de ce qu'il est.

Le présent par réactualisation : dans ce deuxième présent, le *là-bas* et le *ici* fonctionnent en vases communicants, l'un se définit par rapport à l'autre. S'ils peuvent être identifiés et dissociés, pour faire sens, ils doivent être tenus ensemble. L'individu pétrit et se réapproprie un *là-bas*, le rendant contemporain et actuel de ce qu'il vit et de la manière dont il se vit.

La discontinuité entre le *là-bas* et le *ici*

Dans cette seconde catégorie, dans ce qui fait présent à soi, on observe une discontinuité entre *là-bas* et *ici* : *là-bas* et *ici* sont dissociables. Les personnes surmontent la discontinuité qu'elles éprouvent par la fixation de l'objet dans un présent patrimonialisé ou par le mouvement émotionnel de la nostalgie. La discontinuité marquée par l'endeuilement marque plus que les deux précédentes le caractère de la discontinuité.

Le présent patrimonialisé décrit une forme de présent figé, éternisé. L'ailleurs y prend forme de manière discrète comme un attachement à un lieu, à une période de la vie, ou à une personne ayant joué un rôle dans l'existence.

Le présent nostalgique est une émotion douce-amère, la nostalgie permet de se reconnecter volontairement ou d'éprouver involontairement, la présence d'un vécu que l'individu sait révolu mais que l'on sent près de soi. L'émotion éprouvée permet à la personne de ressentir de manière paradoxale à la fois la présence de ce passé et son éloignement.

Le présent endeuillé décrit la perte du *là-bas* et l'épreuve d'une incomplétude douloureuse en soi. Trois sortes d'incomplétude peuvent être évoquées pour donner corps au présent endeuillé : l'incomplétude géographique, l'incomplétude temporelle et l'incomplétude relationnelle.

La réalité par excellence est donc aussi définie par des éléments et des motivations qui ne sont pas dans l'environnement immédiat du corps, à portée de main, mais qui sont à distance géographiquement, temporellement, relationnellement. L'ailleurs est une composante du présent de l'habiter.

ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE

- Baudrillard, J.** (2008 [1968]). *Le système des objets*. Paris, Gallimard.
- Berger, P., Luckmann, T.** (2018 [1986]). *La construction sociale de la réalité*. Paris, Armand Colin.
- Berger, P., Kellner, H.** (2018 [1988]). « Le mariage et la construction sociale de la réalité », in Berger, P. et Luckmann, T., *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, p. 307-334.
- Caraion, M.** (2020). *Comment la littérature pense les objets : théorie littéraire de la culture matérielle*. Collection Détours, Ceyzérieu, Champ Vallon.
- Cassin, B.** (2013). *La nostalgie*. *Quand est-on chez soi ?* Paris, Autrement.
- Dodman, T.** (2022). *Nostalgie : histoire d'une émotion mortelle*. Collection L'Univers historique, Paris, Éditions du Seuil.
- Dreyer, P.** (Dir.) (2009). *Faut-il faire son deuil ? Perdre un être cher et vivre*. Collection Mutations. Paris, Autrement.
- Eleb, M.** (2014). *Les 101 mots de l'habitat*. Collection 101 mots à l'usage de tous, Paris, Archibooks.
- Freud, S.** (2011). *Deuil et Mélancolie*. Petite Bibliothèque Payot, Paris. Payot.
- Jouhaud, C.** (2022). *Le siècle de Marie Dubois. Écrire l'expérience au XVII^e siècle*. Collection L'univers historique, Paris, Éditions du Seuil.
- Kaufman, J.-C.** (2012). *Quand Je est un autre. Pourquoi et comment ça change en nous*. Collection Pluriel, Paris, Hachette.
- Ramos, E.** (2006). *L'invention des origines. Sociologie de l'ancrage identitaire*. Paris, Armand Colin.
- Ramos, E.** (2016). *L'expérience individuelle et les « chez-soi »*. *Habilitation à diriger des recherches*. Université Paris-Descartes.
- Rey, A.** (dir.) (2022). *Dictionnaire historique de la langue française*, 2 volumes. Paris, Le Robert.
- Rosa, H.** (2018). *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*. Paris, Éditions de la Découverte.
- Severi, C.** (2017). *L'objet-personne. Une anthropologie de la croyance visuelle*. Collection Aesthetica, Paris, Éditions Rue d'Ulm/Musée du quai Branly.
- Singly de, F.** (1996). *Le soi, le couple et la famille*. Collection Essais et Recherches, Paris, Nathan.
- Vernay, F., Dreyer, P.** (2022). « Arrangements. Expériences corporelles de l'habiter au fil de la vie ». Chantiers LEROY MERLIN Source n°51, Les chantiers de LEROY MERLIN Source, Lille, LEROY MERLIN France.
- Winnicott, D. W.** (2002). *Jeu et réalité*. Collection Folio Essais n°398, Paris, Gallimard.
- Woolf, V.** (2016). *Un lieu à soi*. Traduction de Marie Darrieussecq, Collection Empreinte, Paris, Denoël.

MÉTHODOLOGIE

- Visite de la maison avec présentation et description des objets d'ailleurs (matérialité, état, caractère précieux, contenant, etc.)
- Esquisse d'un relevé de plan habité avec l'emplacement des objets (exposition, rangement, etc.)
- Demande aux habitants de l'autorisation de photographier les objets évoqués

THÈMES / QUESTIONS DU GUIDE D'ENTRETIEN

Pourriez-vous me parler de vos objets d'ailleurs ?

Description

Récit de l'objet

Datation dans la vie de la personne et dans l'histoire plus longue

Dimension de l'ailleurs

Symbolique de l'objet et imaginaire dans l'espace du logement ?

Parcours biographique et ailleurs (géographique, temporel, intérieur) ?

Rôle des objets pour la personne dans sa construction personnelle et son identité ?

Objets intégrés

Objets rejetés (s'en souvenir ou pas)

Objets réduisant ou augmentant les distances géographiques, temporelles

Quelle circulation des objets liés à cet ailleurs ?

Qui est à l'origine des objets de l'ailleurs (incarnation de l'ailleurs) ?

Description de l'exposition ou de la dissimulation de l'objet ?

À quoi / qui renvoie-t-il ?

Pourquoi est-il montré ?

Pourquoi est-il caché ?

PORTRAITS

Les entretiens ont été réalisés en 2019 et 2021.

HOMMES

Éric, 42 ans, en couple, deux enfants d'une dizaine d'années, petit pavillon, ville moyenne de la petite couronne de la région parisienne d'où il est originaire, vacances en France et mobilité touristique (New York), 2 h 30 d'entretien, deux objets d'ailleurs

Philippe, 54 ans, séparé, quatre enfants adultes qui ont décohabité, grand pavillon de trois étages, « maison d'enfance des enfants », petite couronne de la région parisienne, 2 h 30 d'entretien, une dizaine d'objets d'ailleurs, vacances (Bordeaux, Niort, etc.) et mobilité touristique (Centrafrique).

André, retraité, 79 ans, en couple, un fils adulte qui a décohabité, appartement en résidence à Clermont-Ferrand. A eu le projet de s'installer en Algérie avec son épouse originaire de ce pays avant l'indépendance. A vécu en Algérie et mobilité au Cameroun et en Éthiopie où son fils était en poste pour une ONG, ainsi qu'en Bretagne, sa région natale. 2 h 30 d'entretien. Vingt-cinq objets d'ailleurs.

FEMMES

Marie-France, retraitée, 68 ans, en couple, deux enfants adultes qui ont décohabité, maison de ville dans le centre-ville de Lille. Est originaire d'Égypte et du Liban. Mobilité au Liban et voyages en Égypte. 5 h d'entretien en deux entretiens distincts. Soixante-cinq objets d'ailleurs.

Valérie, pharmacienne, 50 ans, en couple, quatre enfants jeunes adultes dont un encore au domicile parental, appartement dans le centre-ville de Lyon. A vécu en famille en expatriation en Bosnie-Herzégovine, au Togo et en Éthiopie. A voyagé seule en Inde puis rejoint, avec son mari, les destinations internationales de ses filles : Inde, Azerbaïdjan, Uruguay. 1 entretien de 2 h 30. Quatorze objets d'ailleurs.

Soo, artiste et éditrice, 30 ans, Coréenne, vit en couple sans enfant, en appartement dans le centre-ville de Lyon. Est venue en France pour des études aux Beaux-Arts. Se rend une fois par an en Corée pour voir sa famille. 2 h d'entretien. Vingt-cinq objets d'ailleurs plus les livres coréens de sa bibliothèque non comptabilisés.

Nadejda, 30 ans, niveau doctorat, Russe, mariée à un Français, vient en France à l'âge de 20 ans, au moment de l'entretien vit en France depuis 10 ans, va tous les ans en Russie, 3 h d'entretien, une vingtaine d'objets d'ailleurs.

Maryse, 64 ans, secrétaire de direction à la retraite, mariée, deux enfants adultes qui ont décohabité, pavillon de trois étages, ville moyenne de la petite couronne de la région parisienne, originaire d'un petit village de la Sarthe, continue d'y aller, nombreux voyages touristiques à l'étranger en famille, une vingtaine d'objets d'ailleurs.